

Sur Jean STAUNE, *Jésus, l'enquête*
Paris, Plon (Pocket), 2023 (1^{ère} édition : 2022)

Fin 2023, les éditions Plon rééditaient en format de poche un ouvrage au titre accrocheur : *Jésus, l'enquête*. Son auteur, Jean Staune, secrétaire général de l'Université Interdisciplinaire de Paris, est philosophe des sciences, prospectiviste, diplômé en économie et management, mathématiques, informatique et paléontologie. Son ambition affichée : démontrer que l'auteur du quatrième évangile est un Jean disciple de Jésus – mais pas l'apôtre membre des Douze – se désignant comme « le disciple que Jésus aimait », appellation signifiant qu'il était notoirement son disciple favori à cause de son exceptionnelle intelligence ; puis déduire de ce qu'il est l'unique témoin direct auteur d'un évangile qu'il est l'unique dépositaire de la plus profonde révélation par le Christ de son identité, qu'il a transmise hors du canal classique des Douze. Le tout démontré par la seule raison, corroboré par les sciences modernes et des données fournies par d'autres religions de divers continents et siècles.

1. En dépit de nombreuses longueurs et redites, *le premier objectif est atteint pour l'essentiel*. L'auteur du quatrième évangile ne peut pas être le Galiléen Jean, comme son frère aîné Jacques membre des Douze et pêcheur professionnel avec leur père Zébédée. Lorsque ce Jean comparaitra avec Simon-Pierre devant le Conseil suprême des autorités juives, Luc rapporte que leurs auditeurs et juges furent déconcertés devant l'assurance des deux hommes tout « en se rendant compte que c'était des individus incultes et ordinaires » (Ac 4,13). La finale du quatrième évangile relatant une pêche miraculeuse obtenue de Jésus ressuscité par Simon-Pierre et des compagnons, l'évangéliste se compte parmi eux comme « le disciple que Jésus aimait » tout en mentionnant parmi les autres « les [fils] de Zébédée » (cf. Jn 21, 2). Il s'agit donc de deux Jean distincts. D'un tout autre profil est l'évangéliste : très cultivé, fin connaisseur de la Judée et des rouages du pouvoir religieux et judiciaire juif ainsi que de la liturgie et du culte d'Israël, maîtrisant et l'araméen et le grec littéraire.

2. Mais l'auteur va trop loin – faute de preuves à apporter – quand il soutient que ce fut le même homme qui était avec André au bord du lac en disciples de Jean le Baptiste (cf. Jn 1,35-37) et qui, comme André, devint ce jour-là disciple de Jésus *et* le même qui, juste avant la comparution de celui-ci, fit entrer Pierre dans la résidence des grands-sacerdotes (cf. Jn 18,15-16). De même en prétendant qu'« à travers tout son Évangile, *le DBA* (acronyme cavalier pour « disciple bien-aimé ») est présenté, ou se présente, comme une autorité non pas supérieure (bien qu'il en donne parfois l'impression), ni même complémentaire, mais véritablement d'un autre ordre que Pierre lui-même et les douze apôtres, dont les faits et gestes comptent très peu pour lui » (54). Mis à part le début de son Prologue qui est son *Credo* déduit de son expérience de croyant, il témoigne de ce qu'il a vu et entendu sans jamais prendre la place de son maître.

3. Quant à la *seconde partie* (« 'Fils de Dieu', cela veut dire quoi ? »), ses lecteurs et lectrices chrétiens seront près de « nous abandonner en disant que le récit présenté dans la deuxième partie est peu crédible », comme l'auteur lui-même le redoute. Car il ne s'agit plus de récit et d'histoire, mais d'une soutenance de thèses de théologie, anthropologie et spiritualité. Or, au regard de la foi chrétienne bimillénaire et universelle, elles sont incompatibles avec elle, alors que Jean Staune réclame d'en exposer grâce à elles la quintessence. Méprise de fond, déjà, à propos de la *tradition*. Il la traite comme quelque chose que l'on possède et transmet. Mais dans la vision dynamique de la théologie chrétienne, elle est ce qu'elle est étymologiquement : « *traditio* », acte de transmettre, *indissociable* du *transmis*. L'interprétation de l'Écriture est indissociable de l'Écriture nue, la personne de Jésus indissociable de sa présence et son action aux jours de sa chair comme au temps pascal où nous sommes. Et puis la révélation de Jésus n'est pas un savoir ésotérique, elle est manifestation concrète de l'amour « jusqu'à l'extrême » (Jn 13,1). Voilà comment se comprend la périphrase « le disciple que Jésus aimait » : en se désignant ainsi, Jean veut simplement dire combien il a été et est à jamais aimé du Christ Jésus. Se définir ainsi est toute sa joie, comme elle peut l'être pour tout disciple et frère ou sœur de son Seigneur Dieu-fait-homme.

3.1. Théologie trinitaire : arienne. « Fils de Dieu » signifie « partie de Dieu », intermédiaire entre les humains et Dieu, là où la foi chrétienne le confesse « consubstantiel au Père » et non pas à la création visible. Le Dieu de *Jésus, l'enquête* fait aussi l'économie de l'Esprit Saint. Le texte évangélique dit exactement : « Nul, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu (...) Ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jn 3,5). Jean Staune glose : « Nous devons naître une deuxième fois de l'esprit pour accomplir notre destinée et notre nature spirituelle » (248-249). Il modifie trois fois le sens littéral : évacuation de la note baptismale (« naître de l'eau »), suppression de la majuscule, ajout d'une finalité autocentrée de cette naissance.

3.2. *Christologie* : monophysite, autrement dit contemplant la puissance de la nature divine ayant en Jésus absorbé la nature humaine au point qu'il ne fait qu'appliquer souverainement un programme convenu d'avance avec son Père (y compris les ignominies de sa Passion). Ainsi, selon Jean Staune, contrairement à ce qu'affirme un disciple de Paul en 1 Tm 2,5 (« il n'y a qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes : un homme, le Christ Jésus »), c'est comme être divin que Jésus est médiateur, ce qui invalide *ipso facto* toute possibilité pour un être humain d'imiter une nature (la divine) qu'il ne possède pas.

3.3. *Anthropologie* : pélagienne, car le but des humains serait, d'après l'auteur, de s'auto-accomplir, alors que l'image de la « seconde naissance » employée par Jésus devant Nicodème (cf. Jn 3) est baptismale, donc sacramentelle, donc impliquant un humble accueil de la grâce. Selon le *Credo* commun à toutes les Églises, la nature humaine se trouve conditionnée par l'expérience du péché qui affecte sa mortalité. Dieu s'est fait homme *et* pour la divinisation plénière des humains *et* pour leur salut du péché et de toute mort.

3.4. *Ecclésiologie* : dualiste. Jean Stone est conscient que sa thèse des deux Églises est provocante et peut choquer, mais il y tient, bien que rien n'autorise à en trouver les fondements dans la lettre du quatrième évangile. Concevoir que Jésus lui-même ait voulu une coexistence d'une « Église extérieure » (qu'il aurait échafaudée sur un Simon-Pierre simplet et ses compagnons pour évangéliser les simples) et d'une « Église intérieure » (qu'il aurait secrètement bâtie sur son « disciple préféré » pour l'élite des intelligences supérieures – et sans péché – ... tout en soutenant qu'elle existe en fait depuis la création du monde), concevoir ainsi que l'une compense par sa pureté principielle les crimes et turpitudes de l'autre contredit totalement le propre témoignage de l'évangéliste, qui affirme (1 Jn 1,8): « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous leurrons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous »).

3.6. *Spiritualité* : néo-platonicienne, gnostique, bouddhiste, chamanique. En réduisant la foi chrétienne et sa pratique qui sont à la fois individuelles et communautaires (ecclésiales) à un corpus de connaissances à deux étages (basique pour le tout-venant (catéchisme), supérieur et ésotérique pour quelques-uns, les « initiés » par leur seuls dons naturels), le chercheur gomme l'unicité de l'Évangile, efface l'interaction entre libre-arbitre humain et grâce divine et leur substitue une philosophie à la fois rationnelle et spiritualiste grâce à laquelle une poignée d'humains de tous les temps, voire d'êtres d'exoplanètes pourraient espérer, à terme « réintégrer Dieu et faire un avec lui », ce qui implique qu'ils (mais toutes les créatures sans exception) étaient auparavant dés-intégrés, séparés de lui... sans qu'aucune cause en soit ici fournie (à la différence du néoplatonisme ou du gnosticisme des premiers siècles).

4. Et *ultimement* évaporation de toute « histoire du Salut » révélée et accomplie par un Dieu personnel, de toute solidarité de ce Dieu avec l'humanité (et, par elle, avec l'intégralité de l'univers), de toute pédagogie divine ; silence et absence de l'amour comme « moteur » du sens des choses, des êtres, de l'histoire. « Qui était Jésus ? » demeure une question pertinente indépendamment de tout mobile d'ordre religieux. « Qui es-tu ? » demeure tout autant la question incontournable des cœurs en quête d'amour et d'éternité tout uniment. On ne la trouvera pas dans cet énième livre d'enquête.

Introduction

Fin 2023, les éditions Plon rééditaient en format de poche un ouvrage au titre accrocheur : *Jésus, l'enquête*. Son auteur, Jean Staune, secrétaire général de l'Université Interdisciplinaire de Paris, est philosophe des sciences, prospectiviste, diplômé en économie et management, mathématiques, informatique et paléontologie. Son ambition affichée : démontrer que l'auteur du quatrième évangile est un Jean disciple de Jésus – mais pas l'apôtre membre des Douze – se désignant comme « le disciple que Jésus aimait », appellation signifiant qu'il fut son disciple favori à cause de son intimité intellectuelle et mystique avec lui ; puis déduire de ce qu'il est le seul témoin direct auteur d'un évangile qu'il est l'unique dépositaire de la plus profonde révélation par le Christ de son identité, qu'il a transmise hors du canal classique des Douze et de leurs successeurs les évêques. Le tout démontré par la seule raison, corroboré par les sciences modernes et des données fournies par d'autres religions de divers continents et siècles.

Ma réponse à cette *Enquête* comprend les réflexions que je retire de ces deux temps à propos de l'auteur du quatrième évangile, la proposition d'une alternative à l'identité spirituelle du « disciple que Jésus aimait », puis l'examen des convictions théologiques de l'auteur sur la personne de Jésus, enfin la récapitulation de l'enjeu pour la foi chrétienne, l'Eglise, l'humanité.

1. la résolution de l'énigme, pour historiens, du « disciple que Jésus aimait »

Du I^{er} au XIX^e s., il a été quasi unanimement admis que l'auteur du quatrième évangile, de trois *Lettres* et de *l'Apocalypse* est Jean, comme son frère Jacques Galiléen, pêcheur et un des Douze. Les contestations de cette identité au nom de critères rationnels, voire rationalistes ont écarté Jean l'apôtre et soutenu la paternité d'un autre Jean, judéen, très cultivé – ou plutôt de disciples de celui-ci écrivant collectivement après sa mort, tant le fond et la forme de cet évangile diffèrent de ceux des trois autres.

Grâce à une plus grande liberté de recherche et de publication accordée aux exégètes catholiques après le deuxième concile du Vatican (1962-1965), une nouvelle génération de biblistes a conforté la thèse de l'auteur unique, témoin direct de la plus grande partie du ministère public de Jésus, ses deux procès et derniers instants sur la croix inclus. Mais leur combat n'est pas encore tout à fait gagné, même s'ils ont prouvé des liens étroits entre cet homme et le milieu sacerdotal du Temple, sa fine connaissance du judaïsme du I^{er} s., à la fois sémitique et s'inspirant du vocabulaire de la philosophie grecque.

Jean Staune paraît apporter sa propre pierre en ajoutant que l'originalité du « disciple que Jésus aimait » (dit cavalièrement « DBA » – « Disciple Bien-Aimé » – par le chercheur, autodésignation apparaissant cinq fois dans l'évangile) tient à la *place exclusive* que Jésus lui aurait réservée, ne l'intégrant pas au nombre des Douze mais l'associant à une poignée de disciples avec le même profil intellectuel et mystique hors pair et l'établissant secrètement comme leur chef et son successeur pour transmettre après son Départ la Tradition ésotérique que Simon-Pierre et les siens n'étaient pas de taille à recevoir et à communiquer. De là, selon le chercheur, l'existence de deux Eglises, l'« *extérieure* » – sa partie émergée – confiée à Pierre et à la Grande Eglise catholique et l'« *intérieure* », dont les débuts sont contemporains du huitième jour de la Création du monde, confiée à Jean l'évangéliste lors du « passage » du Christ sur la terre, dont les membres ne sont pas organisés en institution mais se reconnaissent entre eux comme d'instinct.

2. sens psychologique donné par le chercheur à la périphrase comme *mystère*

Jean Staune comprend que « le disciple que Jésus aimait » (cf. Jn 13,23) signifie que Jésus avait une prédilection pour ce Jean à cause des affinités qui les unissaient sur les plans intellectuel et spirituel. La chose lui apparaît limpide dans l'ultime scène rapportée par l'évangéliste comme un appendice destiné aux deux Eglises, leçon pour leur enseigner leur complémentarité. Quand Pierre demande à Jésus ressuscité, à propos de ce disciple – qui marchait derrière eux, à portée d'oreille : « Et lui, Seigneur, que lui arrivera-t-il ? » (Jn 21,21), « il est clair que Pierre pose ici une question de juridiction ; sa juridiction à lui s'étend-elle aussi sur le disciple que Jésus aimait, ou celui-ci est-il un cas à part ? » Jésus lui ayant répondu : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi » (Jn 21,22), sa « réponse est très claire : c'est un cas à part. Elle peut s'interpréter ainsi : 'Si je veux que la tradition qu'il représente persiste jusqu'à la fin du temps, ce n'est pas ton problème, toi, fais ce que tu as à faire', sous-entendu : 'Organise les disciples et l'Eglise pour le grand public' (p. 52-53) ».

3. Mais il y a un autre sens possible, et qui change tout

La périphrase johannique « le disciple que Jésus aimait » n'est pas univoque. Reçue par un *historien* comme *l'identité de l'un d'eux bien connue* du cercle des disciples – appellation interne à un groupe (Jésus a bien surnommé les deux frères inséparables Jacques et Jean, membres des Douze, « Boanergès », traduit de l'araméen « les fils du tonnerre », Mc 3,17), elle est un surnom valorisant *mais* ambigu : pourquoi Jésus faisait-il ouvertement d'un seul disciple son favori, et même son héritier spirituel, au risque de jalousies ? « Bien évidemment, on peut imaginer que les Douze ne considéraient pas d'un bon œil ces autres disciples », à savoir « les 'intellos' avec lesquels Jésus aimait discuter », et « au premier rang [desquels] le DBA » (156-157).

Mais l'historien est en droit de se poser la question : s'agissait-il bien d'un surnom accolé à l'un d'eux par ses condisciples ? *Et si c'était lui qui a choisi de se désigner ainsi*, non pour se flatter, mais ainsi *s'effacer volontairement* comme individu défini par un nom ? Et ici les historiens ou philosophes sont tout autant légitimes à avancer cette interprétation que les biblistes, les théologiens ou tout chrétien déclaré.

A l'appui de cette hypothèse : le fait que les quatre évangélistes ne masquent pas qu'il y eut des tensions entre disciples (cf. Mc 9,34 et Lc 9,46 : « Qui est le plus grand ? » ; Mc 10,35-37 : les « fils du tonnerre » sollicitant les premières places dans le Royaume de Dieu), mais aucune provenant d'une prédilection de leur maître pour l'un d'eux. Une telle conduite n'eût pas scandalisé à l'époque de la part d'un rabbi ayant repéré son plus digne successeur, mais le rabbi Jésus ne s'en cherche pas et il manifeste une égale attention à toutes les personnes de son entourage, exerce une égale justice entre elles. D'ailleurs, le même Jean témoigne que « ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à l'extrême » (Jn 13,1). Et cela vaut vis-à-vis de Judas, comme le rapporte Matthieu lors de l'arrestation : « *Mon ami*, ce que tu es venu faire, fais-le » (Mt 26,50).

Qu'à rebours les disciples devenus témoins aient voulu témoigner combien Jésus les a aimés plus que collectivement : *chacun et chacune d'une manière unique, inouïe, extrême*, voilà qui est *le ressort même de leur foi* en lui. On cite à satiété le « Aimez-vous les uns les autres » (Jn 13,34, deux fois, + 15,12.17) du Christ tout près de sa Pâque... en oubliant trop souvent, en place centrale : « comme je vous ai aimés » (Jn 13,34 + 15,12). Voilà encore du Jean ! A qui Jésus n'a pas dit *mezza voce* : « ... surtout toi ! » En choisissant de ne pas signer son évangile « Jean » (mais aucun des trois autres non plus ne l'a fait) *le témoin s'efface comme auteur*. En se laissant connaître comme témoin par cette sobre et bouleversante signature, Jean ne veut plus être que l'homme qui a découvert l'Amour-en-personne, l'amour jusqu'à donner sa vie pour tout humain (cf. Jn 15,13 : « Pas de plus grand amour que donner sa vie pour qui on aime »). Ici se rejoignent ce Jean et Paul de Tarse/Damas : « Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. » (Ga 2,20). Et par là il sous-entend que *tout disciple* est disciple que Jésus aime jusque-là.

Cette conscience intime, aiguë, vérifiée par les faits peut-elle être combinée avec l'hypothèse que le bénéficiaire de cet amour *se savait préféré* par le Maître à tous ses frères et sœurs, qu'*eux-mêmes le savaient* et le *supportaient* (plus ou moins) puisque *le Maître en avait ainsi décidé* ? Pareille combinaison se ferait au total détriment de la « conscience intime » et ouvrirait un abîme dans l'identité de l'Eglise elle-même, partagée entre les « intellos » et les autres, l'infime minorité et le reste, le tout-venant. Telle est la thèse de l'auteur, ou plutôt sa ferme conviction. On ne peut donc tenir les deux.

4. points-clés des convictions de l'auteur sur le plan théologique

a. La seconde partie de l'ouvrage est l'exposé d'une conviction qui s'appuie en grande partie sur *l'atout Jean* « véritable héritier spirituel » (129) de Jésus, donc *meilleur connaisseur de son identité*. « 'Fils de Dieu', cela veut dire quoi ? » (225) Cet évangéliste est le seul des quatre à donner « la » réponse à la question, et pas seulement parce qu'il est ce témoin unique, mais aussi parce que « le DBA est présenté, ou se présente, comme une autorité non pas supérieure (bien qu'il en donne parfois l'impression), ni même complémentaire, mais véritablement d'un autre ordre que Pierre lui-même et les douze apôtres, dont les faits et gestes comptent très peu pour lui » (54). L'auteur avertit : il est de ceux qui ne sont « ni modernistes ni 'canal historique' » (22). Il appelle « modernistes » les biblistes qui, du XIXe s. à nos jours, refusent l'attribution du quatrième évangile à un seul individu témoin direct parce que les énoncés qu'il contient, soutenant la divinité de Jésus, sa préexistence comme Logos créateur et sa consubstantialité avec le Père ne peuvent avoir été conçus que bien après sa mort, vers le début du IIe s. Il appelle « canal historique » la persistance obstinée dans l'« Eglise extérieure » depuis le IVe s. seulement à attribuer la paternité de cet évangile à Jean, fils de Zébédée (dit cavalièrement « JFZ »).

b. Attendu que l'auteur authentique est unique, judéen, le disciple préféré de Jésus, son évangile contient incontestablement la quintessence de l'autorévélation du Christ. La « nature » de ce dernier ? Ni « à la fois humaine et divine » (234) comme le soutient le « canal historique », ni seulement humaine comme le proclament les « modernistes » (dont des prêtres catholiques). « Moi et le Père nous sommes un » (Jn 10,30) et « le Père est plus grand que moi » (Jn 14,28) ne sont pas deux affirmations contradictoires. Le Christ porte l'image de la totalité de « Dieu » et il en est une partie. Le concept de l'hologramme prouve la vérité de cela (239-240). La nature du Christ est divine puisque à plusieurs reprises il affirme « qu'il se situe à un niveau divin » (245). Ainsi, en disant « le Fils de l'Homme est le Maître du Sabbat (Mt 12,8), il sous-entend qu'« il peut 'manipuler' » la Loi, qui vient de Dieu même. Également, en s'affirmant « la résurrection et la Vie » (Jn 11,25), « il est le Maître de la Vie et de la Mort, du Temps et de l'Espace parce qu'il peut reprogrammer le monde où nous vivons comme bon lui semble » (247).

c. Jean Staune dit avoir découvert le sens profond du dialogue entre Jésus et Nicodème (Jn 3,1-8 seulement cité) grâce aux découvertes de la physique quantique. « *Ce monde* est une totale *anomalie* » dans la mesure où il « n'est qu'une projection du 'vrai' monde » (celui de la physique quantique), et voilà pourquoi nous devons « naître une deuxième fois de l'esprit pour accomplir notre destinée et notre nature spirituelle » (248-249). Jésus se désigne aussi comme « le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi » (Jn 14,6). Cela signifie : « Je suis le tunnel qui permet de passer de la situation qui est la vôtre à ce fameux royaume que j'annonce », royaume qui « *est au-dedans de nous* ». Par conséquent, « c'est en comprenant qui est Jésus et ce qu'il représente, en comprenant notre vraie nature (...) que nous atteindrons cette fameuse vie éternelle » (266).

d. « Pourquoi Jésus s'est-il laissé capturer et tuer ? » (p. 271) « S'il a vraiment accès au Code source de la « Matrice », il pourrait se rendre invisible aux yeux des soldats. *Jésus lui-même le dit* à Pilate : 'Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut' (Jn 19,11). » Parole que J. Staune interprète ainsi : « En gros, ce que Jésus dit à Pilate, c'est que le Père (et lui-même) a validé la condamnation à mort prononcée par Pilate et demandée par le Sanhédrin et que sans cette validation il était hors de question qu'il meure » (273). Ainsi, « la mort de Jésus fait partie des constantes de l'univers » et *explique pourquoi Dieu a créé le monde*. Il y avait « un prix à payer » : « Dieu a volontairement abandonné Sa toute-puissance », prix – osons le mot : « sacrifice » – que Dieu doit payer pour que l'homme soit doté d'une « vraie liberté ». Vérité « prouvée » par Auschwitz et Hitler (276).

e. « Jésus affirme qu'il représente bel et bien Dieu son Père, [qu'] il existait *avant* la création du monde [et donc] a pu apparaître des milliers d'années dans le passé à des personnalités comme Abraham » (291). En comprenant qu'il est « la porte entre ce monde et le monde divin » (277), « l'unique tunnel », nous pourrions, de « chenilles » devenir « papillons » et « réintégrer Dieu et faire un avec lui » (291).

Le quatrième évangile dit ce que les autres cachent, à savoir cette bipartition voulue par Jésus lui-même : Église « extérieure » et Église « intérieure ». « Sa « cible » (comme on le dirait dans le langage du marketing d'aujourd'hui), c'est M. et Mme Tout-le-Monde, c'est le peuple... Il ne va donc pas aller vers ce peuple avec une équipe de bac + 10 » (156). D'où l'envoi des Douze, Galiléens illettrés, noyau originel de l'« Église extérieure ». Quant à l'« intérieure », c'est là « sans doute *le* concept le plus provocant de mon ouvrage (...) pour la Grande Église Catholique. Car il s'agit de dire à l'Église : 'Ce que vous représentez est admirable et irremplaçable, mais vous n'êtes pas le fin mot de l'histoire. Il y a parmi vous et *en dehors de vous* des êtres qui ont *déjà* ce contact avec Dieu, face à face, et non pas seulement d'une manière obscure comme la plupart d'entre nous' (357) ».

f. Il y a donc un ésotérisme chrétien, une « *gnose* » chrétienne. Puisqu'il a « dedans » et « dehors », c'est que *Jésus a réservé à quelques-uns de ses disciples certaines des « connaissances »* que les autres étaient incapables de comprendre « au moins avant sa résurrection » (318). Preuve : sa déclaration « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant » (Jn 16,12).

5. des thèses incompatibles avec la révélation ouverte du Christ et, par suite, la foi baptismale

Chez J. Staune, la tradition est quelque chose que l'on possède et transmet. Selon la vision dynamique de la théologie chrétienne, elle est ce qu'elle est étymologiquement « *traditio* », acte de transmettre, *indissociable du transmis*. Rien d'étonnant donc que le chercheur résume l'Évangile à *un corpus de savoirs*, alors qu'il est *événement unique*. Les chrétiens ont mission de témoigner l'amour de Jésus bien plus que d'être les dépositaires de ce qui serait le contenu de son message.

a. Si, aux yeux de l'Église, le critère absolu de véracité des textes dits « évangiles » avait été d'avoir la preuve que l'auteur a été témoin direct et constant de ce qu'il rapporte, elle aurait disqualifié sans appel l'évangile dit « selon saint Marc », vu qu'il n'y pas de Marc parmi les Douze et que ce nom est absent de cet évangile. Elle aurait tout juste toléré l'usage de l'évangile dit « selon saint Luc », vu que, dans sa préface, l'auteur ne se présente pas comme témoin direct des paroles et gestes de Jésus, mais comme enquêteur ayant interrogé parmi eux. Serait-elle plus respectueuse, et même amoureuse des témoignages de Matthieu et de Jean parce que ces deux noms sont portés par deux des douze apôtres, cercle des intimes du Maître ? En réalité elle n'a jamais cessé d'honorer les quatre, de puiser dans chacun sans préférence pour tel ou tel. Elle a toujours refusé toute opération de « synthèse » en un seul texte, signe clair de sa part que les témoins et leur témoignage priment sur le contenu de leur message et que – parce que la Parole divine n'est *pas dictée* par Dieu mais *inspirée* par lui à des humains singuliers, donc différents – l'Évangile est unique (il est la personne même de Jésus confessé) *et* il est comme tétramorphe, visage de quatre témoins, réalisant par-là un accomplissement parmi d'autres de la promesse du Christ : « Où deux ou trois d'entre vous sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt 18,20).

Quid de cette *double Église* ? En désigner la preuve scripturaire dans ce très bref échange entre Pierre et Jésus sur le « disciple qu'il aimait » (Jn 21,21-22) ne tient pas la route, témoin le verset suivant (laissé de côté, et pour cause) : « Le bruit courut *donc* parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas. Mais Jésus n'avait pas dit à Pierre qu'il ne mourrait pas, mais : 'Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?' » « Donc » : par conséquent, aucun disciples n'avait interprété la question de Pierre (l'homme toujours « à la ramasse », dixit J.S.) comme une consultation juridique et la réponse de Jésus comme une décision de double tradition et juridiction. Et puis une Église « intérieure » des « parfaits » sauvant le christianisme du discrédit que lui infligent les péchés, les crimes de l'Église « extérieure » ? L'évangéliste Jean lui-même confesse : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous leurrons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous » (1 Jn 1,8).

b. Les conciles œcuméniques d'Éphèse (451) et de Chalcédoine (451) qui ont traité du Christ Dieu-fait-homme n'ont pas du tout confessé « une nature à la fois humaine et divine », mais que *Dieu* a assumé *une humanité pleine et entière* (sauf le péché, qui l'a en partie dénaturée) dans une unité des deux natures, et non une absorption de l'humaine par la divine. Mais Jean Staune s'est persuadé que le quatrième évangile est le plus chrétien des quatre puisqu'il martèle la divinité de Jésus, cosmique et transtemporelle au point (selon le chercheur) d'éclipser l'importance de son humanité.

c. Or, comme nous ne jouissons que de la nature humaine, comment pourrions-nous, en comprenant la nature divine du Christ, comprendre notre « vraie (?) nature » ? Il y a quelque chose d'objectivement gnostique à présupposer que notre nature – être des êtres humains – n'est pas la vraie, pas la bonne et que seule la nature divine de Jésus devrait nous être commune. L'auteur de *Jésus, l'enquête* passe à côté de l'individualité humaine de Jésus, il la court-circuite au profit d'un représentant du Père qu'il n'a jamais dit être. Il reprend à son compte cette définition d'un obscur polygraphe de la fin du XVIII^e s. qui le fascine, Karl Von Eckartshausen (*La nuée sur le sanctuaire*) : « Jésus-Christ, Point de la Lumière, [est] le médiateur unique de l'espèce humaine » (cité p. 302). Mais, par définition, on ne peut être médiateur d'une seule partie. Un disciple de Paul le sait, qui affirme : « Il n'y a aussi qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes : un homme, le Christ Jésus » (1 Tm 2, 5b). « Or, c'est faux. Objectivement faux » proteste J. Staune (p. 236) parce qu'il est cramponné à la divinité supposée seule médiatrice et ne discerne en Jésus qu'un *intermédiaire* entre Dieu et les humains. Telle était la conviction du prêtre Arius, condamné au premier concile de Nicée (325). Au nom de la dignité de l'unicité absolue de Dieu (ici arithmétique) l'arianisme confessait le Fils comme l'être divin créé par le Père pour être cet intermédiaire.

d. Pourquoi ne pas écouter Jésus lui-même parler de sa mort et du sens qu'il va lui donner ? Où lisons-nous dans quelque évangile que ce soit ou chez Paul que Jésus ait dit que « [sa] mort fait partie des constantes de l'univers » et qu'il va ainsi acquitter « le prix à payer » pour que les hommes soient dotés d'une « vraie liberté » ? Les lois de l'univers n'ont rien à voir avec les factures à payer non plus qu'avec l'Amour allant jusqu'à se donner. Ce que fait Jésus qui a aimé « les siens jusqu'à l'extrême » (Jn 13,1).

e. Le non-recours à des connaisseurs du grec ancien explique un grave contre-sens. Jésus n'a pas lancé à des contradicteurs : « Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jn 8,58) puisqu'il emploie deux verbes différents : « devenir, advenir » (d'où « naître, exister »), propre aux créatures animées, *et* « être », sans attribut, exclusivité du Créateur, donc Dieu. « Avant qu'Abraham vînt au monde, JE SUIS ». Les contradicteurs ne s'y sont pas trompés, qui ont couru ramasser des pierres pour lapider le blasphémateur. Mais J. Staune, encore une fois, ne regarde pas l'effet de la parole de Jésus sur ses auditeurs.

f. Faute d'essayer de tout embrasser de l'Écriture et de contextualiser versets ou péripécies, le chercheur se satisfait de picorer de-ci de-là des déclarations mystérieuses, des savoirs livrés... *ou refusés* par Jésus. Mais rien d'une telle stratégie n'affleure dans les récits évangéliques, celui de Jean y compris. S'il y a un « ésotérisme chrétien », une « gnose » chrétienne, ils sont *intérieurs* non à une élite sélectionnée par le maître mais à *l'acte de foi et à la vie de foi* de n'importe laquelle, n'importe lequel de ses élèves passés, présents et futurs. Car il l'a affirmé en public : « J'ai parlé au monde ouvertement (...) et je n'ai jamais parlé en cachette » (Jn 18,20). Certes, il distinguait sa catéchèse en pleine rue et ses enseignements et entretiens avec les disciples déclarés, mais aucun cercle très fermé de quelques-uns seulement, triés par lui sur un critère de Q.I. et de dons mystiques. Si tel avait été le cas, juste après avoir dit lors de la Cène : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant » (Jn 16,12), n'eût-il pas adressé aussitôt un clin d'œil à son soi-disant « préféré » : « sauf toi, évidemment » ?

Récapitulation : de « qui était-il ? » à « qui donc est-il pour aimer ainsi ? »

Jean Stone le reconnaît volontiers (203) : « J'étais juché sur les épaules de mes prédécesseurs », qui ne sont que quatre cités nommément par lui. Mais le lecteur apprend qu'il y en a bien d'autres, dont un très obscur de la fin du XVIIIe s., qui l'influence considérablement. Il est donc difficile de dégager quelle synthèse ordonnée et quelle originalité de pensée s'expriment dans *Jésus, l'enquête*.

Très problématique aussi : la prétention de tout expliquer ici par la rationalité. Tout comme aucun savant ne prétendrait prouver les vérités scientifiques grâce à une révélation religieuse, de même aucun croyant de quelque religion ne saurait soumettre la vérité de sa foi à des déductions logiques et à des lois physiques ou mathématiques. Or ici tout *Credo* est disqualifié. Le christianisme n'aurait de survie garantie qu'en troquant ses bases dogmatiques (c'est-à-dire fondées par une révélation divine qui est ici l'événement de Jésus Sauveur) au profit de bases rationnelles ayant une affinité avec la démarche scientifique.

J'agréé avec l'auteur quant à l'identité du « disciple que Jésus aimait ». Il ne peut s'agir de l'homonyme, pêcheur galiléen, un des Douze. Nombre de biblistes compétents l'ont établi depuis maintenant soixante ans. Comme l'écrit Jean-Christian Petitfils dans la préface, « l'identité du disciple bien-aimé n'est pas assurément une question de foi ». Reconnaître officiellement cet autre Jean obligera les Églises pratiquant la canonisation à ajouter un saint liturgique à leur calendrier, mais ça ne devrait être ni sorcier ni coûteux : il y a bien pires *mea culpa* ! Et n'humiliera en rien la mémoire du fils de Zébédée et frère de Jacques : ils étaient inséparables, autant les fêter ensemble le 25 juillet, catholiques, anglicans et orthodoxes si ces derniers consentaient à renoncer à leur propre date (30 avril).

Cela dit, quant à *l'identité-selon-la-foi de Jésus de Nazareth*, il est clair qu'elle ne saurait être *ni débusquée* par les plus fins limiers parmi les historiens et archéologues, *ni démontrée* par les plus pénétrants des philosophes, mathématiciens, astrophysiciens, biologistes ou autres chercheurs en sciences pures ou appliquées, *ni incantée* par les plus inspirés des poètes et autres artistes ou par les plus courus des spirites sur le marché mondial. La démarche de foi ne vient pas au bout des autres comme leur conséquence (positive *ou* négative). Néanmoins, le cas du christianisme confessé, vécu et diffusé oblige en conscience à le visiter « pieds sur terre » car il se déclare foi en Dieu-qui-s'est-fait-homme, religion de l'Incarnation comme on dit par facilité. Tout en ne méprisant aucunement les approches humaines, il n'est *ni adoration intellectuelle* du Dieu des philosophes, *ni contemplation du divin* pressenti par une enquête scientifique, *ni immersion poétique et mystique* incommunicable comme telle. Être chrétien implique *une rencontre actualisée d'un événement* et d'une Personne. Un chrétien, une chrétienne ne peut donc, en conscience, faire l'impasse des évangiles (les quatre ou aucun), donc de textes, donc de manuscrits, donc des langues hébraïque, araméenne et grecque du Ier siècle de notre ère. Il, elle n'est pas tenu/e de les apprendre et les maîtriser, mais de s'informer des progrès des spécialistes en étude des textes bibliques (paléologues, linguistes, exégètes, historiens des civilisations et des langues...).

Cette constante attention fait le plus souvent défaut au travail de l'auteur. Pourquoi ? Parce que – cela est patent dans la seconde partie – ses thèses l'emportent sur la méthode pour les asseoir. Sa certitude absolue que le christianisme existe depuis le « huitième jour » – ou, comme il dit en langage scientifique vulgarisé, le Big-Bang –, que le Christ s'est « donc » pré-incarné bien des fois successives depuis l'aube du monde visible et que des découvertes scientifiques assez récentes confirment sa thèse, tout cela réuni l'amène – comme par réflexe – à en trouver des traces dans l'évangile qui s'y plie le mieux, quitte à passer à côté de la complexité de cet évangile et à délaisser l'examen des connections entre les quatre.

Du « Mais *qui* est cet homme dont j'entends dire de telles choses ? » (Lc 9,7) d'Hérode au « *Qui* es-tu, Seigneur ? » (Ac 9,5a) de Saul terrassé sur la route de Damas, les questions sur Jésus n'ont pas attendu les temps modernes pour s'exprimer. L'intéressé lui-même interrogea un jour ses disciples : « Qui suis-je, au dire des gens ?... Et vous-mêmes, qui dites-vous que je suis ? » (Mc 8,27.29) Car il y a une grande différence entre l'opinion hasardée des « gens » et la confession de foi personnelle risquée « sans filet » ! Celle-ci est pascalienne. Seule la rencontre du Ressuscité la fait passer en aveu d'amour qui la fortifie à jamais, ce que ne suscitera jamais le moindre micro-trottoir ou propos de table. C'est pourquoi la véritable question comme question existentielle à propos de cet individu – « un certain Jésus », comme lâche dédaigneusement un gouverneur romain (Ac 25,19) – n'est pas « qui *était-il* ? », mais « qui *est-il*, que tant d'êtres humains depuis sa naissance disent : « Il m'a aimé et m'aime tant ! » ?, question qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de sensé de poser à propos de Cléopâtre ou de Johnny Halliday.

Au fond du fond, de quoi s'agit-il ? Tout bonnement d'*aimer*. Jésus dit aux humains d'aujourd'hui comme du temps « sous Ponce Pilate » : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (Jn 13,34b). L'avantage *énorme* d'une telle parole – je dirais même son immense *intérêt* – est que cet ordre peut être mis en pratique même par les Q.I. faibles (comme, selon J. Staune, était celui de Simon fils de Jona, disciple renégat qui osa avouer son amour de pécheur à son maître et ami, cf. Jn 21, 13-17), même par les illettrés (comme la plupart des disciples Galiléens), même par les déficients mentaux (le baptême ne peut leur être refusé) et même par les criminels repentants et par les imbéciles pourvu qu'ils se soignent à la grâce divine. C'est dire !

A force de s'acharner à trouver dans un texte comme le quatrième évangile ce qui conforte sa thèse, l'auteur de *Jésus, l'enquête* en vient à oublier les... *silences* du texte. Or les quatre évangiles ont en commun d'être très sobres dans les affirmations de Jésus *sur lui-même*. Son « JE SUIS » (Jn 8,59 et 18, 5-6) est une fulgurance de deux instants ; son « Je suis la résurrection et la vie » et « Je suis le chemin, la vérité et la vie » est incroyablement provocateur ou bien d'un fou à lier. *Mais* ses paroles ne sont pas tout : sa conduite, ses gestes, ses regards, ses actes et ses non-actes (dans sa Pâque surtout), sans oublier ses motions, ses émotions et jusqu'à ses silences *disent tout autant qui il est*. Je ne soutiendrais pas qu'il « n'a pas dit ce qu'il était » (car son autodésignation « le Fils de l'homme » est un indice), mais j'approuve tout à fait qu'« il a fait ce qu'il était » (Daniel Marguerat, *Vie et destin de Jésus de Nazareth*). Paroles et actes s'éclairent mutuellement, qui sont profondément humains, d'une humanité vraie qui semble avoir échappé à Jean Staune.

Il faut décidément choisir entre « cette autre dimension du christianisme, celle à laquelle se rattache le disciple que Jésus aimait » et qui – puisque « autre » – ne se lit bien sûr ni « dans le *Catéchisme de l'Église catholique* ni même dans l'ensemble des conciles œcuméniques et des textes émis par tous les docteurs de l'Église » (295) *et* « la grande Église catholique et ses 1 milliard 350 millions de membres » (355) qui – n'en déplaît à son détracteur – chérit l'Évangile selon saint Jean à l'égal des trois autres. Enfin – car cet autre texte du Nouveau Testament est également de lui et clôt l'Écriture priée, méditée, partagée et annoncée par les chrétiens du monde entier – relevons que le livre de l'Apocalypse s'achève (Ap 22, 20-21) sur trois phrases complémentaires : une promesse de Jésus, une prière à lui adressée et un vœu l'humanité entière :

« 'Oui, je viens sans tarder'. – Amen ! Viens, Seigneur Jésus !
Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec tous ! »

Le Christ Jésus, Dieu crucifié et Seigneur ressuscité et glorifié, vient, fondement du « Tout est neuf » (Ap 21,5) et – comme l'exprime magnifiquement Jürgen Moltmann (*Le Dieu crucifié*, Paris, le Cerf et Mame, 1974, 127) – « place ainsi le vrai commencement à son terme. »

Sur Jean STAUNE, *Jésus, l'enquête*
Paris, Plon (Pocket), 2023 (1^{ère} édition : 2022)

J'ai été d'abord intrigué par le titre « JÉSUS L'ENQUETE » sur la première de couverture. « Jésus le Christ » : banal. Rien à voir avec *Jésus la Caille*, titre d'un roman de Francis CARCO publié en 1910, dont le personnage principal est un jeune homosexuel proxénète de Montmartre surnommé « la Caille ». Mais « Jésus l'enquête », voilà qui est peu banal. Plus grande encore fut ma surprise de découvrir sur la quatrième de couverture : « Jésus, l'enquête ». Une virgule après « Jésus » ? En typographie française la virgule sert à marquer une très légère pause entre mot précédent et mot suivant, parfois aussi à souligner la force du mot précédent. Mais ici, quel sens trouver à la juxtaposition d'un nom propre et d'un nom commun ? Et en quoi cette virgule intensifie-t-elle le prénom « Jésus » ?

Bref, voilà ce qu'il en est de ces bouquins que l'éditeur cherche à vendre au plus grand nombre à la seule vue d'un titre bizarre. Mais aussi grâce à quelques lignes jetées sur la quatrième de couverture :

« *Jésus, l'enquête*. Que l'on soit croyant ou non, Jésus est sans conteste la personnalité qui a marqué le plus l'histoire de l'humanité. Mais que sait-on exactement de lui ? En menant une enquête haletante à partir de l'analyse de l'ensemble des ressources disponibles dans les I^{er} et II^e siècles de notre ère, Jean Staune ouvre des perspectives nouvelles et inattendues sur les origines du christianisme, et une compréhension nouvelle de la nature de Jésus, qui surprendra même les chrétiens. »

Bigre, se disent les lecteurs de ces lignes sans détours. « La personnalité qui a marqué le plus l'histoire de l'humanité » ne peut être n'importe qui, certes, mais alors comment se fait-il qu'au bout de plus de deux mille ans on ne sache toujours pas « exactement » qui elle était ? Et comment se fait-il qu'un chercheur, enfin, nous dévoile et apprenne la « nature » de Jésus ? Qui plus est, nous ouvre à « une compréhension nouvelle » de sa « nature » (nous croyons comprendre par là son identité) ? Et si ? nous susurre l'éditeur, c'était là carrément *la vraie compréhension, la vraie nature et identité* de ce Jésus ?

Les lecteurs de ces lignes aussi intrigantes qu'alléchantes découvrent alors deux mots et un point d'exclamation ajoutés par le même éditeur : « 'Sans équivalent !' Mgr Jean-Charles THOMAS », qui consonnent parfaitement avec le bandeau de la première de couverture : « 'Un livre incontournable'. Jean-Christian PETITFILS ». M. Petitfils est un historien apprécié, catholique pratiquant, auteur d'un *Jésus*. Mgr Thomas est évêque catholique émérite d'Ajaccio et des Yvelines.

Vraie bombe que cette « enquête » et ses résultats ou bien simple pétard mouillé ? Pour discerner, impossible d'échapper à la lecture de l'ouvrage, pas trop long (374 pages en format de poche). Je me suis lancé, et je livre ici mon analyse et mes conclusions. Une des deux dédicaces, la plus alléchante, attire à nouveau le regard : « Au disciple que Jésus aimait, l'un des plus grands mystiques de l'histoire humaine ». L'auteur va donc nous faire comprendre « la nature de Jésus » grâce à ce très grand mystique ?

Une enquête en deux parties...

Je ne me trompais pas. La première (193 pages sur les 359 d'exposé) est intitulée « Le mystère du disciple que Jésus aimait. » La seconde (111 pages) « 'Fils de Dieu', cela veut dire quoi ? » A première vue, je déduis de ces deux titres que *Jésus, l'enquête* va attaquer dans le « dur » de « Jésus » *seulement dans la seconde partie*, l'auteur choisissant de concentrer d'abord (avec même 82 pages de plus que la seconde partie) son attention sur *une autre enquête* : Qui était « exactement » le disciple que Jésus aimait ?

... mais avec une introduction : « *Que peut-on savoir de Jésus ?* »

Une formulation beaucoup trop vague pour pouvoir prétendre traiter pareille question en onze pages, c'est pourtant ce que fait l'auteur sans même s'être préalablement posé une incontournable question : pouvons-nous « savoir », connaître Jésus de la même façon que Jules CÉSAR, Napoléon BONAPARTE ou Joséphine BAKER ? En effet, « pouvoir », ici, ne recouvre-t-il pas *deux types bien distincts de capacité* : historienne (et là, même traitement que pour Jules, Napoléon et Joséphine) et religieuse, idéologique (et là, il y a une singularité, notamment parce que l'enquêteur doit alors engager un « je » : croyant, non-croyant, agnostique) ? Dans le « cas Jésus », même travaillant en « simple » historien, il ne peut feindre d'ignorer l'aura religieuse qui entoure le Nazaréen. « Christianisme » vient de « Christ Jésus », pas l'inverse. Or, nous avons ici affaire à « la personnalité qui a le plus marqué toute l'histoire humaine » (p.17 ; donc même les millions d'années qui ont précédé sa naissance ?), à « un personnage central ». « Mais se pose immédiatement la question : « Que pouvons-nous savoir réellement sur lui ? » (p.18) Étonnamment, pas « qui était (ou/et est) -il réellement ? », mais « *savoir* réellement. Choix révélateur sur la place, ici, du savoir à propos du « personnage », de la « personne » de Jésus...

L'introduction : « Que peut-on savoir de Jésus ? »

« Que pouvons-nous savoir réellement sur lui, sa personne, son message et... sur ce qu'il disait de lui-même ? » (18) Une ligne suffit à déclarer que « pendant longtemps » (1.800 ans) « les Évangiles ont été interprétés au sens littéral. Dix-huit siècles sans l'ombre d'une difficulté de lecture rencontrée, ni par les chrétiens ni par les non-chrétiens ? Apparemment, puisque ce ne serait qu'au milieu du XIXe s. qu'« une « déconstruction » a alors commencé au nom de la rationalité et de la raison » (p. 19). Une page et demie pour la résumer, œuvre – selon l'auteur – du « modernisme », qui aurait abouti à « une ligne » au plus des quatre évangiles reconnue comme authentique biographie de Jésus. Le salut ne serait-il pas alors « si l'on pouvait bénéficier du témoignage d'un témoin direct de Jésus ? »

Il en est un qui – selon le chercheur – se déclare comme tel : l'auteur du quatrième Évangile. Mais qui est-il au juste ? Depuis le IVe s. l'écrit a été communément attribué à Jean, fils de Zébédée, un des douze apôtres, jusqu'à ce que, à partir du XIXe s., « des critiques véhémentes » se dressent contre cette attribution. Elles émanaient de ces « modernistes », qui classaient l'ouvrage comme un écrit tardif, donc non fiable comme témoignage, produit par des disciples de l'apôtre ayant écrit leur version à une sauce mélangeant christianisme et philosophie grecque. Résultat : « l'institution ecclésiale [catholique romaine] se raidit » et en 1907 fulmina contre les contestataires, obligeant nombre de chercheurs catholiques à s'échiner « désespérément » à prouver l'attribution de l'Évangile à Jean l'apôtre, pêcheur galiléen fils de Zébédée. De là une guerre entre les « modernistes » et ce que J. Staune appelle le « canal historique, cramponné à ses certitudes traditionnelles » (22-23).

« Heureusement », depuis 1955, Rome a cessé de faire un dogme de la thèse traditionaliste, et cette liberté a été mise à profit par « une nouvelle génération de prêtres » qui ont eu à cœur et de soutenir une autre attribution et de défendre la qualité de témoin direct et unique écrivain de l'auteur du quatrième Évangile (23-24). L'auteur cite Jean Colson, Marie-Émile Boismard, François L. Quéré et Xavier Léon-Dufour. Et « c'est à la présentation et à l'étude de la solidité de cette thèse qu'est consacrée la première partie du présent ouvrage » (24).

1. Les conclusions tirées par l'auteur de sa première enquête (« le mystère du disciple que Jésus aimait »)

Ambition affichée (27) :

« Une enquête historique qui a pour but d'identifier qui était le « disciple que Jésus aimait » et pourquoi l'Évangile qu'il a écrit est le plus fiable de tous en ce qui concerne les faits et surtout les propos de Jésus. »

Ch. 1-8

A. contre le « canal historique » :

Qui sont au juste – selon Jean Staune – *les membres de cet énigmatique « canal historique »* combattu par lui et qui me fait d'abord irrésistiblement penser à une des branches politiques du nationalisme indépendantiste corse poseur de bombes et assassin d'un préfet, celle qui se proclamait la plus ancienne et traditionnelle. Le chercheur désigne par-là les tenants *mordicus* de l'attribution (depuis le IVe s.) au Jean membre des Douze de la paternité du quatrième évangile. Ce « canal historique » serait, encore en 2025, « cramponné » à cette attribution mais aussi à tous les textes de tous les conciles de l'histoire de l'Église, y compris Latran IV (1215) qui ordonne aux juifs de porter un signe distinctif sur leurs vêtements (355-356). D'après l'auteur, ils seraient tout au plus 300.000 catholiques en France et 10 millions dans le monde. Seuls les six derniers papes auraient échappé à cette vision étriquée et hérétique de la foi chrétienne. *Mais* il déplore que le pape Benoît XVI se soit cramponné lui aussi à l'attribution du quatrième évangile à Jean fils de Zébédée. Son « complément d'enquête » (13 pages ajoutées dans l'édition au format de poche) contient ces statistiques hasardées (« totalement au 'doigt mouillé' » !) qui présentent l'avantage pour l'enquêteur de ne pas se mettre à dos les plus hautes autorités romaines après les courriers incendiaires de prélats et laïcs que – dit-il – ses conférences puis la sortie de son livre lui ont valu.

A1. *le quatrième évangile, dit de « saint Jean », est l'œuvre d'un écrivain, qui s'appelait donc Jean mais qui n'a rien à voir avec l'apôtre Jean, Galiléen natif de Capharnaüm, pêcheur de profession avec son frère aîné Jacques et leur père Zébédée, les deux frères choisis par Jésus pour faire partie des Douze. En effet, lorsque ce Jean comparaitra avec Simon-Pierre devant le Conseil suprême des autorités juives, Luc rapporte que leurs auditeurs et juges furent déconcertés devant l'assurance des deux hommes, « se*

rendant compte que c'était des individus incultes et ordinaires » (Ac 4, 13). Par ailleurs, les deux frères sont décrits par les quatre évangélistes comme inséparables. A leur requête de siéger dans la gloire de Jésus à sa gauche et à sa droite Jésus répond par une question : « Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? ». Ils lancent d'une seule voix : « Nous le pouvons ! », sur quoi il prophétise : « La coupe que je vais boire, vous la boirez » (Mc 10, 39b). Quand même les *Actes* (Ac 12, 2) signalent qu'HÉRODE AGRIPPA fit décapiter (an 43 ou 44) l'aîné sans parler du cadet, un martyr de Jean, frère de Jacques, est plus que probable, Luc ne rapportant plus rien de lui après cette exécution capitale. Enfin, la finale du quatrième évangile relatant une pêche miraculeuse obtenue de Jésus ressuscité par Simon-Pierre et des compagnons, l'évangéliste se compte parmi eux comme « le disciple que Jésus aimait » tout en mentionnant parmi les autres « les [fils] de Zébédée » (cf. Jn 21, 2).

A2. *Jean l'évangéliste est un autre disciple de Jésus donc non membre des Douze.* Il est l'homme qui (31) « se présente à quatre reprises comme 'le disciple que Jésus aimait' » (1) mais aussi l'homme qui, « de façon plus ou moins transparente », se met en scène comme « un autre disciple », « l'autre disciple » ou faisant partie d'un groupe de « deux autres disciples ». (2) :

(1)
Jn 13, 23 (Cène : « Il y avait à table, appuyé contre Jésus, l'un de ses disciples, *celui que Jésus aimait*. Simon-Pierre lui fit signe de demander à Jésus de qui il était en train de parler. Celui-là se penche donc sur la poitrine de Jésus et lui dit : 'Seigneur, qui est-ce [qui va te trahir] ?' »)

Jn 19, 26 (au pied de la Croix : « Jésus, voyant sa mère et près d'elle *le disciple qu'il aimait* dit à sa mère : 'Voici ton fils'. Puis il dit au disciple : 'Voici ta mère'. Et, à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui »)

Jn 20, 2-9 (deux disciples ensemble au tombeau : « [Marie Madeleine] courut donc trouver Simon-Pierre et *l'autre disciple, celui que Jésus aimait*, et elle leur dit : 'On a enlevé le Seigneur, et nous ne savons pas où on l'a déposé'. Pierre partit donc avec l'autre disciple pour se rendre au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau »)

Jn 21, 7 (pêche miraculeuse après Pâques : « Alors *le disciple que Jésus aimait* dit à Pierre : 'C'est le Seigneur !' » ; il est donc un des « deux autres de ses disciples » qui, à l'invitation de Pierre, étaient partis pêcher avec Pierre, Thomas, Nathanaël et « les fils de Zébédée », donc Jacques et Jean)

(2)
Jn 1, 35 (Jean le Baptiste envoie deux de ses disciples vers Jésus : « Jean se trouvait là *avec deux de ses disciples*. Posant son regard sur Jésus qui allait et venait, il dit : 'Voici l'Agneau de Dieu'. Les deux disciples entendirent ce qu'il disait, et ils suivirent Jésus (...) André, le frère de Simon-Pierre, *était l'un des deux disciples* qui avaient entendu la parole de Jean et qui avaient suivi Jésus »)

Jn 18, 15-16 (chez les grands-sacerdotes : « Simon-Pierre, ainsi qu'*un autre disciple*, suivait Jésus. Comme ce disciple était *connu du grand-prêtre*, il entra avec Jésus dans le palais du grand-prêtre. Pierre se tenait près de la porte, dehors. Alors *l'autre disciple* – celui qui était connu du grand-prêtre – sortit, dit un mot à la servante qui gardait la porte, et fit entrer Pierre »)

A3. En total contraste avec Jean l'apôtre, fils de Zébédée, Jean l'évangéliste se révèle très cultivé, fin connaisseur de la Judée et des rouages du pouvoir religieux et judiciaire juif, et c'est normal car il est judéen et membre de « la caste sacerdotale », maîtrisant très bien et l'araméen et le grec littéraire. Il est propriétaire d'une maison dans Jérusalem, et c'est lui qui met une grande pièce tout apprêtée à disposition du maître et de ses disciples pour y célébrer ensemble la Pâque.

A4. *Jean l'évangéliste a été l'unique évangéliste témoin oculaire de la vie publique de Jésus.* En effet, « il est clair que l'évangile dit 'de Matthieu' n'a pas plus été écrit par un témoin direct que ceux de Luc ou Marc qui, eux, n'ont jamais fait partie des douze apôtres » (21). La preuve : « Cet Évangile (Mt) parle de Matthieu sans faire aucune différence entre lui et les autres apôtres, et ne contient rien qui puisse faire pencher la balance en faveur du fait qu'il s'agirait d'un témoignage plus personnel que les deux autres Évangiles qui forment avec lui le trio des 'Synoptiques' » (21).

Et il a été *témoin de beaucoup de scènes, y compris pendant les jours de la Passion* grâce à sa place privilégiée dans le milieu sacerdotal : il est donc sûr qu'il a assisté en personne au procès chez Caïphe puis au procès devant Ponce Pilate. Preuve éclatante : il a relevé et transcrit telles quelles plusieurs fautes de grec dans la bouche de Pilate (211-213 et 221).

A5. *l'évangile de Jean est donc la source la plus sûre, la plus étendue et la plus profonde pour savoir l'identité de Jésus.* Malheureusement, cette source a été marginalisée et mise sous le tapis par l'Église hiérarchique, officielle depuis ses débuts (fautifs : *Simon-Pierre*, parce que Jésus l'avait désigné comme chef, et *les autres membres des Douze*, puis leurs successeurs, les *évêques*). Preuve de cette occultation volontaire du quatrième évangile : « A travers tout son Évangile, *le DBA* (acronyme cavalier pour « disciple bien-aimé ») *est présenté, ou se présente, comme une autorité* non pas supérieure (bien qu'il en donne parfois l'impression), ni même complémentaire, mais véritablement *d'un autre ordre que Pierre lui-même* et les douze apôtres, dont les faits et gestes comptent très peu pour lui » (54).

Ch. 9

B. contre les « modernistes » :

Rappel : *qui sont au juste*, selon J. Staune, *les « modernistes »* qu'il combat autant que le « canal historique » ? Des exégètes qui, depuis le XIXe s. – le pionnier serait Alfred Loisy – sont persuadés que 1) un seul individu ne peut avoir écrit le quatrième évangile, 2) il est l'œuvre collective de disciples d'un disciple de Jésus témoin oculaire, 3) cette « communauté johannique » est extérieure au judaïsme et en revanche « influencée par la pensée grecque » (219) et 4) influencée au point d'avoir élaboré (au début du IIe s. et hors de Palestine) une identité divine de Jésus que Jésus lui-même n'avait jamais revendiquée personnellement. L'auteur compte démontrer l'irrationalité de l'argumentation « moderniste » qui se veut pourtant hyper-rationnelle.

Rappelons cependant que les termes « modernisme » et « modernistes » sont réservés par les historiens du christianisme à une période assez précise – entre la fin du XIXe s. et les années 20 – et en étroite corrélation avec des actes du magistère catholique romain définissant l'expression, condamnant en elle une pensée jugée par lui hérétique et la réprimant comme telle. La question est donc posée : en 2025, y a-t-il des modernistes déclarés ou désignables comme tels ? Question que ne se pose pas J.S...

B1. le quatrième évangile est *l'œuvre personnelle de Jean l'évangéliste*, le « disciple que Jésus aimait », *et non pas d'un groupe de disciples qui auraient écrit après sa mort.* Jean l'unique auteur est une personne physique historique et non pas le « disciple idéal » qu'un groupe de disciples d'un disciple de Jésus aurait imaginé comme modèle théorique des disciples que Jésus aime.

B2. *l'évangile de Jean est « un OVNI » à côté des Synoptiques* (31). Il a un enracinement sémitique (plus précisément judéen, liens avec Qumran) qui saute aux yeux, il est le témoignage du disciple qui a assisté à presque tout le chemin de son maître, y compris sa mort, enfin *il dévoile infiniment plus que les Synoptiques l'identité totale de Jésus* (sa divinité cosmique et transtemporelle, cf. le *Prologue*). L'erreur des « modernistes » : être partis d'un *a priori* non critiqué : que « l'Évangile de Jean *ne peut pas être vrai* » car « s'il était vrai, si Jésus avait *réellement* dit tout ce qui est dit dans cet Évangile, alors les conséquences seraient tellement stupéfiantes qu'elles sont totalement inacceptable pour tout représentant de la modernité, même pour certains catholiques dit 'progressistes' » (223).

Ma réponse

A. contre le « canal historique » :

L'enquête du détective est si fouillée qu'elle embrouille souvent le lecteur à force de croiser entre eux des témoignages contradictoires de nombreux écrivains chrétiens des IIe-IVe s. Mais au bout du compte...

1. *Oui, l'auteur dénommé Jean* du quatrième évangile (par ordre éditorial) *n'est pas l'apôtre galiléen pêcheur* de profession et fils de pêcheur, frère cadet d'un Jacques lui aussi pêcheur et tous deux membres des Douze. La démonstration de Jean Staune est ici convaincante. Je présume qu'elle s'appuie d'abord sur le premier bibliste du siècle dernier à avoir argumenté en ce sens avec une totale liberté, à savoir Jean Colson, que son « disciple » ne cite pourtant jamais... et dont l'ouvrage n'est plus réédité depuis longtemps. De plus, selon moi, le fait que les deux fils de Zébédée – ces inséparables – soient presque systématiquement évoqués par les *quatre* évangélistes unanimes comme agissant ensemble d'eux-mêmes ou – alors avec Pierre – associés ensemble par Jésus à un événement (sa réanimation de la fille de Jaïre, sa transfiguration, sa prière personnelle à Gethsémani) incline raisonnablement à penser que leur destinée fut commune : le martyre que leur prédit Jésus, le Martyr par excellence, leur commun modèle. Pourquoi alors les *Actes des Apôtres* ne signalent-ils pas un martyre de Jean le même jour que son aîné ? Rien n'imposait à Hérode Agrippa de les traiter comme des jumeaux, le cadet a pu être martyrisé ultérieurement. Il n'est en tout cas pas anodin que son nom ne revienne plus jamais sous la plume de Luc après 43 ou 44.

2. *Oui, le narrateur et auteur du quatrième évangile est indubitablement l'homme quatre fois désigné par la périphrase suivante : « le disciple que Jésus aimait ».* A vrai dire *cinq fois* car en Jn 21,20-24, aussitôt après la scène du dialogue, au bord du lac de Galilée, entre Jésus et Simon-Pierre (Jn 21,15-19), l'évangéliste rapporte que « Pierre, s'étant retourné, vit derrière lui *le disciple que Jésus aimait*, celui qui au cours du repas s'était penché vers sa poitrine et qui avait dit : 'Seigneur, qui est celui qui va te livrer ?' Quand il le vit, Pierre dit à Jésus : 'Et lui, Seigneur, que lui arrivera-t-il ?' Jésus lui répondit : 'Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi.' C'est à partir de cette parole qu'on a répété parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas. En réalité, Jésus ne lui avait pas dit qu'il ne mourrait pas, mais bien : 'Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?' C'est ce disciple qui témoigne de ces choses et qui les a écrites, et nous savons que son témoignage est conforme à la vérité. » Par cette dernière phrase, l'ultime de l'appendice même à l'évangile que constitue l'épisode au bord du lac (Jn 21,1-24), l'auteur affirme qu'il est l'homme cinq fois auto-désigné comme « disciple aimé de Jésus ». J'ajoute qu'il est quasi certain que c'est le même homme qui s'affirme comme « celui qui a vu » et « a rendu témoignage » de ce qu'il avait vu de ses propres yeux, à savoir le coup de lance porté par un soldat romain au côté de Jésus mort, d'où « sortit du sang et de l'eau » (Jn 19,34-35).

3. *Non*, en revanche, il n'y a rien de « plus ou moins transparent » (31) dans le texte évangélique pour le reconnaître aussi sous la figure d'un compagnon d'André (Galiléen) qui aurait été comme lui disciple de Jean le Baptiste (cf. Jn 1,35) et aussi sous la figure de ce disciple proche de Simon-Pierre et connu du grand-sacerdote qui, grâce à cela, fit entrer Pierre dans le palais des grands-sacerdotes (cf. Jn 18,15-16). Identifier purement et simplement ce deux hommes au « disciple que Jésus aimait », donc à l'auteur-narrateur du quatrième évangile est, bien sûr, tout bénéfice pour la thèse du chercheur mais sans aucun appui interne. Et il me paraît pour le moins léger – comme il le fait – d'expliquer ainsi les choses : Jean ne se serait auto-désigné « le disciple que Jésus aimait » que lorsqu'il racontait un événement de très grande importance comme révélation sur l'identité de Jésus.

4. *Nous ne disposons donc d'aucune preuve interne* dans le quatrième évangile que Jean l'évangéliste faisait partie du clergé du Temple, était un intime des grands-sacerdotes (Hann, Caïphe et consorts), possédait un domicile privé à Jérusalem et bénéficiait d'une grosse carte de relations. L'enquêteur croit détenir la preuve que Jean l'évangéliste était propriétaire d'une maison à Jérusalem dans le fait que, selon les Synoptiques, Jésus a envoyé les apôtres Pierre et Jean dans la ville avec les indications pour accéder à une maison où il savait qu'une pièce était d'avance mise par le propriétaire à sa disposition afin qu'il y célèbre la Pâque avec ses disciples (cf. Lc 22,7-12 et Mc 14,12-16 ; variante en Mt 26,17-19 : « Allez à la ville chez un tel »). Bien évidemment, ce propriétaire ne saurait être le pécheur galiléen et apôtre Jean puisqu'il ignore (tout comme le Galiléen Simon-Pierre) où Jésus compte célébrer la Pâque dans Jérusalem. L'enquête de J. Staune à ce propos est pertinente mais aurait pu éviter bien des longueurs. Sur quels indices fonde-t-il sa certitude que le propriétaire ne pouvait être que le « disciple que Jésus aimait » ? Sur l'identification qu'il opère avec lui du disciple qui, quelques jours plus tard, fait entrer Pierre chez les Grands-Sacerdotes grâce au fait qu'il est connu d'eux (cf. Jn 18,15-16). Mais le quatrième évangéliste ne raconte rien sur les lieux mêmes où se déroule la Cène. Et quant aux Synoptiques, *leur silence sur l'identité de cet homme*, visiblement extérieur au cercle des disciples encartés (« un tel », dit laconiquement Matthieu), interdit de l'identifier au « disciple que Jésus aimait » et de l'imaginer participant à la Cène, repas entre intimes du maître avec lui. L'auteur a le chic pour *discréditer globalement* le témoignage des Synoptiques (tous non témoins directs, selon lui) tout en y *picorant ça et là* ce qui l'arrange (parce que absent du quatrième évangile) pour étayer ses thèses.

Quant à « Jean membre de « la caste sacerdotale » juive », il se peut que cette thèse se soit développée dès l'âge des Apologistes (soit à partir du milieu du II^e s.) sur la base d'une *confusion entre deux termes grecs*, à savoir « hiéreuiss » (ιερευς) et « pressbutéros » (πρεσβυτερος). Le premier désignait dans l'Antiquité méditerranéenne tout membre d'un clergé de quelque religion que ce soit, y compris donc la juive. Le second a été repris par l'Église naissante à l'institution juive du collège des Anciens (les aînés en âge, présumés de ce fait être des Sages) pour désigner le collège de gouvernance de chaque communauté chrétienne locale, mais *sans aucune connotation cultuelle, sacrificielle, cléricale*. Il se pourrait donc bien que ce soit l'autodésignation « Moi, l'Ancien » (« O pressbutéros », ο πρεσβυτερος, 2 et 3 Jn 1, 1) par laquelle s'ouvrent deux des trois *Lettres* attribuées avec justesse au quatrième évangéliste et auteur de *l'Apocalypse* qui, ajoutée à la bonne connaissance du milieu sacerdotal de cet homme, ait conduit les Pères de l'Église à voir dans cet « Ancien » aussi un « sacerdote » lié au Temple de Jérusalem. La confusion en langue française entre « presbytéral » et « sacerdotal » n'a rien arrangé, qui est due avant tout au mouvement historique inflationniste (surtout depuis le concile de Trente dans l'Église catholique) de

cléricalisation des « prêtres », mouvement allant de pair avec un quasi-total effacement de la justification *baptismale* du sacerdoce en régime chrétien, qui avait marqué une nette rupture avec le sens courant du terme dans l'Israël du 1^{er} s.

5. Nous ne disposons par conséquent *d'aucune preuve scripturaire que l'évangéliste Jean a assisté aux deux procès successifs* (chez les grands-sacerdotes puis devant Pilate). Le disciple « connu du grand-sacerdote » (Jn 18,15b) a, lui, grâce à ce passe-droit, très certainement assisté au procès chez Hanne et Caïphe. Pierre s'apprêtait-il à y assister lui aussi ? Si oui, il y a renoncé car il est resté dans l'enceinte de la maison, mais dehors, se chauffant à un feu avec serviteurs, servantes et gardes de la maison (Jn 18, 18). Quant au procès devant le Prétoire romain, le quatrième évangéliste ne signale aucun disciple de Jésus présent sur place, mélangé aux grands-sacerdotes et à leurs gardes.

Des fautes de grec commises par Ponce Pilate (211-213) ? En 1993, Pierre Courouble, un prêtre érudit, a trouvé trois fautes (dont deux latinismes) dans deux phrases prononcées par le préfet romain : « Quelle accusation portez-vous contre cet individu ? » (Jn 18,29b) et « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit » (Jn 19,22). Dans le premier cas, au lieu de « tina katègoriann fereste kata tou anntrôpou toutou ? » (τινα κατηγοριαν φερεσθε κατα του ανθρωπου τουτου ;), il aurait dû dire, selon l'érudit, « poïann katègoriann poïēistē ? » (ποιαν κατηγοριαν ποιεισθε;). Dans la seconde phrase, au lieu de « o guégrafa guégrafa » (ο γεγραφα γεγραφα), il aurait dû dire « a égrapsa guégrafa » (α εγραψα γεγραφα).

En réalité, « *testis unus, testis nullus* ». En l'absence d'autre texte contemporain rapportant lui aussi des fautes de grec dans la bouche de Pilate, nul ne peut établir comme certain que celui-ci maîtrisait mal l'usage de cette langue à l'oral. De plus, il peut être démontré

1. que le grec de la « koïnè » au I^{er} s. de notre ère n'était bien sûr pas le grec académique des auteurs de l'âge classique, dit « grec scolaire » (idem de nos jours avec l'anglais international)
2. que Pilate *n'a pas commis trois des quatre fautes* « scolaires » qui lui sont reprochées par cet amoureux du grec de Platon et de Démosthène comme d'autres le sont du latin de Cicéron et de Tacite.

Quant à la première phrase, le grec ancien emploie aussi, en langue du droit, le verbe « féréinn » (φέρειν), avec pour complément « aïtiann » (αἰτιαν), qui signifie aussi « accusation ». *Le contexte* explique que Pilate ait préféré le vague « tina » (« quelle accusation ? ») au juridique « poïann » (« lequel parmi les chefs d'inculpation légaux ? ») : il n'est *pas du tout d'humeur* à entamer dès l'aube (les préfets recevaient dès le lever du jour d'éventuels plaignants) un dialogue judiciaire en bonne et due forme dont il pressent qu'il va être houleux avec ces juifs vindicatifs trainant un des leurs jusqu'à son prétoire.

Enfin, si « ce que j'écrivis une fois, je l'ai écrit une fois pour toutes » rend compte de la différence entre le passé simple (équivalent de l'aoriste grec) et le passé composé (assez proche du parfait grec), *le contexte*, une fois de plus, montre que Pilate savait pertinemment qu'*un double temps parfait clouerait le bec à ses tortueux contradicteurs* (car ils ne lui disent pas « Il ne fallait pas écrire » mais lui intimant un *ordre* : « N'écris pas ceci, mais cela » (Jn 19,21), *comme s'il n'avait encore rien écrit* (ou plutôt fait écrire par ses subordonnés) ! « J'ai écrit, j'ai écrit, point barre ! » L'unique *faute qu'il ait commise* (mais elle lui a échappé car c'est un latinisme excusable) est d'avoir dit « *ce que j'ai écrit* » en recourant à un relatif au neutre *singulier* (« o », ο, équivalent du relatif latin « quod ») alors qu'en grec le *pluriel* « a » (α) eût été préférable puisque l'inscription sur l'écriteau apposé au sommet du pieu de crucifixion comportait quatre mots et bien des lettres, non un et une.

6. *Comparer entre eux les évangélistes* pour déterminer lequel dit vrai et lequel non *est une méthode hautement discutable dans le cas du genre littéraire très spécifique* qui est celui des Évangiles. Ses auteurs *ne prétendent pas* rapporter des faits passés *pleinement rationnels et scientifiquement contrôlables*. A rebours, ils ne se présentent *pas comme des conteurs* (« il était une fois... ») qui, à travers une fable, entendent instruire. Enfin, *ils ne se racontent pas eux-mêmes* tout en racontant des événements, des paroles et des actes d'eux-mêmes et de tiers. *Ils s'affichent tous les quatre comme des témoins* (plus ou moins directs), et *des témoins de foi, d'espérance et d'amour* autant que de véracité. A ce titre, ils sont tous les quatre sciemment remplis de symbolique et de poésie. Cela est démontré depuis deux mille ans.

En effet, *opposer* comme le fait J. Staune (18-20) dix-huit siècles (les premiers) qui n'auraient été que d'intelligence des textes évangéliques au ras des pâquerettes, sans aucun recul et aucune prise en compte des contextes *et* deux siècles et quelques (les XIX^e et XX^e + ce début de XXI^e s.) qui auraient vu l'émergence d'un examen critique, rationnel des mêmes textes jusqu'à en devenir hyper-rationaliste *est un préjugé* contraire à l'histoire réelle de l'exégèse biblique chrétienne. Les Pères de l'Église ont recouru à diverses approches des textes (littérale, c'est-à-dire linguistique, historique, culturelle ; typologique,

morale, eschatologique), le Moyen-Age aussi à sa façon. On a dès le IV^e s. repéré que le corpus paulinien contient des lettres qui ne peuvent pas être de la main même de Paul, comme *Éphésiens*, *Colossiens* et *Hébreux*. Les temps modernes ont vu l'essor d'une attention systématique aux variantes entre manuscrits (ainsi Richard Simon au XVII^e s.), la confrontation entre science et foi au sein des textes, d'où des dérives rationalistes sur le témoignage de foi mais aussi des mises en lumière de l'enracinement historique, sensible de ce témoignage, surtout depuis les encouragements du magistère catholique à une recherche prenant en compte cet enracinement (2^e Concile du Vatican et ses suites).

Ainsi, concrètement, l'auteur se trompe quand, *opposant Luc* qui dit que Joseph et Marie ont offert au Temple, en « rachat » légal de Jésus, premier enfant, « un couple de tourterelles ou deux petites colombes/pigeons » (Lc 2,24) parce qu'ils étaient trop pauvres pour offrir à sacrifier un agneau et une tourterelle (le prix à payer demandé par Lv 12,8 aux juifs aisés) *et Matthieu* qui dit que les mêmes ont reçu de l'or de mages venus les visiter (cf. Mt 2,11), il en conclut que Matthieu affabule (20 : « récit imaginé (probablement) de toutes pièces ») et *donc* que, « un des deux pouvant parfaitement être vrai » (20), Luc dit la vérité... alors que tous deux peuvent être parfaitement faux ! Déduire de cette pauvre offrande de rachat – quand J. Staune pense que nous nous attendrions tous à ce que l'évangéliste du « grand messie de l'humanité, le Christ » fasse donner par Joseph et Marie « l'offrande normale exigée » (ce qui est faux car elle ne l'est que des riches) – qu'elle est la preuve de la véracité de ces « deux tourterelles » (alors que Luc hésite entre « deux tourterelles » et « deux colombes ou pigeons ») est une opération de l'esprit des plus faibles.

7. En définitive, *non, le quatrième Évangile n'est pas, comparé aux trois autres, la source documentée la plus fiable*, la plus abondante et la plus nourricière pour accéder à l'identité vraie de Jésus. Après avoir tenté de démontrer la non-fiabilité de Matthieu, Marc et Luc, l'enquêteur sort la grosse artillerie avec une *thèse complotiste* : *l'Église hiérarchique aurait tout fait depuis les débuts de l'Église pour mettre sous le tapis Jean l'évangéliste et ses écrits et faire disparaître son message, absent des autres Évangiles. Et aux commandes de la manœuvre, Simon-Pierre en personne et ses onze compagnons mais subordonnés*, parce que Jean l'évangéliste apparaît *toujours supérieur à Pierre* en intelligence et vivacité (selon J. Staune lecteur de Jean, Pierre s'y révèle comme ayant « toujours un train de retard », « en permanence 'à la ramasse' »), *mais aussi* en proximité avec Jésus (car il est entre tous « LE disciple que Jésus aimait »). Une vision aussi négative et plutôt méprisante de l'homme qui renia trois fois son maître et ami mais fut confirmé dans sa mission de « grand frère » de ses frères et sœurs par Jésus ressuscité a largement de quoi interroger. Jean l'évangéliste laisse-t-il transparaître personnellement cette vision, lui qui laissa Pierre entrer le premier dans le tombeau (cf. Jn 20,5) ? Ou n'est-ce pas plutôt le regard du chercheur qui déforme celui de l'évangéliste... à cause de la postérité maltraitée de son témoignage qui aurait été (et serait encore aujourd'hui) caché, ostracisé par tous les successeurs du même Pierre, les papes ?

B. contre les « modernistes » :

1. *Oui, il est très plausible que le quatrième évangile soit l'œuvre d'un seul auteur.* Cela n'est pas certain à 100% car nous ne disposons pas d'outils d'examen nous garantissant de prouver la *continuité totale de plume* du texte de bout en bout. Mais parfois si, par exemple le tout dernier verset (Jn 21, 25) : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites, et s'il fallait écrire chacune d'elles, je pense que le monde entier ne suffirait pas pour contenir les livres que l'on écrirait. » Tout d'abord, ce verset est absent de plusieurs manuscrits. Ensuite, il fait redondance avec Jn 20, 30-31, qui est la toute fin du chapitre : « Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a fait en présence des disciples et qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-là ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. » La redondance ne présente pas d'originalité. Le libellé en est même comiquement puéril : « Le monde entier ne suffirait pas pour contenir les livres que l'on écrirait ». Enfin, autant le « vous » de Jn 20,31 ne peut surprendre puisque nous le rencontrons plus haut (Jn 19, 35 : « Afin que vous aussi, vous croyiez ») et que nous savons que les destinataires des Évangiles sont ces « vous » auprès de qui les évangélistes témoignent de Jésus et de la Bonne Nouvelle du salut, autant le « je » de Jn 21, 25b surgit incongru et « sonne » comme la voix de quelqu'un d'autre que le narrateur et auteur de l'Évangile. Nous avons donc ici à faire, sans aucun doute, à un ajout postérieur au point final du texte.

Un doute plane plus ou moins sur l'attribution de Jn 21, 1-24 au même auteur que les 20 chapitres précédents dans la mesure où le chapitre 20 s'achevait sur *un épilogue affiché* de l'ouvrage-témoignage tout entier. Il est difficile de ne pas voir dans cette suite inattendue (ouverte par un étrange « Après

quoi » : « meta tauta », μετα ταυτα) *un appendice à l'Évangile*. Son auteur pourrait donc ne pas être Jean en personne pour ce motif formel, mais aussi un motif de fond.

En effet, l'« acte » des bords du lac comprend trois scènes successives : une pêche emmenée par Simon-Pierre, son succès miraculeux et la reconnaissance de Jésus ressuscité par « le disciple que Jésus aimait » ; le repas avec Jésus suivi d'un dialogue capital entre lui et Simon-Pierre ; l'appel « Suis-moi » de Jésus à Simon-Pierre puis un dialogue entre les deux hommes au sujet de la destinée terrestre du « disciple que Jésus aimait » et (capital aussi) le retentissement dans la première communauté de la réponse de Jésus à propos de cette destinée. Le récit, à cause de cette finale, nous projette au-delà de l'Ascension, pour ainsi dire (à mon avis) comme en *un début johannique* (car au-delà même de la Pentecôte) *des Actes des Apôtres*. Ceci dit, écrit ou non par Jean, le chapitre 21 fait corps avec les précédents, à preuve Jn 19, 35 : « Celui qui a vu [le jaillissement de sang et d'eau du côté du Christ perforé par la lance d'un soldat] rend témoignage, et son témoignage est véridique ; et celui-là sait qu'il dit vrai afin que vous aussi, vous croyiez. »

2. Non, l'évangile de Jean n'est pas « un OVNI » à côté des autres (Jean-Christian Petitfils, son préfacier et louangeur, n'est pas allé aussi loin, parlant, dans son *Jésus*, Paris, Fayard, 2011, d'« un évangile atypique » (521), ce qui n'est que partiellement vrai). Si sa structure est originale (ex. : cinq « montées » de Jésus à Jérusalem au lieu d'une chez les Synoptiques), son *Prologue* très différent de celui de Luc (une préface d'historien) en ce qu'il *remonte* à Gn 1, 1 avec une expression presque vertigineuse de la confession de foi dans le Christ « Dieu de Dieu » coéternel au Père et *descendant* « planter sa tente » (= s'incarnant) parmi les humains, il décrit des scènes de rencontres et de guérisons très en phase avec les Synoptiques et les Synoptiques eux-mêmes, chacun des trois à sa façon, affirment sans ambiguïté la pleine divinité de Jésus. Bien des affinités entre Jean et Luc (évangile et Actes) ont aussi été relevées.

Jean Staune cite (222) en sa faveur une observation de Frédéric Lenoir (*Comment Jésus est devenu Dieu*, Fayard, 2010, 11) à propos de la singularité de l'Évangile de Jean : « [Jésus] n'est plus alors seulement le Fils bien-aimé du Père, l'envoyé de Dieu, le messie, mais Dieu lui-même ayant assumé la nature humaine. » En réalité, la désignation publique de Jésus par une voix céleste comme « mon Fils bien-aimé » (attestée deux fois par Matthieu, Marc et Luc) est une révélation divine de sa *divinité*, et non pas un simple substitut de « Messie », donc d'homme adressé par Dieu aux hommes.

Ce premier acte achevé,

passons au suivant et dernier. Le premier se donnait pour objectif de résoudre « le mystère du 'disciple que Jésus aimait' ». « *Jésus*, l'enquête », l'enquêteur verrait ça *plus tard*. Soit, mais le lecteur, la lectrice languit... Le chercheur a fait flèche de tout bois, annexant à sa thèse tout verset du quatrième évangile qui évoque ici « l'un des deux disciples » et là « un autre disciple » car, selon lui, il tombe sous le sens que Jean s'auto-désigne dans les deux épisodes qu'il rapporte, pas besoin de le prouver.

Pourquoi « le mystère » à propos du « disciple que Jésus aimait » (périphrase 5 fois en Jn) ? Une fois démontré que cet homme est l'auteur du quatrième évangile et qu'il est un autre disciple que le pêcheur de Capharnaüm fils de Zébédée, donc un autre Jean, il n'y a normalement plus d'énigme quant à l'identité de l'individu. Car *J. Staune confond mystère et énigme*. Une *énigme* est un problème difficile à résoudre, mais pas sûrement insoluble. Ainsi du problème de l'identité de l'auteur (ou des auteurs) d'un évangile. L'enquêteur dit d'ailleurs (11) avoir beaucoup appris depuis longtemps d'une étude du P. Jean Colson précisément intitulée *L'Énigme du disciple que Jésus aimait* (Beauchesne, 1969). Et il s'amuse : « C'est ici que commence le véritable jeu de piste ou, si vous préférez, l'enquête à la Hercule Poirot ». Soit mais, *dans l'ordre de la foi chrétienne et des religions en général, un mystère n'est pas un problème*. C'est une réalité, une parole, un fait attestés qui ne sont pas explicables et compréhensibles par l'être humain réduit à ses seules forces, comme ses facultés rationnelles. En effet, le mystère *porte* au moins tout autant qu'il *interroge ou heurte*. Comparée à la parole de Jésus (Jn 11, 25a) « Je suis la résurrection et la vie » – qui s'offre comme un mystère – une expression comme « le disciple que Jésus aimait » est-elle aussi un mystère... ou bien une énigme ? Elle est une énigme en ce qu'elle a *deux significations tout à fait distinctes*, et qu'il s'agit de voir laquelle est pertinente *dans le contexte* où elle est employée, bien sûr.

- premier sens : « le disciple que Jésus aimait *plus que les autres* ». Ce sens implique que *la chose était notoire* et non pas clandestine, puisque le témoignage est écrit et diffusé pour être lu, écouté et commenté. Les disciples savaient et constataient qu'un des leurs était aimé par Jésus d'*un amour de prédilection*. De

fait, des documents de l'époque attestent que les « rabbis » (maîtres en judaïsme) manifestaient leur prédilection pour l'élève le plus doué, le plus brillant, le plus studieux, le préparant dès lors à leur succéder.

- second sens : « *le disciple qui sait combien Jésus l'a aimé* ». Cette fois, il ne s'agit pas d'une amitié et d'une affection de notoriété publique, ouvertement manifestée par Jésus comme une prédilection, mais de *la conscience, par un disciple, de l'amour immense* que lui témoignait son maître, donc indépendamment de l'affection que celui-ci portait à ses autres disciples. Ce sens n'est cependant pertinent que *si l'auteur et ce disciple sont la même personne*. Il serait en effet absurde qu'un auteur-narrateur qui est disciple et témoin oculaire parle à cinq reprises d'un autre disciple en le désignant comme étant celui de tous qui avait, lui, conscience d'être profondément aimé, mais pas le narrateur. Notons aussi que, dans ce second sens, un mystère – cette fois – s'ajoute à l'énigme.

J. Staune n'hésite pas – et d'autant moins qu'il ne signale pas la polysémie de l'expression, sans doute parce qu'il l'ignore. Dès la page 40 il demande : « Si l'on vous disait que Jésus avait un disciple favori *que l'on pourrait appeler « le disciple que Jésus aimait »*... lequel serait-il ? » et, dès la p. 42, sa religion est faite : l'auteur du quatrième évangile « était le fils spirituel de Jésus, ce que Jésus confirme sur la croix quand il lui confie sa mère ». Moi-même je n'hésite guère. Toutes les scènes sans exception – même avec Judas – de face-à-face entre Jésus et un de ses disciples manifestent de sa part un amour vrai et unique pour l'autre. Pour lui, personne n'est « à la ramasse » ou surdoué, inférieur ou supérieur à ses frères et sœurs. Jamais il ne s'exprime sur des affections singulières, préférentielles. Il pleure devant le tombeau de Lazare, les spectateurs admirent : « Voyez comme il l'aimait ! » (Jn 11, 36) mais certains estiment que s'il l'avait *vraiment* aimé, il n'aurait eu qu'à accourir et le guérir avant qu'il ne meure (Jn 11, 37). Au témoignage du narrateur, personne – amis, adversaires ou indifférents – ne repérait que Jésus eût une prédilection marquée pour quelque être humain que ce soit. Cela devrait donc nous suffire pour ne pas gamberger. En revanche, *la leçon est forte* pour les lecteurs/auditeurs du quatrième évangile que son auteur-narrateur ait choisi de *ne vouloir être connu à jamais que comme « aimé de Jésus »*. *Il témoigne parce qu'il est conscient de cet amour* et mobilisé par lui. Ce Jean est bien frère de Paul dans la même expérience inoubliable : « Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. » (Ga 2, 20). Là réside un *authentique mystère* de cette périphrase, mystère de foi, porteur. J'y reviendrai plus loin.

2. Les conclusions tirées par l'auteur de sa seconde enquête

(« 'Fils de Dieu', cela veut dire quoi ? »)

Ambition affichée (290) :

« Dans la deuxième partie, nous verrons les *conséquences extraordinaires* que peuvent avoir les affirmations faites par Jésus, si elles sont vraies, pour la compréhension de notre propre destinée » (27).
+ (fin de cette partie) : « Nous venons de voir que *si l'on prend au sérieux les propos de Jésus* rapportés par [Jean auteur du quatrième évangile], cela nous mène à *une vision du monde bien plus riche et étonnante que tout ce que les sciences* modernes peuvent nous dire sur l'univers et sur nous. »

Ch. 16

La *personnalité et l'œuvre de Jean l'évangéliste* (auteur aussi de trois *lettres* et de *l'Apocalypse*) en font, de loin, à un double titre, *le Témoin par excellence* de Jésus Christ Fils de Dieu, son unique témoin totalement véridique et exhaustif ainsi que le révélateur de sa totale identité :

1. *il a été « le disciple que Jésus aimait »*, dignité inégalée par les autres disciples, même les Douze.
2. *il a tout vu, tout entendu, tout compris*. Témoin de la première heure (début de la vie publique de Jésus) jusqu'à la dernière terrestre (au pied de la croix) et au-delà (premier à croire à la résurrection de Jésus). Et cette singularité à tous points de vue dans l'excellence (intelligence de premier ordre, haut niveau d'études, vivacité d'esprit, vaste carte de relations, maîtrise de l'araméen et du grec, connaissance du terrain et de la culture sémitiques) le rend *unique et incontournable* pour les chrétiens *par rapport à toutes les autres sources* littéraires de l'Église primitive (*Synoptiques*, Paul, *Hébreux*, Jacques, Pierre...).

Grâce à lui, nous accédons à *une connaissance supérieure du Christ* Fils de Dieu Créateur des univers *qui va bien plus loin que le christianisme ordinaire*, basique, perpétué depuis les enseignements de Simon-Pierre, des Douze et de leurs successifs successeurs les évêques depuis dix-neuf siècles.

Il y a en effet, selon le chercheur, deux Églises :

- « l'Église extérieure »

- « L'Église intérieure »

concepts repris par J. Staune au noble allemand Karl Von Eckartshausen, *La nuée sur le sanctuaire* (1799), Psyché éditions, 1965, « petit texte mystique pourtant très court (...) tellement dense et riche qu'il n'est pas sûr qu'une vie entière à l'étudier suffise à l'épuiser » (296).

... et l'une (l'extérieure) existant depuis la venue du Christ sur terre, l'autre (l'intérieure) infiniment antérieure à elle.

.... Car, toujours selon l'auteur, *l'ultime finale du quatrième évangile* témoignerait pour la première fois de ce *clivage capital*, passé sciemment sous silence par les trois autres, les *Synoptiques*. A la fin de Jn 21 (21-22), Pierre demande à Jésus à propos du disciple qu'il aime, derrière eux : « Et lui, que lui arrivera-t-il ? », et Jésus lui répond, l'autre étant à portée d'oreille : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi. » Péremptoire interprétation par J. Staune : « Il est clair que Pierre pose ici *une question de juridiction* » : « Dépendra-t-il ou non, lui aussi, de mon autorité, que tu m'as confiée ? » Et d'interpréter ainsi la réponse : « 'Si je veux que *la tradition qu'il représente* persiste jusqu'à la fin du temps, ce n'est pas ton problème, toi, fais ce que tu as à faire', sous-entendu : 'Organise les disciples et l'Église pour le grand public' » (52-53). Carrément.

Or, « c'est la seule et unique fois après la résurrection de Jésus que les représentants des *deux principaux groupes de disciples* » (il y en aurait un troisième : la famille de Jésus, 135) « sont réunis. *D'un côté, Pierre, Thomas, Jacques et Jean les fils de Zébédée. De l'autre, Nathanaël, Jean l'auteur du quatrième évangile* et un autre disciple inconnu » (53). Autour de Jean l'évangéliste : le groupe – et, partant, « la tradition » – « de disciples religieusement plus érudits [que Pierre et ses compagnons] » (135).

D'où cette *dyarchie* dont l'auteur reprend la terminologie à un théologien contemporain, Joseph GRASSI : « Comme [il] l'analyse très justement (...), ce chapitre est le summum qui pose le 'disciple bien-aimé' en *successeur* « *intérieur* », c'est-à-dire spirituel de Jésus, tandis que *Pierre est le successeur* « *extérieur* » destiné à être « visible » pour le grand public » (54).

« Le grand public » désigne chez J. Staune la foule, donc les gens « incultes, de bas niveau » (155). Et pour eux *il fallait donc des prédicateurs aussi incultes et d'aussi bas niveaux qu'eux*. « C'est extrêmement cohérent avec tout ce que dit Jésus de sa propre mission », explique l'auteur. « Il n'est pas venu sur terre pour les riches, pour les puissants, pour s'occuper des docteurs de la loi et des pharisiens (...) sa « cible » (comme on le dirait dans le langage du marketing d'aujourd'hui), c'est M. et Mme Tout-le-Monde, c'est le peuple... Il ne va donc pas aller vers ce peuple avec une équipe de bac + 10 » (156).

Tel est le noyau de départ de l'« *Église extérieure* ».

Quant à l'« *Église intérieure* », il (*italiques* et caractères gras de sa main) affirme (357) que « [cette] notion (...) est sans doute *le* concept le plus provocant de mon ouvrage, non seulement pour la 'toute petite Église du canal historique', mais aussi pour la Grande Église Catholique. Car il s'agit de dire à l'Église : 'Ce que vous représentez est admirable et irremplaçable, mais vous n'êtes pas le fin mot de l'histoire. Il y a parmi vous et *en dehors de vous* des êtres qui ont *déjà* ce contact avec Dieu, **face à face**, et non pas seulement d'une manière obscure comme la plupart d'entre nous (Paul 1 Co 13, 12)'. »

+ 309 (écrit du père de J. Staune trouvé par lui après sa mort) : « L'Église de Pierre est infiniment respectable, elle a pour rôle de maintenir l'image et la représentation des vérités les plus importantes à travers le temps et l'espace et de les proclamer au monde entier en étant vues par tous. Mais elle n'est que la pointe de l'iceberg, c'est pourquoi elle ne saurait représenter (même si elle le croit) la totalité de l'héritage que nous a laissé Jésus et la totalité des vérités accessibles à l'être humain, qui, elles, sont 'sous l'eau'. »

« L'Église intérieure » selon l'auteur (156) fut initialement le petit cercle des « 'intellos' avec lesquels Jésus aimait discuter car il pouvait le faire de façon beaucoup plus approfondie qu'avec les Douze. Il y avait au premier rang le 'disciple bien-aimé', et nous connaissons deux autres noms, Nicodème (...) et Joseph d'Arimathie (...) mais (...) bien d'autres (cf. Jn 8, 30 ; Jn 10, 42), et Nathanaël en faisait certainement partie. » Pourquoi ? Parce qu'il est le seul de ses disciples dont Jésus ait fait l'éloge (Jn 1, 47 : « Voici vraiment un Israélite : il n'y a pas de ruse en lui ») et que Jésus a repéré tout de suite sa haute érudition.

La réponse de Jésus à Pierre (« Et lui ? que lui arrivera-t-il ? ») : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » (Jn 21, 22) doit, selon J. Staune (295), être comprise « au sens littéral, [elle] ne concerne pas l'homme qui est à côté de lui, mais *la Tradition que représente cet homme*. » Libre à Jésus

de vouloir qu'elle « demeure jusqu'à ce qu' [il] vienne », et « ce ne sont pas 'les oignons' de Pierre, qui a ses propres tâches à accomplir ».

Il y a donc, dès les débuts du christianisme, un « *double magistère* de Pierre et du 'disciple bien-aimé'. L'Eglise extérieure représente « la lettre » de quelque chose de beaucoup plus profond qui est l'Eglise intérieure, dont Eckartshausen nous apprend que non seulement elle existe mais qu'elle a toujours existé, avant l'arrivée du Christ sur Terre, comme elle existe bien sûr après le départ de celui-ci, toujours en référence à Jn 21, 22 » (296).

Ch. 10

2a. « La *nature du Christ* est la question la plus débattue de l'histoire du christianisme » (233, avec renvoi à Bernard Sesbouë, *Dieu peut-il avoir un fils ?*, Le Cerf, 1993 et à F. Lenoir, *Comment Jésus est devenu Dieu*, Fayard, 2010). « Le christianisme « canal historique » affirme que la nature de Jésus est à la fois humaine et divine » (234). Les « modernistes » soutiennent que l'affirmation de la divinité du Christ a été ajoutée bien après sa mort et sa résurrection car il n'aurait pu oser se prétendre Dieu. Ce qu'il a pourtant fait (cf. Mt 11, 4-6, J.S., 236-238).

Le concept de l'*hologramme* (découvreur : Dennis Gabor, prix Nobel 1971) *permet de comprendre* pourquoi Jésus ne s'illusionne pas *et n'est pas incohérent* quand il dit à la fois « Moi et le Père nous sommes un » (Jn 10, 30) *et* « le Père est plus grand que moi » (Jn 14, 28). Le Christ porte l'image de la totalité de « Dieu » (cf. Jn 10, 30) *et* il en est une partie : « Je ne suis que le Fils » (cf. Jn 14, 28).

La démonstration peut aussi être conduite grâce à la *logique du « tiers inclus »* (concepteur : le philosophe Stéphane Lupasco) et sa postérité qu'est la notion de « *niveau de réalité* » (physicien quantique Basarab Nicolescu) : dans le monde quantique une particule élémentaire est à la fois onde et onduscule, un objet peut être à la fois ici et là. Ceci a été appliqué en théologie par le P. Thierry Magnin, physicien quantique, *Entre science et religion : Quête de sens dans le monde présent* (thèse), éd. du Rocher, 1998, « en montrant que cette notion d'incarnation qui paraît absurde aux non-chrétiens et même à beaucoup de chrétiens (comment peut-on être à la fois Homme et Dieu, comment peut-on être à la fois la totalité d'un système et une partie de ce système ?) est en fait tout à fait compréhensible à l'aide de la logique du tiers inclus (...) au niveau quantique pour les particules, au niveau divin pour le Christ » (340-342).

Ch. 11

2b. *Jésus affirme* à plusieurs reprises « *qu'il se situe à un niveau divin* » : il se proclame « la résurrection et la vie » (Jn 11, 25), « maître du sabbat » (Mt 12, 8), donc de la Loi juive ; il pardonne ouvertement les péchés (Lc 7, 48-49 + Mt 9, 2-6). C'est donc qu'en disant : « le Fils donne la Vie à qui il veut » (Jn 5, 21) il sous-entend *qu'il pourrait tout autant donner la mort à qui il voudrait*. Un peu comme dans le film « Matrix », *Jésus a accès au code source vie/mort/*. « Il est le Maître de la Vie et de la Mort, du Temps et de l'Espace parce qu'il peut reprogrammer le monde où nous vivons comme bon lui semble » (247).

Jean Staune dit avoir beaucoup appris de Bernard d'Espagnat et de la physique quantique qu'il enseignait. Elle démontre que notre monde, « *ce monde* est une totale *anomalie* » dans la mesure où il « n'est qu'une projection du « vrai » monde » (celui de la physique quantique), il est ombres projetées sur un fond de caverne que nous regardons, comme dans le mythe médité par Platon. La discussion entre Jésus et Nicodème (Jn 3, 1-8 *seulement* repris par l'auteur) est « un des points les plus fondamentaux de l'enseignement de *Jésus*, puisqu'il y *enseigne le but de notre vie* : de la même façon que nous sommes nés de la chair, nous devons naître une deuxième fois de l'esprit pour *accomplir notre destinée et notre nature spirituelle* » (248-249).

Ch. 12

2c. Partant de l'affirmation de Jésus en Jn 17, 24 (prière à son Père) : « *Tu m'as aimé avant la fondation du monde* », l'auteur interpelle ses lecteurs : « Vous en connaissez beaucoup, des gens qui prétendent avoir existé « avant » la fondation du monde ? (...) Et pourtant, dans notre logique consistant à prendre les propos de Jésus rapportés par Jean au sérieux, cela peut nous ouvrir des horizons insoupçonnés sur notre compréhension de l'univers, à condition de creuser un peu » (251).

J. Staune « creuse » donc en explorant le texte du *Prologue*, du moins ce qu'il nomme « [ses] passages 'mystiques' » par distinction des « 'passages historiques' où l'auteur parle de Jean Baptiste » (252, n.1). Il comprend qu'avec ce « par lui (sc. le Logos) tout a été fait » (Jn 1, 3) l'évangéliste dit que *le Christ* « a contribué à la création du monde, il *est* donc d'une certaine façon *consubstantiel à ce monde-ci* » (253). Il représente ainsi quelque chose d'encore plus important que la gravitation universelle.

Enfin, à travers la déclaration « [le Christ] a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 12), le 'disciple bien-aimé' « affirme que *le Christ est le pont entre les hommes et Dieu* ». Et tout cela écrit « avant la fin du Ier s. par un témoin direct de toute cette histoire ! »

L'astrophysicien bouddhiste Trin Xuan Thuan (*Mondes d'ailleurs*, Flammarion, 2021) est alors appelé en renfort. Selon lui, l'universalité du Christ devrait impliquer « qu'un Jésus-Christ Sauveur viendrait sur chaque planète qui héberge des *aliens* méritants. » Mais J. Staune signale que le savant relève l'incompatibilité de ce scénario avec le dogme chrétien que l'incarnation « s'est passée une seule fois. » N'importe. Sur terre déjà, dans l'histoire humaine, la figure égyptienne d'*AMON-RÉ* évoquée dans « un papyrus très ancien » est ainsi mise en scène : 'Amon-Ré apparut sur son trône lorsque son cœur le voulut, Et il était seul (...) Ses rugissements ont circulé partout sans qu'il eût un second dieu [avec lui] faisant naître les êtres à qui il a donné la vie.' » L'auteur comprend : « C'est donc bien un Dieu unique créateur. Mais surtout ce sont sa parole, son verbe, ses cris qui ont créé tous les êtres. » Idem dans *la conception aztèque de la création* : un dieu se sacrifie pour que le soleil lève et ne tombe pas à la mer.

Il y a donc un « savoir ésotérique » relatif au Christ, et même Paul doit l'admettre quoique « à son corps défendant » (264) en He 5, 10-12 à propos du sens de Melchisédek et son sacerdoce : « [ce sont là] bien des choses difficiles à expliquer ». Pourtant le récit de Gn 14, 18-20, où Melchisédek « plus de trois mille ans avant Jésus consacre le pain et le vin pour le donner à Abraham » (263), confirme *et* He 7, 3 – car cette absence de généalogie du roi de Salem sacerdote fait qu'il est « assimilé au Fils de Dieu » – *et* la vérité de l'affirmation de Jésus devant « les érudits de Jérusalem » : « Abraham votre père a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour : il l'a vu, et il s'est réjoui » (Jn 8, 56). J. Staune trouve cela « tout à fait cohérent avec cette idée traditionnelle qu'Abraham a eu une apparition du Christ... ce qui est confirmé par Jésus lui-même » (264).

Ch. 13

2d. Poursuivant avec cette autre affirmation, en Jn 14, 6 : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi », l'auteur balaie d'un revers de main l'interprétation « fondamentaliste » pour qui « tout le monde [doit] être chrétien pour aller dans le Royaume de Dieu. En fait, une description géographique de ce royaume et de notre position par rapport à lui » (265). Et de prendre *l'image du tunnel sous la Manche*. « Ce que Jésus nous dit dans cette fameuse phrase, c'est : 'Je suis le tunnel qui permet de passer de la situation qui est la vôtre à ce fameux royaume que j'annonce' ». Ce royaume « *est au-dedans de nous*, c'est donc en comprenant qui est Jésus et ce qu'il représente, en comprenant notre vraie nature (...) que nous atteindrons cette fameuse vie éternelle » (266). Juste un avertissement de Jésus : « Après sa (?) mort, que nous le voulions ou non, que nous soyons juifs, chrétiens, bouddhistes, athées ou musulmans, nous tomberons nez à nez avec lui. Autant le savoir à l'avance, comme cela, on ne sera pas surpris ! » (266) « Preuve » 1 : une fois « ressuscité par le dieu unique Amon-Ré, Osiris était exactement le point de passage entre ce monde et l'autre. 2 : les « *expériences d'approche de la mort* ». La « grande lumière » perçue et décrite par des personnes en état de mort clinique puis réanimées a été identifiée au Christ par « plusieurs, y compris des Juifs et des athées ».

Ch. 14

2e. Poursuivant cette fois avec l'annonce « Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme... » (Jn 8, 28), Jean Staune intitule sans rire un nouveau chapitre « Jésus et le Big Bang ». Pourquoi ? Il part de la question « *Pourquoi Jésus s'est-il laissé capturer et tuer ?* » (271) Tout est dans le « s'est-il laissé » car (272) « s'il a vraiment accès au Code source de la « Matrice », il pourrait se rendre invisible aux yeux des soldats ou faire bien d'autres choses encore ! D'ailleurs, *Jésus lui-même le dit* à Pilate : 'Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut' (Jn 19, 11). » Parole qu'il interprète aussitôt ainsi : « En gros, ce que Jésus dit à Pilate, c'est que le Père (et lui-même) a validé la condamnation à mort prononcée par Pilate et demandée par le Sanhédrin, et que sans cette validation, il était hors de question qu'il meure » (273).

Ah bon ? Mais pourquoi mourir si horriblement ? L'auteur porte aussitôt le fer contre « la théologie chrétienne » parce qu'elle « a élaboré une montagne de propos culpabilisants sur cette question ». Jésus aurait souffert « un horrible martyre pour racheter nos péchés » ? Pas du tout : « la mort de Jésus fait partie des constantes de l'univers » et *explique pourquoi Dieu a créé le monde*. La « meilleure réponse à cette question », d'après J. Staune, est fournie par le mystique soufi Ibn-Arabi (1165-1240) : « J'étais un trésor caché », fait-il dire à Dieu, « et j'ai désiré être connu. » Mais, comme ça ne pouvait être que par des créatures libres comme lui – car Dieu désirait « une relation d'amour avec quelqu'un » – il y avait « un prix à payer » : « Dieu a volontairement abandonné Sa toute-puissance », prix – oser même ici dire « sacrifice » – que Dieu doit payer pour que l'homme soit doté d'une « vraie liberté ». Vérité « prouvée »

par Auschwitz et Hitler. Dieu « va faire un sacrifice. Il va, et c'est une expression horriblement simplifiée, bien sûr, il va se « couper un bras » pour que des êtres comme nous puissent exister » (275). Plus encore, le Christ est « cette partie de Dieu » (276).

Ch.15

2f. Pourquoi cette autre autodésignation de Jésus comme « le Fils de l'homme » (ex. en Jn 12, 23 : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié ») ? Quelle est sa spécificité ? Reprise par Jésus à la figure du « comme d'un Fils d'homme » (Dn 7, 13), « cette expression crée un lien entre Jésus et nous, lien qui va se renforcer par cette affirmation tout à fait extraordinaire en Jn 14, 12 : 'Qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera encore de plus grandes'. » De fait, au moins cinq personnes peuvent être citées, décédées au XXe ou au XXIe s., qui ont fait des miracles et réalisé des « performances » non atteintes par Jésus, tel Padre Pio (1887-1968) déclarant se rendre de son monastère italien en Terre Sainte « en une minute », Sœur Yvonne-Aimée de Malestroit (1901-1951) ayant bénéficié 151 fois de la bilocation ou Rolande Lefebvre (1911-1996) ayant survécu sans perte de poids à 35 puis 40 jours de jeûne absolu et total contrôlé en hôpital. Jésus lui-même, « s'il mange et boit régulièrement avec ses disciples, n'a pas forcément besoin de manger et refuse en certains cas précis la nourriture en précisant : 'J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas' (Jn 4, 32), ce qui intrigue beaucoup ses disciples, mais qui n'aurait pas intrigué Madame R. » (289).

Bref, « les propos de Jésus sur lui-même » sont « aux antipodes de ce que voudraient nous faire croire les matérialistes athées, ou même les philosophes spiritualistes de bonne foi (ex. : F. Lenoir), selon lesquels un rabbin juif un peu original, exécuté comme tant d'autres hérétiques ou révolutionnaires ayant déplu soit au Sanhédrin soit aux autorités romaines, soit au deux aurait été transformé par étapes, et bien après sa mort en l'incarnation même du créateur de l'univers. » Car « Jésus affirme qu'il représente bel et bien Dieu son Père, [qu'] il existait *avant* la création du monde [et donc] a pu apparaître des milliers d'années dans le passé à des personnalités comme Abraham. » Comprenant qu'il est « l'unique tunnel », nous pourrions de « chenilles » devenir « papillons » et « réintégrer Dieu et faire un avec lui » (290-291).

Ch.17

2g. Avec un ultime chapitre intitulé « *Jésus et l'ésotérisme* », l'auteur entend prouver que christianisme et mystères ne sont pas incompatibles comme « on » le croit à tort. Ainsi, « la transsubstantiation du pain et du vin en sang et en corps du Christ » est à coup sûr un « formidable mystère » (313). Il était caché aux yeux des non-chrétiens, et même des candidats au baptême, exclus jadis de l'espace des églises le plus proche de l'autel. Tout un « parcours » demeure encore imposé aux catholiques pour accéder à la « compréhension [du] secret majeur [du christianisme], celui d'une incarnation, qui non seulement avait été historique, mais à laquelle tout homme [peut] participer, au-delà du temps et de l'espace, grâce à la transsubstantiation » (314).

Il y a donc un ésotérisme chrétien, même si un « chrétien classique » s'en méfie. « Pire » pour lui : « la gnose », les « gnostiques » et leurs doctrines hérétiques qu'ils ont véhiculées dans les premiers siècles. Mais le mot même (grec « gnôssis » = « connaissance ») est présent 49 fois dans le Nouveau-Testament (316), et Jésus parle de la « clé de la gnose » qu'il reproche aux « docteurs de la Loi » d'avoir retirée de la porte, empêchant ainsi d'entrer ceux qui le voulaient (cf. Lc 11, 52). Il « parle ici de la *clé de la gnose*, or la clé désigne par définition quelque chose qui est enfermé, qui est caché » (317), vu qu'en Mc 4, 11-12 il déclare : « C'est à vous qu'a été donné le mystère du royaume de Dieu, mais pour ceux qui sont dehors tout se passe en paraboles afin qu'en voyant ils voient et n'aperçoivent point, et qu'en entendant ils entendent et ne comprennent point. » Dedans/dehors. *Jésus a donc réservé à certains de ses disciples certaines des « connaissances »* que les autres n'étaient pas capables de comprendre, « au moins avant sa résurrection » (318). A preuve encore sa déclaration « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant » (Jn 16, 12).

Ma réponse

Ch.16. Jésus et l'« Église intérieure »

Cette *thèse des deux publics* distingués par Jésus même et, donc, *des deux niveaux de connaissances* (basique pour le tout-venant, ésotérique pour une poignée, les plus « doués ») est *aussi vieille que les débuts du christianisme*. Celle des deux niveaux est dénoncée dans certains écrits du Nouveau Testament (Col, Tm, Tt, He, 1 P). Celle des deux publics est dénoncée par Irénée de Lyon contre les gnostiques en général, qui essayaient de séduire certains chrétiens pour leur révéler une « gnose » infiniment supérieure

à celle qui était enseignée par les évêques, presbytres et catéchistes d'adultes des communautés locales. Quand Irénée dresse l'éloge de la Grande Église, ce n'est pas de l'Église du tout-venant, des intelligences médiocres qu'il parle, mais de *l'Église unique du Christ* répandue dans tout l'Empire romain et au-delà.

Je suis donc sidéré que J. Staune félicite Karl Von Eckartshausen d'avoir, « mille cinq cents ans plus tard », expliqué « que l'Église intérieure est nécessaire parce que le danger aurait été trop grand de confier le plus saint aux incapables » (320) Et puis sur vos bords, les Paul Irénée, Origène, Basile, les deux Grégoire, Augustin, Thomas d'Aquin et consorts ! Mais pas pour ce seul motif, l'auteur ajoutant dans son « complément » (358) : « Je remercie Dieu tous les jours » de ce que le Christ a instauré cette Église intérieure « lors de son passage (?) sur Terre », une « décision d'une grande sagesse » au vu des scandaleux crimes sexuels perpétrés par des ministres ordonnés par l'Église extérieure. *Car aucun membre de l'Église intérieure ne peut faillir* » (358) *en péchant*. Le moine ascète Pélage (début du Ve s.) soutenait plus raisonnablement qu'on ne peut écarter l'éventualité que, à force de vertu et de combat spirituel, un chrétien ou une chrétienne parvienne jusqu'à sa mort à ne pas pécher.

Ch.10 = 2a. Deux natures, la divine et l'humaine, et non pas une nature humano-divine

« La nature du Christ [...] question la plus débattue de l'histoire du christianisme » ? Pas si sûr et certain. D'abord parce qu'il s'agit ici de foi, non de philosophie ou d'anatomie. Le mot « nature » est absent du vocabulaire sémitique qui reste prégnant dans le grec des Évangiles. Les humains rencontrés par l'homme de Nazareth – y compris ses disciples avant sa Pâque – ne se demandent pas : « Serait-il de nature divine ? » Il ont assez à faire avec « Qui est donc cet homme ? », comme se le demandent Hérode, Pilate, les compagnons galiléens. *Ensuite seulement*, à la lumière de sa Pâque, viennent les confessions de Thomas devant lui-même (Jn 20, 28 : « Mon Seigneur et mon Dieu ! ») puis de Pierre devant une foule de frères et sœurs juifs comme lui : « Dieu l'a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous aviez crucifié » (Ac 2, 36b). Pas moitié Seigneur et moitié Christ, mi-Dieu mi-homme, non : « *et Seigneur et Christ* ». À prendre ou à laisser. Pierre ne se lance pas alors dans un exposé sur une ou deux natures, une nature mixte ou deux natures associées. Ce moment-là viendra plus tard. La foi jaillit, son intelligence raisonnée, élaborée, ne pouvait venir qu'ensuite, provoquée aussi par les objections reçues d'autrui.

Oui, à l'épreuve inévitable d'une intelligence de leur foi, *les disciples dorénavant appelés « chrétiens »* et confrontés à une précompréhension de leur religion-source (le judaïsme pour la plupart aux tout débuts de l'Église) *affinèrent leur relation à Jésus ressuscité et glorifié*. La vigilance de fond (qu'occulte ou bien oublie J. Staune) était : à tout prix préserver et respecter la « dignité » divine, sa transcendance absolue. D'où le *docétisme* (Dieu dans un *semblant* d'humanité) et l'*adoptianisme* (Dieu venant habiter intérieurement un être humain parvenu à l'âge adulte) dont les fidèles durent se défaire et se garder.

Mais quant à dire qu'« à l'inverse, l'arianisme a affirmé que la nature de Jésus était purement humaine » (233), là, *l'auteur se trompe lourdement* comme beaucoup trop d'autres chrétiens. Le prêtre d'Alexandrie Arius vivait *près de trois siècles après Simon-Pierre*. Docétistes et adoptianistes avaient alors disparu de la scène médiatique, les hérétiques du bord opposé (les Ébionites) de même. Depuis les débuts du IIIe s., *le débat et le défi* se sont déplacés *du côté de... Dieu lui-même*, le Dieu des chrétiens. Le message chrétien pénètre à présent suffisamment les milieux intellectuels du « paganisme » gréco-romain pour ne pas recevoir d'eux une accusation de taille : « Vous prétendez croire en un seul Dieu, mais vous en adorez trois ! *Nous sommes les vrais monothéistes* » (judaïsme mis de côté par antisémitisme). Le défi est colossal et redoutable. Arius, qui croit ferme que Dieu s'est fait homme, pleinement homme, s'interroge sur *l'identité du Fils qu'il est*. Et, pour préserver l'unicité divine (toujours la même obsession de la « dignité divine »), il en vient à penser ce Fils comme *l'Intermédiaire* entre le Père et les humains, *Dieu mais à un degré inférieur* en statut et pouvoir. Je reviens plus loin (ch.13) sur ce point capital pour la foi chrétienne, donc pour la vie chrétienne comme *accueil et réalisation consentis d'un réel salut*.

Réunis dans la ville de Nicée (actuelle Turquie) l'été de l'an 325, 200 à 250 évêques du bassin méditerranéen se confrontèrent au *défi théologique* le plus grave, profond, périlleux aussi que l'Église ait connu jusqu'alors. *Comment exprimer la pleine et entière divinité du Fils* en des termes univoques, définitifs ? Le *Prologue* du quatrième Évangile – pourtant le plus hardi dans l'expression (Jn 1, 1b : « Et le Verbe était Dieu ») – n'y suffisait pas, étant revendiqué par Arius grâce à d'astucieuses coupures entre des mots. Faute de preuve imparable dans les Écritures, il fallut recourir pour y parvenir, même à contre-cœur, à un terme du vocabulaire philosophique : le Fils est « consubstantiel » (« homoousios », ὁμοουσιος) au Père. Leur « essence » (« oussia », οὐσία) leur est commune.

Jean Staune ne dit malheureusement pas un mot du *premier concile de Nicée*, pourtant crucial et incontournable, ce qui est stupéfiant chez un catholique. *Obnubilé par la « notion d'incarnation »* – comme si toute la foi chrétienne reposait sur une notion, elle qui est confiance réfléchie et résolue en un mystère révélé – il se jette sur « la nature de Jésus », voire « ces natures humaines » (?), accusant le « canal historique » d'affirmer que « la nature de Jésus est « à la fois » humaine et divine », ce qui est entièrement faux si l'on consulte le texte même des *Credo* votés et approuvés lors des conciles d'Éphèse (431) puis de Chalcédoine (451). « Cette notion d'incarnation paraît absurde aux non-chrétiens et même à beaucoup de chrétiens » ? J'espère bien qu'elle l'est pour *tous* les chrétiens sans exception ! Non seulement parce que, comme notion, elle est totalement illogique, mais parce que *croire* – comme acte de foi religieuse – *est évidemment « absurde » en stricte rationalité*, qu'elle soit philosophique ou scientifique. « *Credo, quia absurdum* [est] », proclamait tranquillement Tertullien (tournant des II^e et III^e s.), ce que Voltaire a raillé en traduisant : « Je crois parce que c'est crétin », alors que le Père de l'Eglise disait tout simplement (en latin bien traduit) : « Je crois, *autrement dit* je ne m'appuie pas sur la logique des logiciens ».

La tâche des *Pères conciliaires de Nicée* leur eût-elle été grandement facilitée par la connaissance de l'hologramme et de la physique quantique ? Assurément non dans la mesure où *leur mission était pastorale* bien avant que d'être intellectuelle. Ils n'ont pas prié ensemble, pas parlé entre eux, pas voté en recherchant la plus forte unanimité, ils n'ont rien fait et vécu de tout cela animés par le désir primordial d'argumenter, raisonner et dégager une preuve infaillible – parce que rationnelle – de la vérité de l'Évangile. Mais *Jean Staune se place du côté de l'apologétique, du fourbissement de preuves*, et de preuves tirées des lois de la nature, des lois physiques, comme si la foi chrétienne pouvait s'établir, se rassurer et se fortifier à leur abri.

Ch.11 = 2b. « pour nous, les hommes et pour notre salut », pas notre auto-accomplissement

Cette tâche que le chercheur s'assigne pour convaincre de la vérité de sa foi – car il œuvre ouvertement pour elle, pour l'Église (et extérieure et intérieure puisqu'il les considère comme complémentaires) – est en effet la suivante : « Nous devons donc penser que *tout cela* (i.e. les miracles et déclarations de Jésus) a réellement existé et trouver un moyen de l'expliquer » (244). Les non-croyants, eux, ne le *pensent* pas, et d'autant moins qu'ils n'y croient pas un seul instant. Normal, dirais-je. Mais pour un/e chrétien/ne, il ne s'agit pas ici de le penser, mais de le croire, ou plus exactement *le croyant chrétien croît afin de penser « juste »*. « *Crede ut intelligas* », recommande Augustin d'Hippone : « Crois pour comprendre ».

Ensuite, il ne s'agit pas d'existence réelle de faits, gestes et paroles d'un certain Jésus, mais de *sa personne* même qui a agi et parlé, de Jésus mort et ressuscité et de *la pertinence de sa Vie dans nos existences*. Enfin et par suite, *il ne s'agit pas* de « trouver un moyen d'expliquer » mais *tout bonnement d'aimer*. Jamais Jésus ne dit à ses disciples : « Comprenez-moi » ni « expliquez-moi », c'est-à-dire « expliquez aux autres qui je suis ». Il a dit : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous » (Jn 13, 34b). Ce n'est pas du (génial) saint Jean l'évangéliste, c'est du Jésus-tout-simplement.

Jean Staune qui insiste tant et plus sur les paroles du Fils de l'homme – et, secondairement, ses miracles, mais rien sur ses gestes, regards, mouvements, sentiments – ne saurait négliger son « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6), qui signifie bien autre chose que « j'ai accès au code source de la Matrice, je peux donner la vie, mais aussi la mort » (246). Car le même dit aussi : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance » (Jn 10, 10). Pas « la vie, *mais* aussi la mort ». Dieu sans idée de mal, Dieu « incapable » de faire mourir, sinon il est le « Dieu pervers » dénoncé par Maurice Bellet, en qui nous ne *pouvons pas* croire, nous, disciples frères et sœurs du Christ Jésus.

Oui, bien plus que révéler qui il est, *Jésus a dit et redit* (et mis en œuvre au fil des jours) *pour quoi il est venu* (et même « est sorti », cf. la parabole du semeur, Lc 8, 4-15). Sa déclaration en Mt 12, 8 « Le Fils de l'homme est maître du sabbat » – que J. Staune prend pour un moment où « Jésus se situe à un niveau divin » (245) – est en réalité affirmation d'un *pouvoir humain* qu'il exerce *pour la libération de tous ses frères et sœurs humains*. Et c'est extrapoler que d'imaginer : « Sous-entendu, il peut également « manipuler » ce qui, en théorie, vient de Dieu lui-même, c'est-à-dire la Loi juive donnée à Moïse. »

Quant à l'opposition entre « ce monde » (« notre monde ») et le « vrai monde » d'où viendrait Jésus (247-248), elle est le fruit d'une grave mécompréhension de la parole du Christ « Vous, vous êtes d'en-bas ; moi, je suis d'en-haut ; vous, de ce monde ; moi, non » (Jn 8, 23). Le contexte suffit à comprendre que Jésus s'en prend là aux autorités religieuses de son peuple parce que, en n'accueillant pas sa parole, elles désobéissent à Dieu son Père, en sorte que « vous êtes du diable, c'est lui votre père » (Jn 8, 44). Le terme « monde » est donc employé ici métaphoriquement, et ne désigne pas l'univers créé visible.

Nouveau contre-sens : dire que Jésus « oppose en permanence le monde où nous sommes au Royaume de Dieu » (248) alors qu'aucune parole de lui rapportée n'exprime une telle opposition. Les disciples sont « dans ce monde » et ont à y œuvrer et à y témoigner, c'est le poste que Dieu leur assigne. Mais ils ne sont pas « du monde », ils ne doivent pas le servir et l'adorer. Quant au Royaume de Dieu, il n s'agit pas d'un espace géographique à part, mais d'une *conscience* et d'un *régime de vie*, le « règne de Dieu » : vivre à Dieu en vivant du Christ son Fils, ce que chacun peut éprouver consciemment. De là cette parole : « On ne dira pas : 'Il est ici' ou bien 'il est là' ; car voici que le règne de Dieu est au-dedans de vous » (Lc 17, 21). Malheureusement, l'auteur interprète ainsi : « Nous pouvons trouver ce royaume en nous-mêmes, c'est la démarche spirituelle à accomplir par l'homme, mais cela nécessite une seconde naissance. » Une naissance qui serait dès lors déconnectée du monde visible, existentiel, alors que le Christ a infléchi le *baptême* de Jean le Baptiste dans un sens positif (non plus unique aveu de ses péchés, mais accueil de la grâce pour la vie nouvelle, en Jésus), *légitimant l'engagement ici et maintenant*.

Peut-on soutenir, comme chrétien, qu'à travers ses déclarations à Nicodème, le rabbi Jésus entendait lui assigner « le but de notre vie (...) : naître une deuxième fois de l'esprit pour accomplir notre destinée et notre nature spirituelle » (248-249) ? *Naître n'est pas le but, mais en quelque sorte le moyen du passage*, et personne ne naît par lui-même de « l'esprit » qu'il possède déjà. Il nous faut naître « de l'Esprit », majuscule soigneusement biffée par le chercheur.

Ch.12 = 2c. Consubstantiel au Père, *mais pas au monde créé*

Un regard simplement littéraire reconnaît bien comme deux statuts dans le texte du *Prologue* : des versets pour ainsi dire *anhistoriques* (« et le Verbe était Dieu ») et les autres « *historiques* », c'est-à-dire *soit évoquant l'univers, les humains* et le double rapport entre le Verbe et eux : acte créateur (« par lui tout est advenu ») et Incarnation (« et le Verbe s'est fait chair »), *soit rapportant des événements* inscrits dans le temps des hommes (« il y eut un homme, son nom était Jean »). *L'auteur se trompe donc en dissociant des « passages mystiques » et des « passages historiques »* alors que la plupart des versets qu'il range dans le premier genre ont partie liée avec l'histoire (ex. : création du monde, refus humain de recevoir le Verbe-fait-chair).

« Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jn 8, 58). J. Staune nous interpelle : « Vous en connaissez beaucoup, des gens qui prétendent avoir existé « avant » la fondation du monde ? » (251) Mais *c'est là confondre « exister » et « être »*. Cette traduction est erronée. Voici le texte grec correctement traduit : « Avant qu'Abraham vînt au monde, JE SUIS » (« prinn Abraamm guénesstaï, égô éïmi », πρὶν Ἀβραὰμ γενεσθαι ἐγὼ εἰμι). *L'évangéliste recourt en effet à deux verbes différents* : pour Abraham γινεσθαι, qui signifie « devenir, advenir » ; pour Jésus εἶναι, qui signifie « être ». Le premier convient totalement aux créatures qui naissent, se développent, meurent ; le second est exclusivement attribuable au Créateur, immortel et éternel. Jn 8, 58 est un écho clair et net à la révélation divine à Moïse devant le Buisson ardent : « Je Suis qui Je Suis » (Ex 3, 14). La *Bible de Jérusalem* traduit : « Avant qu'Abraham existât, Je Suis », ce qui convient car venir au monde, c'est accéder à une existence.

Pour n'être pas allé jusqu'à la chair même du texte – le verbe précis et ce qu'il déclenche comme réaction – le chercheur passe à côté du sens exact de la déclaration de Jésus, *intolérable* car reçue comme un blasphème méritant la mort. « Alors ils ramassèrent des pierres pour le lapider » (Jn 8, 59). Jésus ne prétend pas avoir un jour serré la main d'Abraham : il est le Créateur, non une créature d'une longévité digne de figurer au *Guinness Book*. Pas besoin d'imaginer que, sous l'apparence d'un certain Melchisédek, se cachait en réalité l'incroyable Jésus. Sa déclaration est ici d'un tout autre ordre que celui de l'histoire chronologique et biologique. Il y affirme sa *pleine et entière divinité* : et du Père et du Fils et du Saint Esprit.

Ch. 13 = 2d. médiation, Médiateur

Parce qu'ARIUS et ses partisans puis successeurs ont estimé *en conscience* ne pouvoir accorder au Fils unique de Dieu qu'un *statut d'intermédiaire* entre Dieu et les humains, l'arianisme est ce que les historiens ont pu nommer *un subordinatianisme* (cf. Jn 14, 28 : « le Père est plus grand que moi ») *poussé au bout* de sa rigueur théologique (*mais* n'était-elle pas, chez Arius, plutôt *philosophique* ?), qui a été débattu, combattu et condamné par le magistère comme hérésie. Et pourquoi ? Parce *qu'un intermédiaire est un tiers*. Celui-ci a beau, selon Arius, être un être divin, *il est créature divine*, ayant connu un commencement quoique avant celui de la création du monde visible et invisible. Or *Dieu seul sauve*, pas un être divin inférieur à lui par nature.

Et d'un. Mais il faut revenir encore à la question que le chrétien J. Staune ne se pose malheureusement pas : pourquoi alors Dieu (qui est le Créateur et Sauveur des humains) s'est-il fait être humain ? Eh bien pour être ainsi le *Médiateur* entre Lui et les humains, *par la grâce d'une nature humaine parfaite*. Or l'auteur *nie la vérité de cette affirmation de foi* pourtant proclamée dans la *première Lettre à Timothée*. Passons sur son erreur d'attribuer à la plume de Paul une lettre qui, de l'avis de maints exégètes, n'est pas de lui, tout comme la *Lettre aux Hébreux* (admis depuis le Ve s.), dans la mesure où, qui que soit leur auteur, l'Église les considère comme inspirées. « Car il n'y a qu'un seul Dieu. Il n'y a aussi qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes : un homme, le Christ Jésus » (1 Tm 2, 5b). « Or, c'est faux. Objectivement faux » s'insurge J. Staune (236). Pourquoi ? Je ne vois guère d'autre explication que sa conviction que c'est la divinité de Jésus qui est médiatrice. Ce qui ne tient pas : au sens le plus fort du terme, est médiateur qui « tient des deux », en sorte que chaque « partie » puisse accéder à l'autre. Nous, humains, ne sommes pas Dieu. Dieu donc vient à nous, assume notre nature, et même notre condition hormis de pécher, qui est négation de l'amour. *Ainsi pouvons-nous accéder à lui* jusqu'à être divinisés par lui *en imitant la seule nature imitable par nous : l'humaine*.

« Clé », « Pont », « Tunnel », « plus important agent de lumière » et même « unique medium » (302, deux image repris à Von Eckartshausen), les images auxquelles l'auteur recourt ont une forte affinité avec la figure et fonction d'un intermédiaire, pas de Celui qui viendra siéger dans sa gloire. Or Jésus dit : « Hors de moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5). Rien *du tout*. Ni sur terre, ni au Ciel. Il n'est pas la Clé de la connaissance, il est la Connaissance. Il n'est pas le Guide parfait pour la route, il est la Route, par qui nous marchons hors des ténèbres. Il n'est pas ce Charon moderne avec qui « nous tomberons nez à nez » (266) « après sa mort » (il n'est donc pas ressuscité ?) pour un règlement de comptes nous permettant ou non de franchir le spirituel Tunnel-sous-la-Manche (nouveau Styx) et d'accéder au monde parfait. Il est à la fois notre Chemin et notre « Chemineur ». A force de mettre comme « tout le paquet » sur la divinité du Christ, Jean Staune *perd en chemin son humanité*.

Ch.14 = 2e. « Le Fils de l'homme est (librement) livré aux mains d'hommes... »

Dieu « va se « couper un bras » pour que les humains existent », et tel serait le sens exprimé par la *Kabbale*, « l'idée que Dieu doit faire un vide à l'intérieur de Lui » (275). Je doute fort que ce « vide » métaphysique ait quelque chose à voir, dans la *Kabbale*, avec les tortures physiques et morales endurées par le Dieu des chrétiens réellement crucifié. *Il y a un scandale de la Croix*, la foi chrétienne consent à ne pas fuir sa conscience, elle qui est allée jusqu'à confesser que « notre Seigneur Jésus Christ crucifié en sa chair est vrai Dieu, Seigneur de la gloire et l'un de la Trinité » (2è concile de Constantinople, 553).

L'homme doté d'une « *vraie liberté* », c'est-à-dire celle d'un être responsable, oui. *Mais* une liberté de mal agir est-elle *la liberté vraie* ? Que quiconque serait doté d'une liberté de bien ou mal agir agisse toujours bien (Dieu) ou parfois bien et parfois mal (les humains) ne change rien. Cette liberté-là ne saurait être la liberté *vraie*. Dieu sans l'idée (même) de mal, tel est le Dieu adoré par les chrétiens car il est l'Amour, l'Amour seul. L'Amour vrai ne s'ampute de rien du tout, ne se vide pas partiellement, ne se retire pas de l'aimé pour que l'aimé existe par lui-même. Sinon, pourquoi assurer aussi fermement à ses disciples tout en les quittant charnellement : « Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 20b), ultime mot de tout l'Évangile selon Matthieu ?

Tel est encore une fois le sens de la parole de Jésus : « Hors de moi vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5). J. Staune a beau s'échiner à expliquer rationnellement, « cartésiennement » la Passion et la mort de Jésus *non seulement* comme prolongées spirituellement depuis sa réalité historique singulière « une fois pour toutes » (He 9, 26b) dans les souffrances humaines jusqu'au Dernier Jour (Blaise Pascal : « Jésus en agonie jusqu'à la fin des temps ») *mais même* « depuis le début du monde ! », *c'est infiniment trop peu qu'il embrasse là du mystère* car celui-ci est « *Cur Deus homo ?* » (Anselm du Bec), « *pourquoi Dieu-qui-s'est-fait-homme ?* », et non pas, restrictivement, « pourquoi Dieu-qui-mourut-crucifié ? » L'affirmation répétée de Jésus « Le Fils de l'homme est livré aux mains d'hommes » (Mc 9, 30a), avec un verbe au temps présent, ne vaut pas du tout que pour sa Passion. Elle embrasse la *totalité de son existence singulière* d'être humain, donc de sa conception jusqu'à son ensevelissement.

Ch.15 = 2f. Le « Fils de l'homme »... et son imitation

Le chercheur parle de « pouvoirs » reçus de Jésus par ses disciples. Il serait juste de parler aussi de « charismes », et *les uns et les autres ordonnés à la charité*, non à des capacités extraordinaires, les seconds exceptionnels et temporaires.

Ses disciples sont décontenancés que Jésus leur réponde, à eux qui l'appellent à table : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. » « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? » Mais Jésus s'explique en recourant à un registre *symbolique*. « Jésus leur dit : 'Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé' » (Jn 4,33-34), de sorte que les rapprochements avec des hommes et femmes jeûnant des semaines sans boire ni manger tombent totalement à plat. Ignorer le symbolique dans les quatre Évangiles revient à borner son regard à une lecture exclusivement littéraliste de ceux-ci.

Oui, l'expression « Fils de l'homme » « crée un lien entre Jésus et nous » (282), mais pas au sens où Jean Staune le comprend en s'appuyant sur la révélation dévoilée en Dn 7,13-14 au sujet du « comme un Fils d'homme ». Pour lui, par ce nom, Jésus « confirme que ce qu'il représente, le *Logos* divin, est éternel et concerne toutes les nations et non pas seulement le peuple d'Israël ». Les exégètes s'accordent en général pour observer que ce réemploi d'un titre vétérotestamentaire *avec sa modification* (« comme un Fils d'homme » devenant « le Fils de l'homme ») apparaît comme une façon pour Jésus d'*ancrer son humanité* auprès de son auditoire, donc sa solidarité d'homme avec tous les autres humains.

L'auteur de *Jésus, l'enquête* passe à côté de l'individualité humaine du Christ, il la court-circuite au profit d'un représentant du Père qu'il n'a jamais dit être. « Qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14,9b) dit bien la distinction interne à l'image. C'est passer à côté de *l'historicité singulière* de Jésus de Nazareth (l'exégète Étienne Charpentier aimait à dire que « Dieu ne s'est pas fait homme, il s'est fait Galiléen », et Galiléen du temps d'Hérode & fils). Une élucubration comme de soi-disantes pré-incarnations du Christ en Osiris puis en Melchisédek ruine toute authentique assomption d'humanité par un être humain en chair et en os. Et nul être humain ne peut dès lors imiter un être non pleinement humain.

Ch.17 = 2g. « Jésus et l'ésotérisme »

Je ne suis en rien surpris que *Jésus, l'enquête* s'achève par ce point d'orgue. « *Mystère* » et « *christianisme* » *sont-ils compatibles ?* J. Staune enfonce des portes ouvertes : oui ! Contrairement à ce que l'« on » prétend, surtout le « chrétien classique » – épouvantail de catho mouton à l'eau tiède, je présume. Mais, quitte à me répéter, *sans mystères il n'y aurait pas de religions*, tout comme sans espérance il n'y aurait pas de foi. Je parle *cependant* encore et toujours, à propos du christianisme, de *mystère qui porte*, pas de mystère barrage ou filtre comme dans les religions dites « à mystères » qui pullulaient dans le monde hellénistique et oriental et n'ont cessé de faire fortune jusqu'à nos jours inclus.

Parmi ces cultes-doctrines, un soigneux examen doit être accordé aux *gnostiques* de l'Antiquité. L'auteur n'y procède pas, soucieux avant tout de garder ses distances avec cette étiquette infâmante, quitte à les accuser d'avoir soutenu que les mystères de l'Incarnation et de l'eucharistie n'avaient été révélés par Jésus qu'aux « initiés de l'Église intérieure » (308), alors que c'est faux pour la bonne et simple raison que les gnostiques – dans leur refus de la matière et du visible – n'y croyaient pas du tout ! Le chercheur catholique, lui, entend ainsi se démarquer d'eux en affirmant que *ses thèses expriment la gnose la plus fidèle qui soit au quatrième Évangile*. Oui, d'accord avec lui : le mot, translittération du grec « gnôssiss » (γνῶσις), n'est pas excommunié par l'Église, il apparaît 49 fois dans le Nouveau Testament avec son sens courant de l'époque : « connaissance, savoir ». *Mais* précisons-le bien : connaître (inférant en amont chercher à savoir et en aval appliquer un savoir) fait partie de la conduite chrétienne *parce qu'elle est une faculté propre à tout être humain* et non parce que ce serait un apanage de la foi chrétienne, voire le *nec plus ultra* de celle-ci.

Là sans doute réside une de mes plus nettes divergences avec l'auteur en tant que catholiques tous deux. Non, le christianisme n'a pas été lui « aussi, pendant des siècles, une religion à mystères » (312). Tout simplement parce que *le christianisme tout entier est mystère*. Il est scandale pour les non-juifs et blasphème pour les juifs (de même pour les musulmans). Pas ses mystères, mais *lui-même*. *Même en distinguant* de cette vérité de foi les infidélités historiques à Jésus, à Dieu qu'il a commises, commet et commettra jusqu'au Dernier Jour, autrement dit ses péchés, ses insuffisances et ses suffisances *et même* en tâchant de distinguer – autant qu'il est possible – entre christianisme et Église. Et pour autant, *le christianisme n'a rien de mystérieux*. Le philosophe grec martyr Justin (IIe s.), le chrétien latin Minucius Felix (alentours de 200) ont décrit les rites de l'eucharistie, ils les ont fait connaître précisément pour les non-chrétiens, qui entendaient toutes sortes de bobards calomnieux colportés sur les cérémonies chrétiennes.

Alors *où est le « mystère chrétien » ?* Pas foncièrement dans des rites et cérémonies, mais dans le *lien intime, voulu par lui, entre Jésus et son Église*. Ainsi, le « mystère essentiel de la liturgie chrétienne » n'est pas – contrairement à ce que soutient J. Staune (313) – la transsubstantiation (terme latin technique

inventé au XIIe s.), mais « Dieu s'est fait homme », « la Parole s'est faite chair » (Jn 1,14) et le Fils de l'homme se donne à manger et boire sous les apparences du pain et du vin annonciateurs de sa Pâque. Preuve irrécusable : aussitôt après la consécration des deux espèces comportant le récit de la Cène et la Parole de Jésus (« ceci est mon corps, ceci est mon sang »), l'appel du président de la célébration « Proclamons le mystère de la foi ! » est suivi du *Credo* du reste de l'assemblée qui est *non pas* « Nous t'adorons, ô Christ *désormais* présent sous les *seules* apparences de ce pain et de ce vin ! », *mais* : « Gloire à toi qui étais mort, gloire à toi qui es vivant, notre Sauveur et notre Dieu : viens, Seigneur Jésus ! », autrement dit la confession de foi en Dieu-qui-s'est-fait-homme, qui ainsi nous sauve et nous ré-unit à lui. *L'Incarnation est Le mystère de la foi* qui irrigue tout autre « mystère », comme ceux de la vie terrestre du Christ, des sacrements, de la Parole de Dieu à la fois créée et inspirée, de notre propre résurrection etc. Ce mystère *fait tomber tous les mystères d'avant* qui « devaient » tomber, chute symbolisée par le déchirement, de bas en haut, du rideau sacré qui, dans le Temple, cachait à tous le Saint-des-Saints.

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les premiers évangélistes et pasteurs de communautés aient été sur leurs gardes par rapport à des *tentations de réduire la foi chrétienne à un savoir*, tentations que connurent des fidèles eux-mêmes, voire des communautés, avec ou sans infiltration venue d'ailleurs. Paul en témoigne quand il met en garde ses frères et sœurs de Corinthe : « La connaissance fait enfler, la charité construit » (1 Co 8,1). De même son disciple auteur de la *Lettre aux Éphésiens* (composée vers 70-80) : « Que le Christ habite en vous ; ainsi (...) vous connaîtrez ce qui dépasse toute connaissance : l'amour du Christ » (Eph 3,17.19). De même l'auteur de la *deuxième Lettre de Pierre* (composée vers 120) qui en appelle à « la vraie connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (2 P 2,20). *Mais* dans la première moitié du IIe s. se diffusent cette fois des écrits récupérant une partie du contenu du Nouveau Testament en l'amalgamant à des spéculations qui n'ont rien à voir avec l'Évangile, issues des mondes juif et hellénique. Tels sont *les courants gnostiques* et – plus largement – le gnosticisme dénoncés (notamment) par Irénée de Lyon vers 180-200 dans sa magistrale *Dénonciation et réfutation de la pseudo-Gnose*. *Le péril était immense* non pour la masse des chrétiens illettrés, mais *pour leurs élites* que les Gnostiques approchaient pour les convaincre d'*accéder, grâce à eux, à la connaissance « supérieure »* que le Christ avait réservée à une poignée et, par elle, au salut le plus sûr et le plus parfait, mais aussi – méthode constante de la plupart des sectes – pour les plumer !

Jean Staune « exécute » sans pitié et sans traîner ces auteurs et leurs disciples, qualifiant leurs affirmations de « ridicules » et « imbécillités » (315,317), alors que la moindre approche du dossier (volumineux) d'Irénée montre que, par-delà un vocabulaire complexe, abscons, très ésotérique, les Gnostiques développaient tout un système de pensée intrigant et assez séduisant. *L'Église fait donc bien de laisser aux historiens l'usage du mot « Gnose »*, même si cela chagrine et agace notre auteur. De toutes les façons, il s'agit de la *translittération sans plus* substantif grec γνῶσις, pas d'un mot de la langue française. Quand nous rencontrons dans le texte grec d'un Évangile le verbe « agapann » (ἀγαπᾶν) qui signifie en grec courant « aimer », nous ne le translittérons pas en « agaper », comme en Jn 13,23 : « le disciple que Jésus *agapait* ». Certes, quant à son substantif « agapè » (ἀγάπη), il est translittéré dans le monde chrétien *mais* uniquement pour désigner, lors d'une assemblée dominicale, un temps fraternel de repas suivant l'eucharistie : « une agape » ou « des agapes », terme passé d'ailleurs dans le langage profane et qui n'a rien d'ésotérique.

Il serait malhonnête d'accuser J. Staune d'être, fût-ce à son insu, gnostique au sens historique et plénier du terme. En effet, il ne partage pas les convictions suivantes propres à ces divers courants florissant aux IIe-IVe s. : monde matériel mauvais œuvre du Dieu de l'Ancien Testament, monde spirituel bon œuvre du Dieu du Nouveau ; chute des âmes dans des corps, « drame » consécutif à des dysfonctionnements entre elles des entités supérieures, chemin initiatique nécessaire aux âmes pour retourner au Paradis perdu. Mais certaines convictions du chercheur ont des affinités gnostiques : Christ transtemporel, transspatial, moderne éon supérieur ; la foi repose sur le Savoir (du Christ, ici via son disciple préféré), non sur l'amour et la rencontre sensible de Jésus, de Dieu qui est Amour ; la foi chrétienne est expérience intellectuelle entre « élus » mais pas d'une communauté charnelle (l'Église, surtout l'« extérieure », non indispensable) ; il n'y pas de grâce-à-l'œuvre d'un salut, mais exercices d'auto-accomplissement de soi jusqu'à « réintégrer Dieu et faire un avec lui » (thème cher au néo-platonisme et au bouddhisme).

Enfin, *non, Jésus n'a pas réservé à une poignée de disciples sélectionnés* des connaissances supérieures. Jn 20,30-31 est bien de Jean l'évangéliste, à savoir « Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a fait en présence des disciples et qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-là ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et pour qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. » Le sens est limpide : « Ce qui est ici rapporté vous *suffit* ». Quant à soutenir que « nous *voyons* que l'Évangile

de Jean nous avertit que Jésus a fait, et *donc certainement* dit bien d'autres choses qui ne sont pas dans *les Évangiles* », c'est faire dire à un auteur ce qu'il ne dit pas : ajout de « et certainement *dit* », « *les Évangiles* » au lieu de « *ce livre* ». Si Jésus s'était créé un cercle de « happy few » parmi ses disciples, les plus intelligents et réceptifs, après avoir dit au cours de la Cène : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant » (Jn 16,12), il eût aussitôt ajouté en s'adressant à son soi-disant « disciple préféré » : « ... sauf toi, évidemment ! »

Récapitulation : de « qui était-il ? » à « qui donc est-il pour aimer ainsi ? »

« Mais qui est cet homme dont j'entends dire de telles choses ?... » (Lc 9, 7) « Qui es-tu, Seigneur ? » (Ac 9, 5a) Contrairement à ce que Jean Staune écrit, les interrogations sur l'identité de Jésus n'ont pas commencé au XVIII^e s. avec l'essor du rationalisme critique attaquant la Bible. En réalité, la question surgit dès les « débuts » de Jésus, dans l'esprit de non-disciples (les grands-sacerdotes) et de disciples déclarés (ex. : juste après l'obéissance du vent et des flots lors d'une tempête sur le lac de Galilée), de juifs (Caïphe) et de non-juifs (Hérode Antipas, Pilate), et à la fois depuis les débuts de son existence terrestre et – mais à frais nouveaux – à partir de la diffusion de l'Évangile (Paul sur sa route de Damas).

L'ouvrage devrait avoir plutôt pour titre « *L'héritage de Jésus. L'enquête* »

En dehors de la démonstration que l'auteur du quatrième évangile ne peut être Jean frère de Jacques et fils de Zébédée (laborieuse, redondante, en rien « haletante » comme on nous le promettait, mais concluante), la *première partie* de l'enquête a hâte d'en venir à la *seconde, la plus importante*, en définitive, pour l'auteur, qui est *la démonstration que ce quatrième évangile* sous-exploité par la tradition bimillénaire de l'Église hiérarchique *contient la Tradition essentielle* du Christ-Dieu *qui s'accorde avec le mystère plus large, interreligieux, mondial* du secret du monde, de l'histoire, de notre identité. L'Évangile de Jean serait ainsi *la* clé de ce christianisme intérieur inconnu de la plupart des chrétiens.

De fait, plus le lecteur progresse – non sans une croissante lassitude – du chapitre 1 au chapitre 9, plus il perçoit que l'objectif-clé du chercheur dépasse la démonstration que le quatrième évangéliste est le « disciple que Jésus aimait ». Le plus important pour lui est de *prouver l'exceptionnalité de ce témoin* et la *perfection supposée objective de son témoignage* (par rapport aux autres évangélistes, très distancés) *parce qu'il est le disciple préféré de Jésus*, bien plus intime avec lui que tous les autres, y compris Simon-Pierre. J. Staune redoute la réaction de ses lecteurs à l'abord de la seconde partie : « Certes, les lecteurs qui nous auront accompagnés dans notre quête de l'auteur du quatrième Évangile, au nom de la raison et de la rationalité, pourraient fort bien nous abandonner en disant que le récit présenté dans la deuxième partie est peu crédible. Pourtant, je me permets d'insister fortement sur son caractère unificateur » (334). Mais s'agit-il encore d'un récit ? Non, mais d'un exposé qui se veut argumenté, une soutenance de thèse. Aussi distinguerai-je, à l'heure du bilan, l'*enquête d'historien* et la *thèse de théologien*.

... tout en soutenant qu'un titre comme *L'héritage de Jésus* n'aurait rien de choquant, tant sont intriquées dans les Évangiles mêmes *l'identité légale* de Jésus, *l'identité qu'il affiche* (et risque !) et *l'identité que confesse*, vit et témoigne la foi pascale de ses disciples. « Jésus » et « l'effet Jésus » sont indissociables même si cela agace les chrétiens rationalistes et scandalise les chrétiens fidéistes.

1. l'enquête historique de la première partie : de la démonstration justifiée aux approximations, excès et erreurs par défaut de rigueur

L'enquêteur fin limier en Hercule Poirot assumé pour dévoiler le « coupable » (ironie), pourquoi pas ? Tant qu'il entend résoudre une *énigme*, les lecteurs « marchent ». Et l'enquête est menée avec minutie, persévérance. D'abord dégager les indices qui obligent à récuser l'apôtre et pêcheur galiléen Jean comme auteur du quatrième Évangile, puis cerner autant que possible le « portrait » de l'authentique auteur. Autant le premier objectif est atteint, autant la manière de parvenir au second pêche par manque d'une véritable rigueur scientifique. J. Staune fait alors flèche de tout bois, y compris le bois impropre à l'emploi. Des exemples :

- **non maîtrise des données** historiques communiquées. Plusieurs anachronismes commis : des « gnostiques manichéens » vers 140 (le manichéisme apparaît en Perse vers 250), des « modernistes » de nos jours encore, terme emprunté indûment à la fin du XIX^e et à la première moitié du XX^e s. ; des rapprochements indus (les monophysites des « docètes plus subtils », les Unitariens, avatar des Ariens aux temps modernes); les « mages » de l'Évangile selon Matthieu transformés en rois...

- **non prise en compte du statut déclaré du genre littéraire** des textes examinés et cités

Ce n'est pas parce que les textes de Matthieu, Marc et Luc ne contiennent pas de phrases telles que « je l'ai entendu moi-même » qu'ils ne sont pas des témoignages déclarés de la foi et qu'ils sont moins fiables alors que l'auteur du quatrième Évangile le serait « sûrement » puisqu'il dit deux fois qu'il a vu et entendu lui-même. En effet, les quatre ont *en commun* d'avoir été, dès les débuts de leur diffusion, reçus, ruminés et partagés par une communauté humaine (l'Église) comme *le témoignage à quatre voix* de la révélation *unique* qui est Jésus Christ Fils de Dieu sauveur des hommes et Médiateur entre eux et Dieu. La réception du quatrième Évangile a peut-être été plus ardue à cause de sa singularité de fond et de forme (pas tout l'Évangile) par rapport aux trois autres et du danger perçu de sa « récupération » par des courants gnostiques hellénistiques. Mais elle s'est faite et elle était acquise au milieu du III^e s. au plus tard.

A force de vouloir à tout prix tout trouver dans un texte comme les Évangiles qui conforte une thèse on en vient à oublier les... *silences* du texte. Or les Évangiles ont en commun d'être très sobres dans les affirmations de Jésus sur lui-même. Ce n'est pas lui qui se déclare « le Logos, le Verbe » ; son « JE SUIS » (Jn 8,59 et 18, 5-6) est une fulgurance de deux instants ; « le Fils de l'homme » recèle une part d'énigme ; son « Je suis la résurrection et la vie » et « le chemin, la vérité et la vie » est incroyablement provocateur ou d'un fou à lier. *Mais* ses paroles ne sont pas tout chez lui : sa conduite, ses gestes, ses regards, ses actes et ses non-actes (dans sa Pâque surtout), sans oublier ses émotions *disent tout autant qui il est*. Paroles et actes s'éclairent mutuellement, ce qui semble avoir échappé à J. Staune.

Il me paraît donc hautement hasardeux pour un chercheur – à plus forte raison chrétien à titre privé – de lire Jean *à part* des trois autres (Matthieu, Marc et Luc) *pris comme en bloc*, à part au point de croire que Jean, lui, parle en « autorité (...) d'un autre ordre que Pierre lui-même », alors que Pierre n'a rien écrit, seulement témoigné auprès d'autres frères et sœurs et que Jean ne se place jamais, au fil de son témoignage, en position de maître, de rabbi qui aurait succédé à son propre maître. La méprise est grave et ne peut que s'avérer dommageable pour la réception de l'Évangile même, qui est la Bonne Nouvelle, c'est-à-dire Jésus Sauveur et Seigneur, dont les disciples ne sauraient être que les imitateurs, serviteurs et les frères et sœurs, non des autorités individuelles plus ou moins en compétition entre elles.

- **non contextualisation**

Lien intime avec ce qui précède : l'Écriture tout entière s'expose comme histoire du Salut. Par conséquent elle n'est pas un exposé, une doctrine : *la narration fait partie de la Révélation*. Il y a donc un « une fois pour toutes » (He 9, 26b) de Jésus qui respecte profondément les « une fois pour toutes » de chaque existence humaine, même si celui de Jésus – confessent les chrétiens à la lumière pascale – est unique en ce qu'il peut rejoindre les nôtres et les faire librement passer en Vie éternelle.

- **contre-sens sur des mots du grec ancien ou sur leur pertinence**

La non-contextualisation apparaît aussi çà et là dans l'ouvrage à propos de scènes évangéliques. Corriger le grec de Pilate n'est pas un crime de lèse-majesté, mais encore faut-il s'être assuré auparavant qu'il s'est visiblement trompé par manque de maîtrise de cette langue. Or sa réponse en Jn 19, 22 « j'ai écrit, j'ai écrit ! » (donc, même temps grammatical) est pleinement assumée par lui et cohérente : *c'était définitif* quand je donnai l'ordre de faire écrire ces mots-là, *ça l'est donc autant* à présent ! »

Jn 8, 59 *doit* être traduit « Avant qu'Abraham vînt au monde, JE SUIS » et ni « Avant qu'il fût, je suis », ni « Avant qu'il existât, j'existais déjà ». Car l'évangéliste emploie deux verbes au sens non identique, γινεσθαι et ειναι. La faute n'est pas brouille, je m'en suis expliqué. Piètre défense que celle que plaide en faveur de l'auteur Mgr Thomas : la faille n'est pas « insurmontable » pour lui de n'être « ni exégète, ni bibliste », de ne savoir « ni l'hébreu ni le grec » – et j'ajouterai : de n'être ni historien ni théologien – « dans la mesure où il ne s'en cache pas » (339)... Rien de répréhensible à n'être pas un puits de science, mais ces lacunes exigeaient de faire appel au savoir d'experts dans ces cinq disciplines pour se garder de bourdes, voire d'énormités. Or elles s'accumulent au fil des pages. La faute n'en incombe pas qu'au chercheur dans la mesure où bien des traductions en français de la Bible – même les plus récentes, hélas – sont souvent défectueuses, voire méritent un 0 pointé. Pourquoi ne devrions-nous pas être aussi exigeants dans les traductions de la Bible que dans celles de Sophocle, Tacite ou Shakespeare ? Vaste chantier encore pour l'Église ! Et crucial : il en va de l'application même de l'Incarnation et de sa crédibilité.

2. la thèse théologique exposée dans la second partie : déconnectée de la foi chrétienne

L'auteur a-t-il réussi le pari affiché en quatrième de couverture d'ouvrir « des perspectives nouvelles et inattendues sur les origines du christianisme et une compréhension nouvelle de la nature de Jésus, qui surprendra même les chrétiens » ? Si la nouveauté consiste à démontrer que l'auteur du quatrième Évangile, de trois Lettres et de l'Apocalypse est un Jean disciple de Jésus à ne pas confondre avec l'apôtre

membre des Douze, bon nombre de chrétiens sont convaincus de la chose depuis bien des années et beaucoup sont en mesure de l'accepter *si* cela ne dénature pas la foi transmise et mise en pratique depuis les premiers pas de l'Église. Or, Jean Staune veut démontrer que la « nature » de Jésus de Nazareth est divine et, comme telle, médiatrice entre Dieu et les humains. « Plus fort » encore ou « presque » (27 = fin de l'introduction) que la profession de foi chrétienne « Dieu né de Dieu », le raisonnement du chercheur aboutit à Jésus « Pont entre les hommes et Dieu » (253), venant « sur chaque planète qui héberge des aliens méritants » (255), « fameuse constante universelle qu'[il] était » (260), « partie de Dieu » (276). Et là, *les chrétiens* sont plus que surpris, ils sont *siderés*. Est-ce là le vrai *Credo* qui aurait échappé à la sagacité des membres de tous les conciles de l'Église et à tous les saints depuis dix-sept siècles ?

Peut-être pas, répondrait, je pense, le chercheur dans la mesure où *il n'écrit pas au nom de la foi, mais de la raison*. Auquel cas, tout *Credo* est disqualifié, envoyé aux oubliettes. Le christianisme n'aurait de survie garantie qu'en troquant ses bases dogmatiques (c'est-à-dire fondées par une révélation divine) au profit de bases rationnelles ayant une affinité avec la démarche scientifique. Je vois ainsi *un étrange paradoxe* dans la pensée en acte de Jean Staune : chrétien affiché, catholique romain (mais dont la perception de l'eucharistie est quasi celle du XIXe s. finissant, pas de l'Église catholique d'aujourd'hui, après Vatican II), il exprime *une christologie monophysite* (dans la personne du Christ, la divinité absorbe l'humanité) *tout en* prônant une foi d'autant plus « vraie », crédible qu'elle s'appuie sur la *raison*.

Or la rigueur *linguistique* élémentaire même fait défaut. « Le Christ a contribué à la création du monde » (253) comme paraphrase de Jn 1, 3a : « Tout ce qui a été fait a été fait *par* lui » ? Non, car « par lui » n'est pas identique à « avec son concours ». Quand l'auteur enchaîne par « il est donc d'une certaine façon consubstantiel à ce monde-ci », comment ne pas observer là une affinité avec la théologie des Ariens ? Selon la foi chrétienne, Créateur et créatures ne sont évidemment pas consubstantiels.

Mais, plus gravement, la question que pose *Jésus, l'enquête* aux chrétiennes et chrétiens du monde est la suivante : *la raison raisonnante est-elle digne de foi ?* Plus que de créance : *de foi ?* Quand John Henry NEWMAN (1801-1890) inclina de plus en plus, lui qui était anglican, à entrer dans l'Église catholique, il fit le point : à tête reposée, ayant pesé le pour et le contre des raisons de quitter l'Église de son enfance et de sa jeunesse, jugé les qualités et validités du catholicisme romain, les motifs scripturaires et théologiques pour lui donner sa faveur, *il jugea qu'il ne pourrait décider qu'en toute conscience* parce que l'adhésion de foi requerrait l'acquiescement de la conscience. Acquiescement qui vint en son temps.

La thèse de J. Staune qu'il existe *deux Églises catholiques* complémentaires (pas un mot sur les autres confessions chrétiennes), l'extérieure et l'intérieure – celle-ci dont les membres « ont *déjà* ce contact avec Dieu, *face à face* » tandis que les membres de l'autre l'ont « seulement d'une manière obscure » (357), chacune procédant d'une tradition historique (Jean l'évangéliste et quelques autres, tous triés par Jésus ; les Douze et leurs successeurs les évêques) mais l'intérieure remontant aux débuts de l'humanité, transtemporelle et multireligieuse tandis que l'autre n'existe que depuis l'envoi pascal par Jésus ressuscité – cette thèse ne peut pas sérieusement réclamer d'être reçue par un acte de foi chrétienne, même en prétendant être l'expression de la Tradition transmise par un disciple que Jésus aurait préféré aux autres, et même en rajoutant que ladite tradition est corroborée par la cosmologie aztèque, deux chamanes sioux, l'histoire d'Osiris (Égypte antique), Ibn Arabi, la *Kabbale*, Padre Pio et la physique quantique.

Il nous faut décidément choisir entre « cette autre dimension du christianisme, celle à laquelle se rattache le disciple que Jésus aimait » et qui – étant « autre » – n'est évidemment présente ni « dans le *Catéchisme de l'Église catholique* ni même dans l'ensemble des conciles œcuméniques et des textes émis par tous les docteurs de l'Église » (295) et « la grande Église catholique et ses 1 milliard 350 millions de membres » (355) qui – n'en déplaît à son détracteur – chérit l'Évangile selon saint Jean à l'égal des trois autres. Ici éclate une flagrante erreur du catholique Jean Staune, conséquence de son appui revendiqué sur la seule raison et d'une logique apologétique qui l'entraîne et dans laquelle il s'enferme : être persuadé que « la « bonne vieille chose », sous-entendu les religions du canal historique, ne peut plus être de nature à combler les angoisses métaphysiques des hommes de notre époque. Il faut pour cela l'existence d'un grand récit qui puisse être partagé par toute l'humanité » (336). Un « il faut » lui-même métaphysique et non mis à l'épreuve, d'où il résulte que le chercheur trouve évidemment les preuves de son postulat !

Le christianisme n'épuise pas la foi chrétienne

N'en déplaît aussi aux admirateurs de Chateaubriand, foi chrétienne et christianisme – aussi « génial » qu'on le trouvera – ne sont pas rigoureusement identiques. Les historiens n'ont cessé d'examiner, analyser et poser leur jugement d'historiens sur le christianisme, les philosophes et penseurs politiques

analogiquement de même. Mais entreprendre le même travail sur la foi chrétienne, sur l'Évangile au sens large soulève bien des questions de pertinence car autre est alors la position de l'« enquêteur » et du « juge ». Parce que son auteur réclame du début à la fin de travailler avec les seuls outils de la raison et de la rationalité, le lecteur de *Jésus, l'enquête* n'y apprendra pas quelle est au juste la position personnelle du « détective » par rapport au contenu de la foi chrétienne et à sa crédibilité proprement spirituelle. Par exemple si Jésus priant est son modèle pour sa propre prière, si Jésus pleurant ou tonnant l'est de même pour son engagement de chrétien dans la cité, si Jésus souffrant, pardonnant, compatissant l'est encore pour ses épreuves du mal sous toutes ses formes, y compris celui qu'il lui arrive de commettre. Non, le lecteur n'apprendra rien de tout cela, et ce silence aura de quoi le décevoir, qu'il soit d'ailleurs chrétien, croyant d'une autre religion, agnostique ou athée. Un Jésus « constante universelle », pré-incarné à répétition, souverainement libre de « manipuler » (sic) le cosmos, le bien et le mal ne peut guère susciter chez des adultes ou des enfants le mouvement de courir se jeter dans ses bras et de s'agenouiller devant lui comme Thomas (Jn 20, 22 : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »).

Au terme de ma lecture, confrontant cet exposé qui est d'un historien et d'un théologien à l'exposé récapitulateur de la foi chrétienne qu'est le *Credo* de l'Église universelle, force m'a été de constater que, le propos tout entier étant focalisé sur ce Dieu-homme et son adorateur préféré, voici la Révélation chrétienne, l'Évangile permettant au bon Dieu l'économie de sa Paternité et de l'Esprit Saint. Le Christ – puisque « partie de Dieu » – suffit à la tâche de révélateur divin auprès des humains grâce à ses pré-incarnations depuis la création du monde visible puis à son incarnation. Mais *quid* « ensuite », après Pâques ? Après son « Départ », comme dit l'auteur, le Christ disparaît purement et simplement, n'ayant plus qu'à se poster en travers du « tunnel » mort-vie où nous « tomberons sur lui », que ça nous plaise ou pas. *Exit* la Trinité, *exit* la Parousie, *exit* la récapitulation de l'histoire, *exit* la divinisation ultime par la médiation de Dieu lui-même en son humanité.

L'amour seul est digne de foi

Au fond du fond, *de quoi s'agit-il* ? Tout bonnement d'aimer. Jésus dit aux humains d'aujourd'hui comme aux « jours de sa chair » : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (Jn 13, 34b). L'avantage *énorme* d'une telle parole – je dirais même son immense *intérêt* – est que cet ordre peut être mis en pratique même par les Q.I. faibles (comme, paraît-il, était celui de Simon le pêcheur pêcheur toujours « à la ramasse »), même par les illettrés (comme la plupart des disciples Galiléens), même par les déficients mentaux (le baptême ne peut leur être refusé), et même par les criminels repentants et par les imbéciles pourvu qu'ils se soignent à la grâce divine. C'est dire ! Je prie avec le Psalmiste :

« Amour et vérité se rencontrent,
justice et paix s'embrassent » (Ps. 84, 11)

mais nous ne trouverons pas trace dans toute l'Écriture d'un

« Science et connaissance se rencontrent,
savoir et gnose s'embrassent »...

Le salut apporté, offert et accompli par Jésus ne réside pas dans la connaissance et reconnaissance d'idées et de notions – même inouïes et extraordinaires – comme l'Incarnation, la Transfiguration et la transsubstantiation. Il est accueil croyant, espérant et aimant du Christ « qui nous a aimés le premier » (1 Jn 4, 19), et pas chacun pour soi, mais en famille, l'Église et sainte et pécheresse (car Jean *lui-même* dit (1 Jn 1, 8) : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous leurrerons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous »), à la fois extérieure (l'« homme extérieur » selon PAUL, cf. Rm 7, 23 + 2 Co 4, 16) et intérieure (l'« homme intérieur » librement agi par la grâce, cf. Rm 7, 22 + 2 Co 4, 17). Telle est – et telle est ma foi – l'unique Église de Jésus, sans mystères réservés par lui à des favoris, ouverte à toutes et tous. C'est pourquoi je suis intimement convaincu que tous et toutes d'entre nous qui nous nous abandonnons librement à lui, nous sommes *ces milliards d'humains que Jésus aime*.

De là les trois phrases complémentaire par lesquels se clôt l'Écriture entière, et qui sont du même Jean (Ap 22, 20-21) :

« 'Oui, je viens sans tarder'. – Amen ! Viens, Seigneur Jésus !
Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec tous ! »

Le Christ Jésus, Dieu crucifié et Seigneur ressuscité et glorifié, vient, fondement du « Tout est neuf » (Ap 21,5) et – comme l'exprime magnifiquement Jürgen Moltmann (*Le Dieu crucifié*, Paris, le Cerf et Mame, 1974, 127) – « place ainsi le vrai commencement à son terme. »

Sur Jean STAUNE, *Jésus, l'enquête*
Paris, Plon (Pocket), 2023 (1^{ère} édition : 2022)

J'ai été d'abord intrigué par le titre « JÉSUS L'ENQUETE » sur la première de couverture. « Jésus le Christ » : banal. Rien à voir avec *Jésus la Caille*, titre d'un roman de Francis Carco publié en 1910, dont le personnage principal est un jeune homosexuel proxénète de Montmartre surnommé « la Caille ». Mais « Jésus l'enquête », voilà qui est peu banal. Plus grande encore fut ma surprise de découvrir sur la quatrième de couverture : « Jésus, l'enquête ». *Une virgule après « Jésus » ?* En typographie française la virgule sert à marquer une très légère pause entre mot précédent et mot suivant, parfois aussi à souligner la force du mot précédent. Mais ici, quel sens trouver à la juxtaposition d'un nom propre et d'un nom commun ? Et en quoi cette virgule intensifie-t-elle le prénom « Jésus » ?

Bref, voilà ce qu'il en est de ces bouquins que l'éditeur cherche à vendre au plus grand nombre à la seule vue d'un titre bizarre. Mais aussi grâce à quelques lignes jetées sur la quatrième de couverture :

« *Jésus, l'enquête*. Que l'on soit croyant ou non, Jésus est sans conteste la personnalité qui a marqué le plus l'histoire de l'humanité. Mais que sait-on exactement de lui ? En menant une enquête haletante à partir de l'analyse de l'ensemble des ressources disponibles dans les I^{er} et II^e siècles de notre ère, Jean Staune ouvre des perspectives nouvelles et inattendues sur les origines du christianisme, et une compréhension nouvelle de la nature de Jésus, qui surprendra même les chrétiens. »

Bigre, se disent les lecteurs de ces lignes sans détours. « La personnalité qui a marqué le plus l'histoire de l'humanité » ne peut être n'importe qui, certes, mais alors comment se fait-il qu'au bout de plus de deux mille ans on ne sache toujours pas « exactement » qui elle était ? Et comment se fait-il qu'un chercheur, enfin, nous dévoile et apprenne la « nature » de Jésus ? Qui plus est, nous ouvre à « une compréhension nouvelle » de sa « nature » (nous croyons comprendre par là son identité) ? Et si ? nous susurre l'éditeur, c'était là carrément *la vraie compréhension, la vraie nature et identité* de ce Jésus ?

Les lecteurs de ces lignes aussi intrigantes qu'alléchantes découvrent alors deux mots et un point d'exclamation ajoutés par le même éditeur : « 'Sans équivalent !' Mgr Jean-Charles Thomas », qui consonnent parfaitement avec le bandeau de la première de couverture : « 'Un livre incontournable'. Jean-Christian Petitfils ». M. Petitfils est un historien apprécié, catholique pratiquant, auteur d'un *Jésus*. Mgr Thomas est évêque catholique émérite d'Ajaccio et des Yvelines.

Vraie bombe que cette « enquête » et ses résultats ou bien simple pétard mouillé ? Pour discerner, impossible d'échapper à la lecture de l'ouvrage, pas trop long (374 pages en format de poche). Je me suis lancé, et je livre ici mon analyse et mes conclusions. Une des deux dédicaces, la plus alléchante, attire à nouveau le regard : « Au disciple que Jésus aimait, l'un des plus grands mystiques de l'histoire humaine ». L'auteur va donc nous faire comprendre « la nature de Jésus » grâce à ce très grand mystique ?

Une enquête en deux parties...

Je ne me trompais pas. La première (193 pages sur les 359 d'exposé) est intitulée « Le mystère du disciple que Jésus aimait. » La seconde (111 pages) « 'Fils de Dieu', cela veut dire quoi ? » A première vue, je déduis de ces deux titres que *Jésus, l'enquête* va attaquer dans le « dur » de « Jésus » *seulement dans la seconde partie*, l'auteur choisissant de concentrer d'abord (avec même 82 pages de plus que la seconde partie) son attention sur *une autre enquête* : Qui était « exactement » le disciple que Jésus aimait ?

... mais avec une introduction : « *Que peut-on savoir de Jésus ?* »

Une formulation beaucoup trop vague pour pouvoir prétendre traiter pareille question en onze pages, c'est pourtant ce que fait l'auteur sans même s'être préalablement posé une incontournable question : pouvons-nous « savoir », connaître Jésus de la même façon que Jules César, Napoléon Bonaparte ou Joséphine Baker ? En effet, « pouvoir », ici, ne recouvre-t-il pas *deux types bien distincts de capacité* : historienne (et là, même traitement que pour Jules, Napoléon et Joséphine) et religieuse, idéologique (et là, il y a une singularité, notamment parce que l'enquêteur doit alors engager un « je » : croyant, non-croyant, agnostique) ? Dans le « cas Jésus », même travaillant en « simple » historien, il ne peut feindre d'ignorer l'aura religieuse qui entoure le Nazaréen. « Christianisme » vient de « Christ Jésus », pas l'inverse. Or, nous avons ici affaire à « la personnalité qui a le plus marqué toute l'histoire humaine » (p.17 ; donc même les millions d'années qui ont précédé sa naissance ?), à « un personnage central ». « Mais se pose immédiatement la question : « Que pouvons-nous savoir réellement sur lui ? » (p.18) Étonnamment, pas « qui était (ou/et est) -il réellement ? », mais « *savoir* réellement. Choix révélateur sur la place, ici, du savoir à propos du « personnage », de la « personne » de Jésus...

L'introduction : « Que peut-on savoir de Jésus ? »

« Que pouvons-nous savoir réellement sur lui, sa personne, son message et... sur ce qu'il disait de lui-même ? » (18) Une ligne suffit à déclarer que « pendant longtemps » (1.800 ans) « les Évangiles ont été interprétés au sens littéral. Dix-huit siècles sans l'ombre d'une difficulté de lecture rencontrée, ni par les chrétiens ni par les non-chrétiens ? Apparemment, puisque ce ne serait qu'au milieu du XIXe s. qu'« une « déconstruction » a alors commencé au nom de la rationalité et de la raison » (19). Une page et demie pour la résumer, œuvre – selon l'auteur – du « modernisme », qui aurait abouti à « une ligne » au plus des quatre évangiles reconnue comme authentique biographie de Jésus. Le salut ne serait-il pas alors « si l'on pouvait bénéficier du témoignage d'un témoin direct de Jésus ? »

Il en est un qui – selon le chercheur – se déclare comme tel : l'auteur du quatrième Évangile. Mais qui est-il au juste ? Depuis le IVe s. l'écrit a été communément attribué à Jean, fils de Zébédée, un des douze apôtres, jusqu'à ce que, à partir du XIXe s., « des critiques véhémentes » se dressent contre cette attribution. Elles émanaient de ces « modernistes », qui classaient l'ouvrage comme un écrit tardif, donc non fiable comme témoignage, produit par des disciples de l'apôtre ayant écrit leur version à une sauce mélangeant christianisme et philosophie grecque. Résultat : « l'institution ecclésiale [catholique romaine] se raidit » et en 1907 fulmina contre les contestataires, obligeant nombre de chercheurs catholiques à s'échiner « désespérément » à prouver l'attribution de l'Évangile à Jean l'apôtre, pêcheur galiléen fils de Zébédée. De là une guerre entre les « modernistes » et ce que J. Staune appelle le « canal historique, cramponné à ses certitudes traditionnelles » (22-23).

« Heureusement », depuis 1955, Rome a cessé de faire un dogme de la thèse traditionnaliste, et cette liberté a été mise à profit par « une nouvelle génération de prêtres » qui ont eu à cœur et de soutenir une autre attribution et de défendre la qualité de témoin direct et unique écrivain de l'auteur du quatrième Évangile (23-24). L'auteur cite Jean Colson, Marie-Émile Boismard, François Le Quéré et Xavier Léon-Dufour. Et « c'est à la présentation et à l'étude de la solidité de cette thèse qu'est consacrée la première partie du présent ouvrage » (24).

1. Les conclusions tirées par l'auteur de sa première enquête (« le mystère du disciple que Jésus aimait »)

Ambition affichée (27) :

« Une enquête historique qui a pour but d'identifier qui était le « disciple que Jésus aimait » et pourquoi l'Évangile qu'il a écrit est le plus fiable de tous en ce qui concerne les faits et surtout les propos de Jésus. »

Ch. 1-8

A. contre le « canal historique » :

Qui sont au juste – selon Jean Staune – les membres de cet énigmatique « canal historique » combattu par lui et qui me fait d'abord irrésistiblement penser à une des branches politiques du nationalisme indépendantiste corse poseur de bombes et assassin d'un préfet, celle qui se proclamait la plus ancienne et traditionnelle. Le chercheur désigne par-là les tenants mordicus de l'attribution (depuis le IVe s.) au Jean membre des Douze de la paternité du quatrième évangile. Ce « canal historique » serait, encore en 2025, « cramponné » à cette attribution mais aussi à tous les textes de tous les conciles de l'histoire de l'Église, y compris Latran IV (1215) qui ordonne aux juifs de porter un signe distinctif sur leurs vêtements (355-356). D'après l'auteur, ils seraient tout au plus 300.000 catholiques en France et 10 millions dans le monde. Seuls les six derniers papes auraient échappé à cette vision étriquée et hérétique de la foi chrétienne. Mais il déplore que le pape Benoît XVI se soit cramponné lui aussi à l'attribution du quatrième évangile à Jean fils de Zébédée. Son « complément d'enquête » (13 pages ajoutées dans l'édition au format de poche) contient ces statistiques sans source, qui présentent l'avantage pour l'enquêteur de ne pas se mettre à dos les plus hautes autorités romaines après les courriers incendiaires de prélats et laïcs que – dit-il – ses conférences puis la sortie de son livre lui ont valus.

A1. *le quatrième évangile, dit de « saint Jean », est l'œuvre d'un écrivain, qui s'appelait donc Jean mais qui n'a rien à voir avec l'apôtre Jean, Galiléen natif de Capharnaüm, pêcheur de profession avec son frère aîné Jacques et leur père Zébédée, les deux frères choisis par Jésus pour faire partie des Douze. En effet, lorsque ce Jean comparaitra avec Simon-Pierre devant le Conseil suprême des autorités juives, Luc rapporte que leurs auditeurs et juges furent déconcertés devant l'assurance des deux hommes, « se*

rendant compte que c'était des individus incultes et ordinaires » (Ac 4,13). Par ailleurs, les deux frères sont décrits par les quatre évangélistes comme inséparables. A leur requête de siéger dans la gloire de Jésus à sa gauche et à sa droite Jésus répond par une question : « Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? ». Ils lancent d'une seule voix : « Nous le pouvons ! », sur quoi il prophétise : « La coupe que je vais boire, vous la boirez » (Mc 10,39b). Quand même les *Actes* (Ac 12,2) signalent qu'Hérode Agrippa fit décapiter (an 43 ou 44) l'aîné sans parler du cadet, un martyr de Jean, frère de Jacques, est plus que probable, Luc ne rapportant plus rien de lui après cette exécution capitale. Enfin, la finale du quatrième évangile relatant une pêche miraculeuse obtenue de Jésus ressuscité par Simon-Pierre et des compagnons, l'évangéliste se compte parmi eux comme « le disciple que Jésus aimait » tout en mentionnant parmi les autres « les [fils] de Zébédée » (cf. Jn 21,2).

A2. *Jean l'évangéliste est un autre disciple de Jésus donc non membre des Douze.* Il est l'homme qui (31) « se présente à quatre reprises comme 'le disciple que Jésus aimait' » (1) mais aussi l'homme qui, « de façon plus ou moins transparente », se met en scène comme « un autre disciple », « l'autre disciple » ou faisant partie d'un groupe de « deux autres disciples » (2) :

(1)
Jn 13,23 (Cène : « Il y avait à table, appuyé contre Jésus, l'un de ses disciples, *celui que Jésus aimait*. Simon-Pierre lui fit signe de demander à Jésus de qui il était en train de parler. Celui-là se penche donc sur la poitrine de Jésus et lui dit : 'Seigneur, qui est-ce [qui va te trahir] ?' »)

Jn 19,26 (au pied de la Croix : « Jésus, voyant sa mère et près d'elle *le disciple qu'il aimait* dit à sa mère : 'Voici ton fils'. Puis il dit au disciple : 'Voici ta mère'. Et, à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui »)

Jn 20,2-9 (deux disciples ensemble au tombeau : « [Marie Madeleine] courut donc trouver Simon-Pierre et *l'autre disciple, celui que Jésus aimait*, et elle leur dit : 'On a enlevé le Seigneur, et nous ne savons pas où on l'a déposé'. Pierre partit donc avec l'autre disciple pour se rendre au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau »)

Jn 21,7 (pêche miraculeuse après Pâques : « Alors *le disciple que Jésus aimait* dit à Pierre : 'C'est le Seigneur !' » ; il est donc un des « deux autres de ses disciples » qui, à l'invitation de Pierre, étaient partis pêcher avec Pierre, Thomas, Nathanaël et « les fils de Zébédée », donc Jacques et Jean)

(2)
Jn 1,35 (Jean le Baptiste envoie deux de ses disciples vers Jésus : « Jean se trouvait là *avec deux de ses disciples*. Posant son regard sur Jésus qui allait et venait, il dit : 'Voici l'Agneau de Dieu'. Les deux disciples entendirent ce qu'il disait, et ils suivirent Jésus (...) André, le frère de Simon-Pierre, *était l'un des deux disciples* qui avaient entendu la parole de Jean et qui avaient suivi Jésus »)

Jn 18,15-16 (chez les grands-sacerdotes : « Simon-Pierre, ainsi qu'*un autre disciple*, suivait Jésus. Comme ce disciple était *connu du grand-prêtre*, il entra avec Jésus dans le palais du grand-prêtre. Pierre se tenait près de la porte, dehors. Alors *l'autre disciple* – celui qui était connu du grand-prêtre – sortit, dit un mot à la servante qui gardait la porte, et fit entrer Pierre »)

A3. En total contraste avec Jean l'apôtre, fils de Zébédée, Jean l'évangéliste se révèle très cultivé, fin connaisseur de la Judée et des rouages du pouvoir religieux et judiciaire juif, et c'est normal car il est judéen et membre de « la caste sacerdotale », maîtrisant très bien et l'araméen et le grec littéraire. Il est propriétaire d'une maison dans Jérusalem, et c'est lui qui met une grande pièce tout apprêtée à disposition du maître et de ses disciples pour y célébrer ensemble la Pâque.

A4. *Jean l'évangéliste a été l'unique évangéliste témoin oculaire de la vie publique de Jésus.* En effet, « il est clair que l'évangile dit 'de Matthieu' n'a pas plus été écrit par un témoin direct que ceux de Luc ou Marc qui, eux, n'ont jamais fait partie des douze apôtres » (21). La preuve : « Cet Évangile (Mt) parle de Matthieu sans faire aucune différence entre lui et les autres apôtres, et ne contient rien qui puisse faire pencher la balance en faveur du fait qu'il s'agirait d'un témoignage plus personnel que les deux autres Évangiles qui forment avec lui le trio des 'Synoptiques' » (21).

Et il a été *témoin de beaucoup de scènes, y compris pendant les jours de la Passion* grâce à sa place privilégiée dans le milieu sacerdotal : il est donc sûr qu'il a assisté en personne au procès chez Caïphe puis au procès devant Ponce Pilate. Preuve éclatante : il a relevé et transcrit telles quelles plusieurs fautes de grec dans la bouche de Pilate (211-213 et 221).

A5. *l'évangile de Jean est donc la source la plus sûre, la plus étendue et la plus profonde pour savoir l'identité de Jésus.* Malheureusement, cette source a été marginalisée et mise sous le tapis par l'Église hiérarchique, officielle depuis ses débuts (fautifs : *Simon-Pierre*, parce que Jésus l'avait désigné comme chef, et *les autres membres des Douze*, puis leurs successeurs, les *évêques*). Preuve de cette occultation volontaire du quatrième évangile : « A travers tout son Évangile, *le DBA* (acronyme cavalier pour « disciple bien-aimé ») *est présenté, ou se présente, comme une autorité* non pas supérieure (bien qu'il en donne parfois l'impression), ni même complémentaire, mais véritablement *d'un autre ordre que Pierre lui-même* et les douze apôtres, dont les faits et gestes comptent très peu pour lui » (54).

Ch. 9

B. contre les « modernistes » :

Rappel : *qui sont au juste*, selon J. Staune, les « modernistes » qu'il combat autant que le « canal historique » ? Des exégètes qui, depuis le XIXe s. – le pionnier serait Alfred Loisy – sont persuadés que 1) un seul individu ne peut avoir écrit le quatrième évangile, 2) il est l'œuvre collective de disciples d'un disciple de Jésus témoin oculaire, 3) cette « communauté johannique » est extérieure au judaïsme et en revanche « influencée par la pensée grecque » (219) et 4) influencée au point d'avoir élaboré (au début du IIe s. et hors de Palestine) une identité divine de Jésus que Jésus lui-même n'avait jamais revendiquée personnellement. L'auteur compte démontrer l'irrationalité de l'argumentation « moderniste » qui se veut pourtant hyper-rationnelle.

Rappelons cependant que les termes « modernisme » et « modernistes » sont réservés par les historiens du christianisme à une période assez précise – entre la fin du XIXe s. et les années 20 – et en étroite corrélation avec des actes du magistère catholique romain définissant l'expression, condamnant en elle une pensée jugée par lui hérétique et la réprimant comme telle. La question est donc posée : en 2025, y a-t-il des modernistes déclarés ou désignables comme tels ? Question que ne se pose pas J.S...

B1. le quatrième évangile est *l'œuvre personnelle de Jean l'évangéliste*, le « disciple que Jésus aimait », *et non pas d'un groupe de disciples qui auraient écrit après sa mort.* Jean l'unique auteur est une personne physique historique et non pas le « disciple idéal » qu'un groupe de disciples d'un disciple de Jésus aurait imaginé comme modèle théorique des disciples que Jésus aime.

B2. *l'évangile de Jean est « un OVNI » à côté des Synoptiques* (31). Il a un enracinement sémitique (plus précisément judéen, liens avec Qumran) qui saute aux yeux, il est le témoignage du disciple qui a assisté à presque tout le chemin de son maître, y compris sa mort, enfin *il dévoile infiniment plus que les Synoptiques l'identité totale de Jésus* (sa divinité cosmique et transtemporelle, cf. le *Prologue*). L'erreur des « modernistes » : être partis d'un *a priori* non critiqué : que « l'Évangile de Jean *ne peut pas être vrai* » car « s'il était vrai, si Jésus avait *réellement* dit tout ce qui est dit dans cet Évangile, alors les conséquences seraient tellement stupéfiantes qu'elles sont totalement inacceptables pour tout représentant de la modernité, même pour certains catholiques dit 'progressistes' » (223).

Ma réponse

A. contre le « canal historique » :

L'enquête du détective est si fouillée qu'elle embrouille souvent le lecteur à force de croiser entre eux des témoignages contradictoires de nombreux écrivains chrétiens des IIe-IVe s. Mais au bout du compte...

1. *Oui, l'auteur dénommé Jean* du quatrième évangile (par ordre éditorial) *n'est pas l'apôtre galiléen pêcheur* de profession et fils de pêcheur, frère cadet d'un Jacques lui aussi pêcheur et tous deux membres des Douze. La démonstration de Jean Staune est ici convaincante. Je présume qu'elle s'appuie d'abord sur le premier bibliste du siècle dernier à avoir argumenté en ce sens avec une totale liberté, à savoir Jean Colson, que son « disciple » ne cite pourtant jamais... et dont l'ouvrage n'est plus réédité depuis longtemps. De plus, selon moi, le fait que les deux fils de Zébédée – ces inséparables – soient presque systématiquement évoqués par les *quatre* évangélistes unanimes comme agissant ensemble d'eux-mêmes ou – alors avec Pierre – associés ensemble par Jésus à un événement (sa réanimation de la fille de Jaïre, sa transfiguration, sa prière personnelle à Gethsémani) incline raisonnablement à penser que leur destinée fut commune : le martyre que leur prédit Jésus, le Martyr par excellence, leur commun modèle. Pourquoi alors les *Actes des Apôtres* ne signalent-ils pas un martyre de Jean le même jour que son aîné ? Rien n'imposait à Hérode Agrippa de les traiter comme des jumeaux, le cadet a pu être martyrisé ultérieurement. Il n'est en tout cas pas anodin que son nom ne revienne plus jamais sous la plume de Luc après 43 ou 44.

2. *Oui, le narrateur et auteur du quatrième évangile est indubitablement l'homme quatre fois désigné par la périphrase suivante : « le disciple que Jésus aimait ».* A vrai dire *cinq fois* car en Jn 21,20-24, aussitôt après la scène du dialogue, au bord du lac de Galilée, entre Jésus et Simon-Pierre (Jn 21,15-19), l'évangéliste rapporte que « Pierre, s'étant retourné, vit derrière lui *le disciple que Jésus aimait*, celui qui au cours du repas s'était penché vers sa poitrine et qui avait dit : 'Seigneur, qui est celui qui va te livrer ?' Quand il le vit, Pierre dit à Jésus : 'Et lui, Seigneur, que lui arrivera-t-il ?' Jésus lui répondit : 'Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi.' C'est à partir de cette parole qu'on a répété parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas. En réalité, Jésus ne lui avait pas dit qu'il ne mourrait pas, mais bien : 'Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?' C'est ce disciple qui témoigne de ces choses et qui les a écrites, et nous savons que son témoignage est conforme à la vérité. » Par cette dernière phrase, l'ultime de l'appendice même à l'évangile que constitue l'épisode au bord du lac (Jn 21,1-24), l'auteur affirme qu'il est l'homme cinq fois auto-désigné comme « disciple aimé de Jésus ». J'ajoute qu'il est quasi certain que c'est le même homme qui s'affirme comme « celui qui a vu » et « a rendu témoignage » de ce qu'il avait vu de ses propres yeux, à savoir le coup de lance porté par un soldat romain au côté de Jésus mort, d'où « sortit du sang et de l'eau » (Jn 19,34-35).

3. *Non*, en revanche, il n'y a rien de « plus ou moins transparent » (31) dans le texte évangélique pour le reconnaître aussi sous la figure d'un compagnon d'André (Galiléen) qui aurait été comme lui disciple de Jean le Baptiste (cf. Jn 1,35) et aussi sous la figure de ce disciple proche de Simon-Pierre et connu du grand-sacerdote qui, grâce à cela, fit entrer Pierre dans le palais des grands-sacerdotes (cf. Jn 18,15-16). Identifier purement et simplement ce deux hommes au « disciple que Jésus aimait », donc à l'auteur-narrateur du quatrième évangile est, bien sûr, tout bénéfique pour la thèse du chercheur mais sans aucun appui interne. Et il me paraît pour le moins léger – comme il le fait – d'expliquer ainsi les choses : Jean ne se serait auto-désigné « le disciple que Jésus aimait » que lorsqu'il racontait un événement de très grande importance comme révélation sur l'identité de Jésus.

4. *Nous ne disposons donc d'aucune preuve interne* dans le quatrième évangile que Jean l'évangéliste faisait partie du clergé du Temple, était un intime des grands-sacerdotes (Hanne, Caïphe et consorts), possédait un domicile privé à Jérusalem et bénéficiait d'une grosse carte de relations. L'enquêteur croit détenir la preuve que Jean l'évangéliste était propriétaire d'une maison à Jérusalem dans le fait que, selon les Synoptiques, Jésus a envoyé les apôtres Pierre et Jean dans la ville avec les indications pour accéder à une maison où il savait qu'une pièce était d'avance mise par le propriétaire à sa disposition afin qu'il y célèbre la Pâque avec ses disciples (cf. Lc 22,7-12 et Mc 14,12-16 ; variante en Mt 26,17-19 : « Allez à la ville chez un tel »). Bien évidemment, ce propriétaire ne saurait être le pécheur galiléen et apôtre Jean puisqu'il ignore (tout comme le Galiléen Simon-Pierre) où Jésus compte célébrer la Pâque dans Jérusalem. L'enquête de J. Staune à ce propos est pertinente mais aurait pu éviter bien des longueurs. Sur quels indices fonde-t-il sa certitude que le propriétaire ne pouvait être que le « disciple que Jésus aimait » ? Sur l'identification qu'il opère avec lui du disciple qui, quelques jours plus tard, fait entrer Pierre chez les Grands-Sacerdotes grâce au fait qu'il est connu d'eux (cf. Jn 18,15-16). Mais le quatrième évangéliste ne raconte rien sur les lieux mêmes où se déroule la Cène. Et quant aux Synoptiques, *leur silence sur l'identité de cet homme*, visiblement extérieur au cercle des disciples encartés (« un tel », dit laconiquement Matthieu), interdit de l'identifier au « disciple que Jésus aimait » et de l'imaginer participant à la Cène, repas entre intimes du maître avec lui. L'auteur a le chic pour *discréditer globalement* le témoignage des Synoptiques (tous non témoins directs, selon lui) tout en y *picorant çà et là* ce qui l'arrange (parce que absent du quatrième évangile) pour étayer ses thèses.

Quant à « Jean membre de « la caste sacerdotale » juive », il se peut que cette thèse se soit développée dès l'âge des Apologistes (soit à partir du milieu du II^e s.) sur la base d'une *confusion entre deux termes grecs*, à savoir « hiérouss » (ιερευς) et « pressbuterr » (πρεσβυτηρ). Le premier désignait dans l'Antiquité méditerranéenne tout membre d'un clergé de quelque religion que ce soit, y compris donc la juive. Le second a été repris par l'Église naissante à l'institution juive du collège des Anciens (les aînés en âge, présumés de ce fait être des Sages) pour désigner le collège de gouvernance de chaque communauté chrétienne locale, mais *sans aucune connotation cultuelle, sacrificielle, cléricale*. Il se pourrait donc bien que ce soit l'autodésignation « Moi, l'Ancien » (« O pressbutéross », ο πρεσβυτερος, 2 et 3 Jn 1,1) par laquelle s'ouvrent deux des trois *Lettres* attribuées avec justesse au quatrième évangéliste et auteur de *l'Apocalypse* qui, ajoutée à la bonne connaissance du milieu sacerdotal de cet homme, ait conduit les Pères de l'Église à voir dans cet « Ancien » aussi un « sacerdote » lié au Temple de Jérusalem. La confusion en langue française entre « presbytéral » et « sacerdotal » n'a rien arrangé, qui est due avant tout au

mouvement historique inflationniste (surtout depuis le concile de Trente dans l'Église catholique) de cléricisation des « prêtres », mouvement allant de pair avec un quasi-total effacement de la justification *baptismale* du sacerdoce en régime chrétien, qui avait marqué une nette rupture avec le sens courant du terme dans l'Israël du 1^{er} s.

5. Nous ne disposons par conséquent *d'aucune preuve scripturaire que l'évangéliste Jean a assisté aux deux procès successifs* (chez les grands-sacerdotes puis devant Pilate). Le disciple « connu du grand-sacerdote » (Jn 18,15b) a, lui, grâce à ce passe-droit, très certainement assisté au procès chez Hanne et Caïphe. Pierre s'apprêtait-il à y assister lui aussi ? Si oui, il y a renoncé car il est resté dans l'enceinte de la maison, mais dehors, se chauffant à un feu avec serviteurs, servantes et gardes de la maison (Jn 18,18). Quant au procès devant le Prétoire romain, le quatrième évangéliste ne signale aucun disciple de Jésus présent sur place, mélangé aux grands-sacerdotes et à leurs gardes.

Des fautes de grec commises par Ponce Pilate (211-213) ? En 1993, Pierre Courouble, un prêtre érudit, a trouvé trois fautes (dont deux latinismes) dans deux phrases prononcées par le préfet romain : « Quelle accusation portez-vous contre cet individu ? » (Jn 18,29b) et « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit » (Jn 19,22). Dans le premier cas, au lieu de « tina katègoriann fereste kata tou anntrôpou toutou ? » (τινα κατηγοριαν φερεσθε κατα του ανθρωπου τουτου ;), il aurait dû dire, selon l'érudit, « poïann katègoriann poïeïsté ? » (ποιαν κατηγοριαν ποιεισθε;). Dans la seconde phrase, au lieu de « o guégrafa guégrafa » (ο γεγραφα γεγραφα), il aurait dû dire « a égrapsa guégrafa » (α εγραψα γεγραφα).

En réalité, « *testis unus, testis nullus* ». En l'absence d'autre texte contemporain rapportant lui aussi des fautes de grec dans la bouche de Pilate, nul ne peut établir comme certain que celui-ci maîtrisait mal l'usage de cette langue à l'oral. De plus, il peut être démontré

1. que le grec de la « koïnè » au I^{er} s. de notre ère n'était bien sûr pas le grec académique des auteurs de l'âge classique, dit « grec scolaire » (idem de nos jours avec l'anglais international)
2. que Pilate *n'a pas commis trois des quatre fautes* « scolaires » qui lui sont reprochées par cet amoureux du grec de Platon et de Démosthène comme d'autres le sont du latin de Cicéron et de Tacite.

Quant à la première phrase, le grec ancien emploie aussi, en langue du droit, le verbe « féréinn » (φερειν), avec pour complément « aïtiann » (αιτιαν), qui signifie aussi « accusation ». *Le contexte* explique que Pilate ait préféré le vague « tina » (« quelle accusation ? ») au juridique « poïann » (« lequel parmi les chefs d'inculpation légaux ? ») : il n'est *pas du tout d'humeur* à entamer dès l'aube (les préfets recevaient dès le lever du jour d'éventuels plaignants) un dialogue judiciaire en bonne et due forme dont il pressent qu'il va être houleux avec ces juifs vindicatifs trainant un des leurs jusqu'à son prétoire.

Enfin, si « ce que j'écrivis une fois, je l'ai écrit une fois pour toutes » rend compte de la différence entre le passé simple (équivalent de l'aoriste grec) et le passé composé (assez proche du parfait grec), *le contexte*, une fois de plus, montre que Pilate savait pertinemment qu'*un double temps parfait clouerait le bec à ses tortueux contradicteurs* (car ils ne lui disent pas « Il ne fallait pas écrire » mais lui intiment un *ordre* : « N'écris pas ceci, mais cela » (Jn 19,21), *comme s'il n'avait encore rien écrit* (ou plutôt fait écrire par ses subordonnés) ! « J'ai écrit, j'ai écrit, point barre ! » L'unique *faute qu'il ait commise* (mais elle lui a échappé car c'est un latinisme excusable) est d'avoir dit « *ce que j'ai écrit* » en recourant à un relatif au neutre *singulier* (« o », ο, équivalent du relatif latin « quod ») alors qu'en grec le *pluriel* « a » (α) eût été préférable puisque l'inscription sur l'écriteau apposé au sommet du pieu de crucifixion comportait quatre mots et bien des lettres, non un et une.

6. *Comparer entre eux les évangélistes* pour déterminer lequel dit vrai et lequel non *est une méthode hautement discutable dans le cas du genre littéraire très spécifique* qui est celui des Évangiles. Ses auteurs *ne prétendent pas* rapporter des faits passés *pleinement rationnels et scientifiquement contrôlables*. A rebours, ils ne se présentent *pas comme des conteurs* (« il était une fois... ») qui, à travers une fable, entendent instruire. Enfin, *ils ne se racontent pas eux-mêmes* tout en racontant des événements, des paroles et des actes d'eux-mêmes et de tiers. *Ils s'affichent tous les quatre comme des témoins* (plus ou moins directs), et *des témoins de foi, d'espérance et d'amour* autant que de vérité. A ce titre, ils sont tous les quatre sciemment remplis de symbolique et de poésie. Cela est démontré depuis deux mille ans.

En effet, *opposer* comme le fait J. Staune (18-20) dix-huit siècles (les premiers) qui n'auraient été que d'intelligence des textes évangéliques au ras des pâquerettes, sans aucun recul et aucune prise en compte des contextes *et* deux siècles et quelques (les XIX^e et XX^e et ce début de XXI^e s.) qui auraient vu l'émergence d'un examen critique, rationnel des mêmes textes jusqu'à en devenir hyper-rationaliste *est un*

préjugé contraire à l'histoire réelle de l'exégèse biblique chrétienne. Les Pères de l'Église ont recouru à diverses approches des textes (littérale, c'est-à-dire linguistique, historique, culturelle ; typologique, morale, eschatologique), le Moyen-Age aussi à sa façon. On a dès le IV^e s. repéré que le corpus paulinien contient des lettres qui ne peuvent pas être de la main même de Paul, comme *Éphésiens*, *Colossiens* et *Hébreux*. Les temps modernes ont vu l'essor d'une attention systématique aux variantes entre manuscrits (ainsi Richard Simon au XVII^e s.), la confrontation entre science et foi au sein des textes, d'où des dérives rationalistes sur le témoignage de foi mais aussi des mises en lumière de l'enracinement historique, sensible de ce témoignage, surtout depuis les encouragements du magistère catholique à une recherche prenant en compte cet enracinement (2^e Concile du Vatican et ses suites).

Ainsi, concrètement, l'auteur se trompe quand, *opposant* Luc qui dit que Joseph et Marie ont offert au Temple, en « rachat » légal de Jésus, premier enfant, « un couple de tourterelles ou deux petites colombes/pigeons » (Lc 2,24) parce qu'ils étaient trop pauvres pour offrir à sacrifier un agneau et une tourterelle (le prix à payer demandé par Lv 12,8 aux juifs aisés) et Matthieu qui dit que les mêmes ont reçu de l'or de mages venus les visiter (cf. Mt 2,11), il en conclut que Matthieu affabule (20 : « récit imaginé (probablement) de toutes pièces ») et *donc* que, « un des deux pouvant parfaitement être vrai » (20), Luc dit la vérité... alors que tous deux peuvent être parfaitement faux ! Déduire de cette pauvre offrande de rachat – quand J. Staune pense que nous nous attendrions tous à ce que l'évangéliste du « grand messie de l'humanité, le Christ » fasse donner par Joseph et Marie « l'offrande normale exigée » (ce qui est faux car elle ne l'est que des riches) – qu'elle est la preuve de la véracité de ces « deux tourterelles » (alors que Luc hésite entre « deux tourterelles » et « deux colombes ou pigeons ») est une opération de l'esprit des plus faibles.

7. En définitive, *non, le quatrième Évangile n'est pas, comparé aux trois autres, la source documentée la plus fiable*, la plus abondante et la plus nourricière pour accéder à l'identité vraie de Jésus. Après avoir tenté de démontrer la non-fiabilité de Matthieu, Marc et Luc, l'enquêteur sort la grosse artillerie avec une *thèse complotiste* : *l'Église hiérarchique aurait tout fait depuis les débuts de l'Église pour mettre sous le tapis Jean l'évangéliste et ses écrits et faire disparaître son message, absent des autres Évangiles. Et aux commandes de la manœuvre, Simon-Pierre en personne et ses onze compagnons mais subordonnés*, parce que Jean l'évangéliste apparaît *toujours supérieur à Pierre* en intelligence et vivacité (selon J. Staune lecteur de Jean, Pierre s'y révèle comme ayant « toujours un train de retard », « en permanence 'à la ramasse' »), *mais aussi* en proximité avec Jésus (car il est entre tous « LE disciple que Jésus aimait »). Une vision aussi négative et plutôt méprisante de l'homme qui renia trois fois son maître et ami mais fut confirmé dans sa mission de « grand frère » de ses frères et sœurs par Jésus ressuscité a largement de quoi interroger. Jean l'évangéliste laisse-t-il transparaître personnellement cette vision, lui qui laissa Pierre entrer le premier dans le tombeau (cf. Jn 20,5) ? Ou n'est-ce pas plutôt le regard du chercheur qui déforme celui de l'évangéliste... à cause de la postérité maltraitée de son témoignage qui aurait été (et serait encore aujourd'hui) caché, ostracisé par tous les successeurs du même Pierre, les papes ?

B. contre les « modernistes » :

1. *Oui, il est très plausible que le quatrième évangile soit l'œuvre d'un seul auteur.* Cela n'est pas certain à 100% car nous ne disposons pas d'outils d'examen nous garantissant de prouver la *continuité totale de plume* du texte de bout en bout. Mais parfois si, par exemple le tout dernier verset (Jn 21,25) : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites, et s'il fallait écrire chacune d'elles, je pense que le monde entier ne suffirait pas pour contenir les livres que l'on écrirait. » Tout d'abord, ce verset est absent de plusieurs manuscrits. Ensuite, il fait redondance avec Jn 20,30-31, qui est la toute fin du chapitre : « Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a fait en présence des disciples été qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-là ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. » La redondance ne présente pas d'originalité. Le libellé en est même comiquement puéril : « Le monde entier ne suffirait pas pour contenir les livres que l'on écrirait ». Enfin, autant le « vous » de Jn 20,31 ne peut surprendre puisque nous le rencontrons plus haut (Jn 19,35 : « Afin que vous aussi, vous croyiez ») et que nous savons que les destinataires des Évangiles sont ces « vous » auprès de qui les évangélistes témoignent de Jésus et de la Bonne Nouvelle du salut, autant le « je » de Jn 21,25b surgit incongrument et « sonne » comme la voix de quelqu'un d'autre que le narrateur et auteur de l'Évangile. Nous avons donc ici à faire, sans aucun doute, à un ajout postérieur au point final du texte.

Un doute plane plus ou moins sur l'attribution de Jn 21,1-24 au même auteur que les vingt chapitres précédents dans la mesure où le chapitre 20 s'achevait sur *un épilogue affiché* de l'ouvrage-témoignage

tout entier. Il est difficile de ne pas voir dans cette suite inattendue (ouverte par un étrange « Après quoi » : « meta tauta », μετα ταυτα) *un appendice à l'Évangile*. Son auteur pourrait donc ne pas être Jean en personne pour ce motif formel, mais aussi un motif de fond.

En effet, l'« acte » des bords du lac comprend trois scènes successives : une pêche emmenée par Simon-Pierre, son succès miraculeux et la reconnaissance de Jésus ressuscité par « le disciple que Jésus aimait » ; le repas avec Jésus suivi d'un dialogue capital entre lui et Simon-Pierre ; l'appel « Suis-moi » de Jésus à Simon-Pierre puis un dialogue entre les deux hommes au sujet de la destinée terrestre du « disciple que Jésus aimait » et (capital aussi) le retentissement dans la première communauté de la réponse de Jésus à propos de cette destinée. Le récit, à cause de cette finale, nous projette au-delà de l'Ascension, pour ainsi dire (à mon avis) comme en *un début johannique* (car au-delà même de la Pentecôte) *des Actes des Apôtres*. Ceci dit, écrit ou non par Jean, le chapitre 21 fait corps avec les précédents, à preuve Jn 19,35 : « Celui qui a vu [le jaillissement de sang et d'eau du côté du Christ perforé par la lance d'un soldat] rend témoignage, et son témoignage est véridique ; et celui-là sait qu'il dit vrai afin que vous aussi, vous croyiez. »

2. Non, l'évangile de Jean n'est pas « un OVNI » à côté des autres (Jean-Christian Petitfils, son préfacier louangeur, n'est pas allé aussi loin, parlant, dans son *Jésus*, Paris, Fayard, 2011, d'« un évangile atypique » (521), ce qui n'est que partiellement vrai). Si sa structure est originale (ex. : cinq « montées » de Jésus à Jérusalem au lieu d'une chez les Synoptiques), son *Prologue* très différent de celui de Luc (une préface d'historien) en ce qu'il *remonte* à Gn 1,1 avec une expression presque vertigineuse de la confession de foi dans le Christ « Dieu de Dieu » coéternel au Père et *descendant* « planter sa tente » (= s'incarnant) parmi les humains, il décrit des scènes de rencontres et de guérisons très en phase avec les Synoptiques et les Synoptiques eux-mêmes, chacun des trois à sa façon, affirment sans ambiguïté la pleine divinité de Jésus. Bien des affinités entre Jean et Luc (évangile et *Actes*) ont aussi été relevées.

Jean Staune cite (222) en sa faveur une observation de Frédéric Lenoir (*Comment Jésus est devenu Dieu*, Fayard, 2010, 11) à propos de la singularité de l'Évangile de Jean : « [Jésus] n'est plus alors seulement le Fils bien-aimé du Père, l'envoyé de Dieu, le messie, mais Dieu lui-même ayant assumé la nature humaine. » En réalité, la désignation publique de Jésus par une voix céleste comme « mon Fils bien-aimé » (attestée deux fois par Matthieu, Marc et Luc) est une révélation divine de sa *divinité*, et non pas un simple substitut de « Messie », donc d'homme adressé par Dieu aux hommes.

Ce premier acte achevé,

passons au suivant et dernier. Le premier se donnait pour objectif de résoudre « le mystère du 'disciple que Jésus aimait' ». « *Jésus*, l'enquête », l'enquêteur verrait ça *plus tard*. Soit, mais le lecteur, la lectrice languit... Le chercheur a fait flèche de tout bois, annexant à sa thèse tout verset du quatrième évangile qui évoque ici « l'un des deux disciples » et là « un autre disciple » car, selon lui, il tombe sous le sens que Jean s'auto-désigne dans les deux épisodes qu'il rapporte, pas besoin de le prouver.

Pourquoi « le mystère » à propos du « disciple que Jésus aimait » (périphrase 5 fois en Jn) ? Une fois démontré que cet homme est l'auteur du quatrième évangile et qu'il est un autre disciple que le pêcheur de Capharnaüm fils de Zébédée, donc un autre Jean, il n'y a normalement plus d'énigme quant à l'identité de l'individu. Car *J. Staune confond mystère et énigme*. Une *énigme* est un problème difficile à résoudre, mais pas sûrement insoluble. Ainsi du problème de l'identité de l'auteur (ou des auteurs) d'un évangile. L'enquêteur dit d'ailleurs (11) avoir beaucoup appris depuis longtemps d'une étude du P. Jean Colson précisément intitulée *L'Énigme du disciple que Jésus aimait* (Beauchesne, 1969). Et il s'amuse : « C'est ici que commence le véritable jeu de piste ou, si vous préférez, l'enquête à la Hercule Poirot ». Soit mais, *dans l'ordre de la foi chrétienne et des religions en général, un mystère* n'est pas un problème. C'est une réalité, une parole, un fait attestés qui ne sont pas explicables et compréhensibles par l'être humain réduit à ses seules forces, comme ses facultés rationnelles. En effet, le mystère *porte* au moins tout autant qu'il *interroge ou heurte*. Comparée à la parole de Jésus (Jn 11,25a) « Je suis la résurrection et la vie » – qui s'offre comme un mystère – une expression comme « le disciple que Jésus aimait » est-elle aussi un mystère... ou bien une énigme ? Elle est une énigme en ce qu'elle a *deux significations tout à fait distinctes*, et qu'il s'agit de voir laquelle est pertinente *dans le contexte* où elle est employée, bien sûr.

- premier sens : « le disciple que Jésus aimait *plus que les autres* ». Ce sens implique que *la chose était notoire* et non pas clandestine, puisque le témoignage est écrit et diffusé pour être lu, écouté et commenté.

Les disciples savaient et constataient qu'un des leurs était aimé par Jésus d'*un amour de prédilection*. De fait, des documents de l'époque attestent que les « rabbis » (maîtres en judaïsme) manifestaient leur prédilection pour l'élève le plus doué, le plus brillant, le plus studieux, le préparant dès lors à leur succéder.

- second sens : « *le disciple qui sait combien* Jésus l'a aimé ». Cette fois, il ne s'agit pas d'une amitié et d'une affection de notoriété publique, ouvertement manifestée par Jésus comme une prédilection, mais de *la conscience, par un disciple, de l'amour immense* que lui témoignait son maître, donc indépendamment de l'affection que celui-ci portait à ses autres disciples. Ce sens n'est cependant pertinent que *si l'auteur et ce disciple sont la même personne*. Il serait en effet absurde qu'un auteur-narrateur qui est disciple et témoin oculaire parle à cinq reprises d'un autre disciple en le désignant comme étant celui de tous qui avait, lui, conscience d'être profondément aimé, mais pas le narrateur. Notons aussi que, dans ce second sens, un mystère – cette fois – s'ajoute à l'énigme.

J. Staune n'hésite pas – et d'autant moins qu'il ne signale pas la polysémie de l'expression, sans doute parce qu'il l'ignore. Dès la page 40 il demande : « Si l'on vous disait que Jésus avait un disciple favori *que l'on pourrait appeler « le disciple que Jésus aimait »*... lequel serait-il ? » et, dès la p. 42, sa religion est faite : l'auteur du quatrième évangile « était le fils spirituel de Jésus, ce que Jésus confirme sur la croix quand il lui confie sa mère ». Moi-même je n'hésite guère. Toutes les scènes sans exception – même avec Judas – de face-à-face entre Jésus et un de ses disciples manifestent de sa part un amour vrai et unique pour l'autre. Pour lui, personne n'est « à la ramasse » ou surdoué, inférieur ou supérieur à ses frères et sœurs. Jamais il ne s'exprime sur des affections singulières, préférentielles. Il pleure devant le tombeau de Lazare, les spectateurs admirent : « Voyez comme il l'aimait ! » (Jn 11,36) mais certains estiment que s'il l'avait *vraiment* aimé, il n'aurait eu qu'à accourir et le guérir avant qu'il ne meure (Jn 11,37). Au témoignage du narrateur, personne – amis, adversaires ou indifférents – ne repérait que Jésus eût une prédilection marquée pour quelque être humain que ce soit. Cela devrait donc nous suffire pour ne pas gamberger. En revanche, *la leçon est forte* pour les lecteurs/auditeurs du quatrième évangile que son auteur-narrateur ait choisi de *ne vouloir être connu à jamais que comme « aimé de Jésus »*. *Il témoigne parce qu'il est conscient de cet amour* et mobilisé par lui. Ce Jean est bien frère de Paul dans la même expérience inoubliable : « Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. » (Ga 2,20). Là réside un *authentique mystère* de cette périphrase, mystère de foi, porteur. J'y reviendrai plus loin.

2. Les conclusions tirées par l'auteur de sa seconde enquête

(« 'Fils de Dieu', cela veut dire quoi ? »)

Ambition affichée (290) :

« Dans la deuxième partie, nous verrons les *conséquences extraordinaires* que peuvent avoir les affirmations faites par Jésus, si elles sont vraies, pour la compréhension de notre propre destinée » (27).

+ (fin de cette partie) : « Nous venons de voir que *si l'on prend au sérieux les propos de Jésus* rapportés par [Jean auteur du quatrième évangile], cela nous mène à *une vision du monde bien plus riche et étonnante que tout ce que les sciences* modernes peuvent nous dire sur l'univers et sur nous. »

Ch. 16

La *personnalité et l'œuvre de Jean l'évangéliste* (auteur aussi de trois *lettres* et de *l'Apocalypse*) en font, de loin, à un double titre, *le Témoin par excellence* de Jésus Christ Fils de Dieu, son unique témoin totalement véridique et exhaustif ainsi que le révélateur de sa totale identité :

1. *il a été « le disciple que Jésus aimait »*, *dignité inégalée* par les autres disciples, même les Douze.
2. *il a tout vu, tout entendu, tout compris*. Témoin de la première heure (début de la vie publique de Jésus) jusqu'à la dernière terrestre (au pied de la croix) et au-delà (premier à croire à la résurrection de Jésus). Et cette singularité à tous points de vue dans l'excellence (intelligence de premier ordre, haut niveau d'études, vivacité d'esprit, vaste carte de relations, maîtrise de l'araméen et du grec, connaissance du terrain et de la culture sémitiques) le rend *unique et incontournable* pour les chrétiens *par rapport à toutes les autres sources* littéraires de l'Église primitive (*Synoptiques*, Paul, *Hébreux*, Jacques, Pierre...).

Grâce à lui, nous accédons à *une connaissance supérieure du Christ* Fils de Dieu Créateur des univers *qui va bien plus loin que le christianisme ordinaire*, basique, perpétué depuis les enseignements de Simon-Pierre, des Douze et de leurs successifs successeurs les évêques depuis dix-neuf siècles.

Il y a en effet, selon le chercheur, deux Églises :

- « l'Église extérieure »

- « l'Église intérieure »

concepts repris par J. Staune au noble allemand Karl Von Eckartshausen, *La nuée sur le sanctuaire* (1799), Psyché éditions, 1965, « petit texte mystique pourtant très court (...) tellement dense et riche qu'il n'est pas sûr qu'une vie entière à l'étudier suffise à l'épuiser » (296).

... et l'une (l'extérieure) existant depuis la venue du Christ sur terre, l'autre (l'intérieure) infiniment antérieure à elle.

.... Car, toujours selon l'auteur, *l'ultime finale du quatrième évangile* témoignerait pour la première fois de ce *clivage capital*, passé sciemment sous silence par les trois autres, les *Synoptiques*. A la fin de Jn 21 (21-22), Pierre demande à Jésus à propos du disciple qu'il aime, derrière eux : « Et lui, que lui arrivera-t-il ? », et Jésus lui répond, l'autre étant à portée d'oreille : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi. » Péremptoire interprétation par J. Staune : « Il est clair que Pierre pose ici *une question de juridiction* » : « Dépendra-t-il ou non, lui aussi, de mon autorité, que tu m'as confiée ? » Et d'interpréter ainsi la réponse : « 'Si je veux que *la tradition qu'il représente* persiste jusqu'à la fin du temps, ce n'est pas ton problème, toi, fais ce que tu as à faire', sous-entendu : 'Organise les disciples et l'Église pour le grand public' » (52-53). Carrément.

Or, « c'est la seule et unique fois après la résurrection de Jésus que les représentants des *deux principaux groupes de disciples* » (il y en aurait un troisième : la famille de Jésus, 135) « sont réunis. *D'un côté, Pierre, Thomas, Jacques et Jean les fils de Zébédée. De l'autre, Nathanaël, Jean l'auteur du quatrième évangile* et un autre disciple inconnu » (53). Autour de Jean l'évangéliste : le groupe – et, partant, « la tradition » – « de disciples religieusement plus érudits [que Pierre et ses compagnons] » (135).

D'où cette *dyarchie* dont l'auteur reprend la terminologie à un théologien contemporain, Joseph Grassi : « Comme [il] l'analyse très justement (...), ce chapitre est le summum qui pose le 'disciple bien-aimé' en *successeur* « *intérieur* », c'est-à-dire spirituel de Jésus, tandis que *Pierre est le successeur* « *extérieur* » destiné à être « visible » pour le grand public » (54).

« Le grand public » désigne chez J. Staune la foule, donc les gens « incultes, de bas niveau » (155). Et pour eux *il fallait donc des prédicateurs aussi incultes et d'aussi bas niveaux qu'eux*. « C'est extrêmement cohérent avec tout ce que dit Jésus de sa propre mission », explique l'auteur. « Il n'est pas venu sur terre pour les riches, pour les puissants, pour s'occuper des docteurs de la loi et des pharisiens (...) sa « cible » (comme on le dirait dans le langage du marketing d'aujourd'hui), c'est M. et Mme Tout-le-Monde, c'est le peuple... Il ne va donc pas aller vers ce peuple avec une équipe de bac + 10 » (156).

Tel est le noyau de départ de l'« *Église extérieure* ».

Quant à l'« *Église intérieure* », il (*italiques* et caractères gras de sa main) affirme (357) que « [cette] notion (...) est sans doute *le* concept le plus provocant de mon ouvrage, non seulement pour la 'toute petite Église du canal historique', mais aussi pour la Grande Église Catholique. Car il s'agit de dire à l'Église : 'Ce que vous représentez est admirable et irremplaçable, mais vous n'êtes pas le fin mot de l'histoire. Il y a parmi vous et *en dehors de vous* des êtres qui ont *déjà* ce contact avec Dieu, **face à face**, et non pas seulement d'une manière obscure comme la plupart d'entre nous (Paul 1 Co 13,12)'. »

+ 309 (écrit du père de J. Staune trouvé par lui après sa mort) : « L'Église de Pierre est infiniment respectable, elle a pour rôle de maintenir l'image et la représentation des vérités les plus importantes à travers le temps et l'espace et de les proclamer au monde entier en étant vues par tous. Mais elle n'est que la pointe de l'iceberg, c'est pourquoi elle ne saurait représenter (même si elle le croit) la totalité de l'héritage que nous a laissé Jésus et la totalité des vérités accessibles à l'être humain, qui, elles, sont 'sous l'eau'. »

« L'Église intérieure » selon l'auteur (156) fut initialement le petit cercle des « 'intellos' avec lesquels Jésus aimait discuter car il pouvait le faire de façon beaucoup plus approfondie qu'avec les Douze. Il y avait au premier rang le 'disciple bien-aimé', et nous connaissons deux autres noms, Nicodème (...) et Joseph d'Arimatee (...) mais (...) bien d'autres (cf. Jn 8,30 et 10,42), et Nathanaël en faisait certainement partie. » Pourquoi ? Parce qu'il est le seul de ses disciples dont Jésus ait fait l'éloge (Jn 1,47 : « Voici vraiment un Israélite : il n'y a pas de ruse en lui ») et que Jésus a repéré tout de suite sa haute érudition.

La réponse de Jésus à Pierre (« Et lui ? que lui arrivera-t-il ? ») : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » (Jn 21,22) doit, selon J. Staune (295), être comprise « au sens littéral, [elle] ne concerne pas l'homme qui est à côté de lui, mais *la Tradition que représente cet homme*. » Libre à Jésus

de vouloir qu'elle « demeure jusqu'à ce qu' [il] vienne », et « ce ne sont pas 'les oignons' de Pierre, qui a ses propres tâches à accomplir ».

Il y a donc, dès les débuts du christianisme, un « double magistère de Pierre et du 'disciple bien-aimé'. L'Église extérieure représente « la lettre » de quelque chose de beaucoup plus profond qui est l'Église intérieure, dont Eckartshausen nous apprend que non seulement elle existe mais qu'elle a toujours existé, avant l'arrivée du Christ sur Terre, comme elle existe bien sûr après le départ de celui-ci, toujours en référence à Jn 21,22 » (296).

Ch. 10

2a. « La *nature du Christ* est la question la plus débattue de l'histoire du christianisme » (233, avec renvoi à F. Lenoir, *Comment Jésus est devenu Dieu* et à Bernard Sesbouë, *Dieu peut-il avoir un fils ?*, Le Cerf, 1993). « Le christianisme « canal historique » affirme que la nature de Jésus est à la fois humaine et divine » (234). Les « modernistes » soutiennent que l'affirmation de la divinité du Christ a été ajoutée bien après sa mort et sa résurrection car il n'aurait pu oser se prétendre Dieu. Ce qu'il a pourtant fait (cf. Mt 11, 4-6, J.S., 236-238).

Le concept de l'*hologramme* (découvreur : Dennis Gabor, prix Nobel 1971) *permet de comprendre* pourquoi Jésus ne s'illusionne pas *et n'est pas incohérent* quand il dit à la fois « Moi et le Père nous sommes un » (Jn 10,30) *et* « le Père est plus grand que moi » (Jn 14,28). Le Christ porte l'image de la totalité de « Dieu » (cf. Jn 10,30) *et* il en est une partie : « Je ne suis que le Fils » (cf. Jn 14,28).

La démonstration peut aussi être conduite grâce à la *logique du « tiers inclus »* (concepteur : le philosophe Stéphane Lupaco) et sa postérité qu'est la notion de « *niveau de réalité* » (physicien quantique Basarab Nicolescu) : dans le monde quantique une particule élémentaire est à la fois onde et onduscule, un objet peut être à la fois ici et là. Ceci a été appliqué en théologie par le P. Thierry Magnin, physicien quantique, *Entre science et religion : Quête de sens dans le monde présent* (thèse), éd. du Rocher, 1998, « en montrant que cette notion d'incarnation qui paraît absurde aux non-chrétiens et même à beaucoup de chrétiens (comment peut-on être à la fois Homme et Dieu, comment peut-on être à la fois la totalité d'un système et une partie de ce système ?) est en fait tout à fait compréhensible à l'aide de la logique du tiers inclus (...) au niveau quantique pour les particules, au niveau divin pour le Christ » (340-342).

Ch. 11

2b. *Jésus affirme* à plusieurs reprises « *qu'il se situe à un niveau divin* » : il se proclame « la résurrection et la vie » (Jn 11,25), « maître du sabbat » (Mt 12,8), donc de la Loi juive ; il pardonne ouvertement les péchés (Lc 7,48-49 et Mt 9,2-6). C'est donc qu'en disant : « le Fils donne la Vie à qui il veut » (Jn 5,21) il sous-entend *qu'il pourrait tout autant donner la mort à qui il voudrait*. Un peu comme dans le film « Matrix », *Jésus a accès au code source vie/mort*. « Il est le Maître de la Vie et de la Mort, du Temps et de l'Espace parce qu'il peut reprogrammer le monde où nous vivons comme bon lui semble » (247).

Jean Staune dit avoir beaucoup appris de Bernard d'Espagnat et de la physique quantique qu'il enseignait. Elle démontre que notre monde, « *ce monde* est une totale *anomalie* » dans la mesure où il « n'est qu'une projection du « vrai » monde » (celui de la physique quantique), il est ombres projetées sur un fond de caverne que nous regardons, comme dans le mythe médité par Platon. La discussion entre Jésus et Nicodème (Jn 3,1-8 *seulement* repris par l'auteur) est « un des points les plus fondamentaux de l'enseignement de *Jésus*, puisqu'il y *enseigne le but de notre vie* : de la même façon que nous sommes nés de la chair, nous devons naître une deuxième fois de l'esprit pour *accomplir notre destinée et notre nature spirituelle* » (248-249).

Ch. 12

2c. Partant de l'affirmation de Jésus en Jn 17,24 (prière à son Père) : « *Tu m'as aimé avant la fondation du monde* », l'auteur interpelle ses lecteurs : « Vous en connaissez beaucoup, des gens qui prétendent avoir existé « avant » la fondation du monde ? (...) Et pourtant, dans notre logique consistant à prendre les propos de Jésus rapportés par Jean au sérieux, cela peut nous ouvrir des horizons insoupçonnés sur notre compréhension de l'univers, à condition de creuser un peu » (251).

J. Staune « creuse » donc en explorant le texte du *Prologue*, du moins ce qu'il nomme « [ses] passages 'mystiques' » par distinction des « 'passages historiques' où l'auteur parle de Jean Baptiste » (252, n.1). Il comprend qu'avec ce « par lui (sc. le Logos) tout a été fait » (Jn 1,3) l'évangéliste dit que *le Christ* « a contribué à la création du monde, il *est* donc d'une certaine façon *consubstantiel à ce monde-ci* » (253). Il représente ainsi quelque chose d'encore plus important que la gravitation universelle.

Enfin, à travers la déclaration « [le Christ] a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1,12), le 'disciple bien-aimé' « affirme que *le Christ est le pont entre les hommes et Dieu* ». Et tout cela écrit « avant la fin du Ier s. par un témoin direct de toute cette histoire ! »

L'astrophysicien bouddhiste Trin Xuan Thuan (*Mondes d'ailleurs*, Flammarion, 2021) est alors appelé en renfort. Selon lui, l'universalité du Christ devrait impliquer « qu'un Jésus-Christ Sauveur viendrait sur chaque planète qui héberge des *aliens* méritants. » Mais J. Staune signale que le savant relève l'incompatibilité de ce scénario avec le dogme chrétien que l'incarnation « s'est passée une seule fois. » N'importe. Sur terre déjà, dans l'histoire humaine, la figure égyptienne d'*Amon-Ré* évoquée dans « un papyrus très ancien » est ainsi mise en scène : 'Amon-Ré apparut sur son trône lorsque son cœur le voulut, Et il était seul (...) Ses rugissements ont circulé partout sans qu'il eût un second dieu [avec lui] faisant naître les êtres à qui il a donné la vie.' » L'auteur comprend : « C'est donc bien un Dieu unique créateur. Mais surtout ce sont sa parole, son verbe, ses cris qui ont créé tous les êtres. » Idem dans *la conception aztèque de la création* : un dieu se sacrifie pour que le soleil lève et ne tombe pas à la mer.

Il y a donc un « savoir ésotérique » relatif au Christ, et même Paul doit l'admettre quoique « à son corps défendant » (264) en He 5,10-12 à propos du sens de Melchisédek et son sacerdoce : « [ce sont là] bien des choses difficiles à expliquer ». Pourtant le récit de Gn 14,18-20, où Melchisédek « plus de trois mille ans avant Jésus consacre le pain et le vin pour le donner à Abraham » (263), confirme *et* He 7,3 – car cette absence de généalogie du roi de Salem sacerdote fait qu'il est « assimilé au Fils de Dieu » – *et* la vérité de l'affirmation de Jésus devant « les érudits de Jérusalem » : « Abraham votre père a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour : il l'a vu, et il s'est réjoui » (Jn 8,56). J. Staune trouve cela « tout à fait cohérent avec cette idée traditionnelle qu'Abraham a eu une apparition du Christ... ce qui est confirmé par Jésus lui-même » (264).

Ch. 13

2d. Poursuivant avec cette autre affirmation, en Jn 14,6 : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi », l'auteur balaie d'un revers de main l'interprétation « fondamentaliste » pour qui « tout le monde [doit] être chrétien pour aller dans le Royaume de Dieu. En fait, une description géographique de ce royaume et de notre position par rapport à lui » (265). Et de prendre *l'image du tunnel sous la Manche*. « Ce que Jésus nous dit dans cette fameuse phrase, c'est : 'Je suis le tunnel qui permet de passer de la situation qui est la vôtre à ce fameux royaume que j'annonce' ». Ce royaume « *est au-dedans de nous*, c'est donc en comprenant qui est Jésus et ce qu'il représente, en comprenant notre vraie nature (...) que nous atteindrons cette fameuse vie éternelle » (266). Juste un avertissement de Jésus : « Après sa (?) mort, que nous le voulions ou non, que nous soyons juifs, chrétiens, bouddhistes, athées ou musulmans, nous tomberons nez à nez avec lui. Autant le savoir à l'avance, comme cela, on ne sera pas surpris ! » (266) « Preuve » 1: une fois « ressuscité par le dieu unique Amon-Ré, Osiris était exactement le point de passage entre ce monde et l'autre. 2 : les « *expériences d'approche de la mort* ». La « grande lumière » perçue et décrite par des personnes en état de mort clinique puis réanimées a été identifiée au Christ par « plusieurs, y compris des Juifs et des athées ».

Ch. 14

2e. Poursuivant cette fois avec l'annonce « Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme... » (Jn 8,28), Jean Staune intitule sans rire un nouveau chapitre « Jésus et le Big Bang ». Pourquoi ? Il part de la question « *Pourquoi Jésus s'est-il laissé capturer et tuer ?* » (271) Tout est dans le « s'est-il laissé » car (272) « s'il a vraiment accès au Code source de la « Matrice », il pourrait se rendre invisible aux yeux des soldats ou faire bien d'autres choses encore ! D'ailleurs, *Jésus lui-même le dit* à Pilate : 'Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut' (Jn 19,11). » Parole qu'il interprète aussitôt ainsi : « En gros, ce que Jésus dit à Pilate, c'est que le Père (et lui-même) a validé la condamnation à mort prononcée par Pilate et demandée par le Sanhédrin, et que sans cette validation, il était hors de question qu'il meure » (273).

Ah bon ? Mais pourquoi mourir si horriblement ? L'auteur porte aussitôt le fer contre « la théologie chrétienne » parce qu'elle « a élaboré une montagne de propos culpabilisants sur cette question ». Jésus aurait souffert « un horrible martyre pour racheter nos péchés » ? Pas du tout : « la mort de Jésus fait partie des constantes de l'univers » et *explique pourquoi Dieu a créé le monde*. La « meilleure réponse à cette question », d'après J. Staune, est fournie par le mystique soufi Ibn Arabi (1165-1240): « J'étais un trésor caché », fait-il dire à Dieu, « et j'ai désiré être connu. » Mais, comme ça ne pouvait être que par des créatures libres comme lui – car Dieu désirait « une relation d'amour avec quelqu'un » – il y avait « un prix à payer » : « Dieu a volontairement abandonné Sa toute-puissance », prix – oser même ici dire

« sacrifice » – que Dieu doit payer pour que l’homme soit doté d’une « vraie liberté ». Vérité « prouvée » par Auschwitz et Hitler. Dieu « va faire un sacrifice. Il va, et c’est une expression horriblement simplifiée, bien sûr, il va se « couper un bras » pour que des êtres comme nous puissent exister » (275). Plus encore, le Christ est « cette partie de Dieu » (276).

Ch.15

2f. Pourquoi cette autre autodésignation de Jésus comme « le Fils de l’homme » (ex. en Jn 12, 23 : « L’heure est venue où le Fils de l’homme doit être glorifié ») ? Quelle est sa spécificité ? Reprise par Jésus à la figure du « comme d’un Fils d’homme » (Dn 7,13), « cette expression crée un lien entre Jésus et nous, lien qui va se renforcer par cette affirmation tout à fait extraordinaire en Jn 14,12 : ‘Qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera encore de plus grandes’. » De fait, au moins cinq personnes peuvent être citées, décédées au XXe ou au XXIe s., qui ont fait des miracles et réalisé des « performances » non atteintes par Jésus, tel Padre Pio (1887-1968) déclarant se rendre de son monastère italien en Terre Sainte « en une minute », Sœur Yvonne-Aimée de Malestroit (1901-1951) ayant bénéficié 151 fois de la bilocation ou Rolande Lefebvre (1911-1996) ayant survécu sans perte de poids à 35 puis 40 jours de jeûne absolu et total contrôlé en hôpital. Jésus lui-même, « s’il mange et boit régulièrement avec ses disciples, n’a pas forcément besoin de manger et refuse en certains cas précis la nourriture en précisant : ‘J’ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas’ (Jn 4,32), ce qui intrigue beaucoup ses disciples, mais qui n’aurait pas intrigué Madame R. » (289).

Bref, « les propos de Jésus sur lui-même » sont « aux antipodes de ce que voudraient nous faire croire les matérialistes athées, ou même les philosophes spiritualistes de bonne foi (ex. : F. Lenoir), selon qui un rabbin juif un peu original, exécuté comme tant d’autres hérétiques ou révolutionnaires ayant déplu soit au Sanhédrin soit aux autorités romaines, soit au deux aurait été transformé par étapes, et bien après sa mort en l’incarnation même du créateur de l’univers. » Car « Jésus affirme qu’il représente bel et bien Dieu son Père, [qu’] il existait *avant* la création du monde [et donc] a pu apparaître des milliers d’années dans le passé à des personnalités comme Abraham. » Comprenant qu’il est « l’unique tunnel », nous pourrions de « chenilles » devenir « papillons » et « réintégrer Dieu et faire un avec lui » (290-291).

Ch.17

2g. Avec un ultime chapitre intitulé « *Jésus et l’ésotérisme* », l’auteur entend prouver que christianisme et mystères ne sont pas incompatibles comme « on » le croit à tort. Ainsi, « la transsubstantiation du pain et du vin en sang et en corps du Christ » est à coup sûr un « formidable mystère » (313). Il était caché aux yeux des non-chrétiens, et même des candidats au baptême, exclus jadis de l’espace des églises le plus proche de l’autel. Tout un « parcours » demeure encore imposé aux catholiques pour accéder à la « compréhension [du] secret majeur [du christianisme], celui d’une incarnation, qui non seulement avait été historique, mais à laquelle tout homme [peut] participer, au-delà du temps et de l’espace, grâce à la transsubstantiation » (314).

Il y a donc un ésotérisme chrétien, même si un « chrétien classique » s’en méfie. « Pire » pour lui : « la gnose », les « gnostiques » et leurs doctrines hérétiques qu’ils ont véhiculées dans les premiers siècles. Mais le mot même (grec « gnôssis » = « connaissance ») est présent 49 fois dans le Nouveau-Testament (316), et Jésus parle de la « clé de la gnose » qu’il reproche aux « docteurs de la Loi » d’avoir retirée de la porte, empêchant ainsi d’entrer ceux qui le voulaient (cf. Lc 11,52). Il « parle ici de la *clé de la gnose*, or la clé désigne par définition quelque chose qui est enfermé, qui est caché » (317), vu qu’en Mc 4,11-12 il déclare : « C’est à vous qu’a été donné le mystère du royaume de Dieu, mais pour ceux qui sont dehors tout se passe en paraboles afin qu’en voyant ils voient et n’aperçoivent point, et qu’en entendant ils entendent et ne comprennent point. » Dedans/dehors. *Jésus a donc réservé à certains de ses disciples certaines des « connaissances »* que les autres n’étaient pas capables de comprendre, « au moins avant sa résurrection » (318). A preuve encore sa déclaration « J’ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant » (Jn 16,12).

Ma réponse

Ch.16. Jésus et l’« Église intérieure »

Cette *thèse des deux publics* distingués par Jésus même et, donc, *des deux niveaux de connaissances* (basique pour le tout-venant, ésotérique pour une poignée, les plus « doués ») est *aussi vieille que les*

débuts du christianisme. Celle des deux niveaux est dénoncée dans certains écrits du Nouveau Testament (Col, Tm, Tt, He, 1 P). Celle des deux publics est dénoncée par Irénée de Lyon contre les gnostiques en général, qui essayaient de séduire certains chrétiens pour leur révéler une « gnose » infiniment supérieure à celle qui était enseignée par les évêques, presbytres et catéchistes d'adultes des communautés locales. Quand Irénée dresse l'éloge de la Grande Église, ce n'est pas de l'Église du tout-venant, des intelligences médiocres qu'il parle, mais de *l'Église unique du Christ* répandue dans tout l'Empire romain et au-delà.

Je suis donc sidéré que J. Staune félicite Karl Von Eckartshausen d'avoir, « mille cinq cents ans plus tard », expliqué « que l'Église intérieure est nécessaire parce que le danger aurait été trop grand de confier le plus saint aux incapables » (320) Et pan sur vos becs, les Paul, Irénée, Origène, Basile, les deux Grégoire, Augustin, Thomas d'Aquin et consorts ! Mais pas pour ce seul motif, l'auteur ajoutant dans son « complément » (358) : « Je remercie Dieu tous les jours » de ce que le Christ a instauré cette Église intérieure « lors de son passage (?) sur Terre », une « décision d'une grande sagesse » au vu des scandaleux crimes sexuels perpétrés par des ministres ordonnés par l'Église extérieure. *Car aucun membre de l'Église intérieure « ne peut faillir » (358) en péchant*. Le moine ascète Pélage (début du Ve s.) soutenait plus raisonnablement qu'on ne peut écarter l'éventualité que, à force de vertu et de combat spirituel, un chrétien ou une chrétienne parvienne jusqu'à sa mort à ne pas pécher.

Ch.10 = 2a. Deux natures, la divine et l'humaine, et non pas une nature divino- humaine

« La nature du Christ [...] question la plus débattue de l'histoire du christianisme » ? Pas si sûr et certain. D'abord parce qu'il s'agit ici de foi, non de philosophie ou d'anatomie. Le mot « nature » est absent du vocabulaire sémitique qui reste prégnant dans le grec des Évangiles. Les humains rencontrés par l'homme de Nazareth – y compris ses disciples avant sa Pâque – ne se demandent pas : « Serait-il de nature divine ? » Il ont assez à faire avec « Qui est donc cet homme ? », comme se le demandent Hérode, Pilate, les compagnons galiléens. *Ensuite seulement*, à la lumière de sa Pâque, viennent les confessions de Thomas devant lui-même (Jn 20,28 : « Mon Seigneur et mon Dieu ! ») puis de Pierre devant une foule de frères et sœurs juifs comme lui : « Dieu l'a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous aviez crucifié » (Ac 2,36b). Pas moitié Seigneur et moitié Christ, mi-Dieu mi-homme, non : « *et* Seigneur *et* Christ ». A prendre ou à laisser. Pierre ne se lance pas alors dans un exposé sur une ou deux natures, une nature mixte ou deux natures associées. Ce moment-là viendra plus tard. La foi jaillit, son intelligence raisonnée, élaborée, ne pouvait venir qu'ensuite, provoquée aussi par les objections reçues d'autrui.

Oui, à l'épreuve inévitable d'une intelligence de leur foi, *les disciples dorénavant appelés « chrétiens »* et confrontés à une précompréhension de leur religion-source (le judaïsme pour la plupart aux tout débuts de l'Église) *affinèrent leur relation à Jésus ressuscité et glorifié*. La vigilance de fond (qu'occulte ou bien oublie J. Staune) était : à tout prix préserver et respecter la « dignité » divine, sa transcendance absolue. D'où le *docétisme* (Dieu dans un *semblant* d'humanité) et l'*adoptianisme* (Dieu venant habiter intérieurement un être humain parvenu à l'âge adulte) dont les fidèles durent se défaire et se garder.

Mais quant à dire qu'« à l'inverse, l'arianisme a affirmé que la nature de Jésus était purement humaine » (233), là, *l'auteur se trompe lourdement* comme beaucoup trop d'autres chrétiens. Le prêtre d'Alexandrie Arius vivait *près de trois siècles après Simon-Pierre*. Docétistes et adoptianistes avaient alors disparu de la scène médiatique, les hérétiques du bord opposé (les Ébionites) de même. Depuis les débuts du IIIe s., *le débat et le défi* se sont déplacés *du côté de... Dieu lui-même*, le Dieu des chrétiens. Le message chrétien pénètre à présent suffisamment les milieux intellectuels du « paganisme » gréco-romain pour ne pas recevoir d'eux une accusation de taille : « Vous prétendez croire en un seul Dieu, mais vous en adorez trois ! *Nous sommes les vrais monothéistes* » (judaïsme mis de côté par antisémitisme). Le défi est colossal et redoutable. Arius, qui croit ferme que Dieu s'est fait homme, pleinement homme, s'interroge sur *l'identité du Fils qu'il est*. Et, pour préserver l'unicité divine (toujours la même obsession de la « dignité divine »), il en vient à penser ce Fils comme *l'Intermédiaire* entre le Père et les humains, *Dieu mais à un degré inférieur* en statut et pouvoir. Je reviens plus loin (ch.13) sur ce point capital pour la foi chrétienne, donc pour la vie chrétienne comme *accueil et réalisation consentis d'un réel salut*.

Réunis dans la ville de Nicée (actuelle Turquie) l'été de l'an 325, 200 à 250 évêques du bassin méditerranéen se confrontèrent au *défi théologique* le plus grave, profond, périlleux aussi que l'Église ait connu jusqu'alors. *Comment exprimer la pleine et entière divinité du Fils* en des termes univoques, définitifs ? Le *Prologue* du quatrième Évangile – pourtant le plus hardi dans l'expression (Jn 1,1b : « Et le Verbe était Dieu ») – n'y suffisait pas, étant revendiqué par Arius grâce à d'astucieuses coupures entre des mots. Faute de preuve imparable dans les Écritures, il fallut recourir pour y parvenir, même à contre-cœur,

à un terme du vocabulaire philosophique : le Fils est « consubstantiel » (« homoousios », ομοουσιος) au Père. Leur « essence » (« oussia », ουσια) leur est commune.

Jean Staune ne dit malheureusement pas un mot du *premier concile de Nicée*, pourtant crucial et incontournable, ce qui est stupéfiant chez un catholique. *Obnubilé par la « notion d'incarnation »* – comme si toute la foi chrétienne reposait sur une notion, elle qui est confiance réfléchie et résolue en un mystère révélé – il se jette sur « la nature de Jésus », voire « ces natures humaines » (?), accusant le « canal historique » d'affirmer que « la nature de Jésus est « à la fois » humaine et divine », ce qui est entièrement faux si l'on consulte le texte même des *Credo* votés et approuvés lors des conciles d'Éphèse (431) puis de Chalcédoine (451). « Cette notion d'incarnation paraît absurde aux non-chrétiens et même à beaucoup de chrétiens » ? J'espère bien qu'elle l'est pour *tous* les chrétiens sans exception ! Non seulement parce que, comme notion, elle est totalement illogique, mais parce que *croire* – comme acte de foi religieuse – *est évidemment « absurde » en stricte rationalité*, qu'elle soit philosophique ou scientifique. « *Credo, quia absurdum* [est] », proclamait tranquillement Tertullien (tournant des II^e et III^e s.), ce que Voltaire a raillé en traduisant : « Je crois parce que c'est crétin », alors que le Père de l'Eglise disait tout simplement (en latin bien traduit) : « Je crois, *autrement dit* je ne m'appuie pas sur la logique des logiciens ».

La tâche des *Pères conciliaires de Nicée* leur eût-elle été grandement facilitée par la connaissance de l'hologramme et de la physique quantique ? Assurément non dans la mesure où *leur mission était pastorale* bien avant que d'être intellectuelle. Ils n'ont pas prié ensemble, pas parlé entre eux, pas voté en recherchant la plus forte unanimité, ils n'ont rien fait et vécu de tout cela animés par le désir primordial d'argumenter, raisonner et dégager une preuve infaillible – parce que rationnelle – de la vérité de l'Évangile. Mais *Jean Staune se place du côté de l'apologétique, du fourbissement de preuves*, et de preuves tirées des lois de la nature, des lois physiques, comme si la foi chrétienne pouvait s'établir, se rassurer et se fortifier à leur abri.

Ch.11 = 2b. « pour nous, les hommes et pour notre salut », pas notre auto-accomplissement

Cette tâche que le chercheur s'assigne pour convaincre de la vérité de sa foi – car il œuvre ouvertement pour elle, pour l'Église (et extérieure et intérieure puisqu'il les considère comme complémentaires) – est en effet la suivante : « Nous devons donc penser que *tout cela* (i.e. les miracles et déclarations de Jésus) a réellement existé et trouver un moyen de l'expliquer » (244). Les non-croyants, eux, ne le *pensent* pas, et d'autant moins qu'ils n'y croient pas un seul instant. Normal, dirais-je. Mais pour un/e chrétien/ne, il ne s'agit pas ici de le penser, mais de le croire, ou plus exactement *le croyant chrétien croit afin de penser « juste »*. « *Crede ut intelligas* », recommande Augustin d'Hippone : « Crois pour comprendre ».

Ensuite, il ne s'agit pas d'existence réelle de faits, gestes et paroles d'un certain Jésus, mais de *sa personne* même qui a agi et parlé, de Jésus mort et ressuscité et de *la pertinence de sa Vie dans nos existences*. Enfin et par suite, *il ne s'agit pas* de « trouver un moyen d'expliquer » mais *tout bonnement d'aimer*. Jamais Jésus ne dit à ses disciples : « Comprenez-moi » ni « expliquez-moi », c'est-à-dire « expliquez aux autres qui je suis ». Il a dit : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous » (Jn 13,34b). Ce n'est pas du (génial) saint Jean l'évangéliste, c'est du Jésus-tout-simplement.

Jean Staune qui insiste tant et plus sur les paroles du Fils de l'homme – et, secondairement, ses miracles, mais rien sur ses gestes, regards, mouvements, sentiments – ne saurait négliger son « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie » (Jn 14,6), qui signifie bien autre chose que « j'ai accès au code source de la Matrice, je peux donner la vie, mais aussi la mort » (246). Car le même dit aussi : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance » (Jn 10,10). Pas « la vie, *mais* aussi la mort ». Dieu sans idée de mal, Dieu « incapable » de faire mourir, sinon il est le « Dieu pervers » dénoncé par Maurice Bellet, en qui nous ne *pouvons pas* croire, nous, disciples frères et sœurs du Christ Jésus.

Oui, bien plus que révéler qui il est, *Jésus a dit et redit* (et mis en œuvre au fil des jours) *pour quoi il est venu* (et même « est sorti », cf. la parabole du semeur, Lc 8,4-15). Sa déclaration en Mt 12,8 « Le Fils de l'homme est maître du sabbat » – que J. Staune prend pour un moment où « Jésus se situe à un niveau divin » (245) – est en réalité affirmation d'un *pouvoir humain* qu'il exerce *pour la libération de tous ses frères et sœurs humains*. Et c'est extrapoler que d'imaginer : « Sous-entendu, il peut également « manipuler » ce qui, en théorie, vient de Dieu lui-même, c'est-à-dire la Loi juive donnée à Moïse. »

Quant à l'opposition entre « ce monde » (« notre monde ») et le « vrai monde » d'où viendrait Jésus (247-248), elle est le fruit d'une grave mécompréhension de la parole du Christ « Vous, vous êtes d'en-bas ; moi, je suis d'en-haut ; vous, de ce monde ; moi, non » (Jn 8,23). Le contexte suffit à comprendre que Jésus

s'en prend là aux autorités religieuses de son peuple parce que, en n'accueillant pas sa parole, elles désobéissent à Dieu son Père, en sorte que « vous êtes du diable, c'est lui votre père » (Jn 8,44). Le terme « monde » est donc employé ici métaphoriquement, et ne désigne pas l'univers créé visible.

Nouveau contre-sens : dire que Jésus « oppose en permanence le monde où nous sommes au Royaume de Dieu » (248) alors qu'aucune parole de lui rapportée n'exprime une telle opposition. Les disciples sont « dans ce monde » et ont à y œuvrer et à y témoigner, c'est le poste que Dieu leur assigne. Mais ils ne sont pas « du monde », ils ne doivent pas le servir et l'adorer. Quant au Royaume de Dieu, il n s'agit pas d'un espace géographique à part, mais d'une conscience et d'un régime de vie, le « règne de Dieu » : vivre à Dieu en vivant du Christ son Fils, ce que chacun peut éprouver consciemment. De là cette parole : « On ne dira pas : 'Il est ici' ou bien 'il est là' ; car voici que le règne de Dieu est au-dedans de vous » (Lc 17,21). Malheureusement, l'auteur interprète ainsi : « Nous pouvons trouver ce royaume en nous-mêmes, c'est la démarche spirituelle à accomplir par l'homme, mais cela nécessite une seconde naissance. » Une naissance qui serait dès lors déconnectée du monde visible, existentiel, alors que le Christ a infléchi le baptême de Jean le Baptiste dans un sens positif (non plus unique aveu de ses péchés, mais accueil de la grâce pour la vie nouvelle, en Jésus), *légitimant l'engagement ici et maintenant*.

Peut-on soutenir, comme chrétien, qu'à travers ses déclarations à Nicodème, le rabbi Jésus entendait lui assigner « le but de notre vie (...) : naître une deuxième fois de l'esprit pour accomplir notre destinée et notre nature spirituelle » (248-249) ? *Naître n'est pas le but, mais en quelque sorte le moyen du passage*, et personne ne naît par lui-même de « l'esprit » qu'il possède déjà. Il nous faut naître « de l'Esprit », majuscule soigneusement biffée par le chercheur.

Ch.12 = 2c. Consubstantiel au Père, *mais* pas au monde créé

Un regard simplement littéraire reconnaît bien comme deux statuts dans le texte du *Prologue* : des versets pour ainsi dire *anhistoriques* (« et le Verbe était Dieu ») et les autres « *historiques* », c'est-à-dire *soit évoquant l'univers, les humains* et le double rapport entre le Verbe et eux : acte créateur (« par lui tout est advenu ») et Incarnation (« et le Verbe s'est fait chair »), *soit rapportant des événements* inscrits dans le temps des hommes (« il y eut un homme, son nom était Jean »). *L'auteur se trompe donc en dissociant des « passages mystiques » et des « passages historiques »* alors que la plupart des versets qu'il range dans le premier genre ont partie liée avec l'histoire (ex. : création du monde, refus humain de recevoir le Verbe-fait-chair).

« Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jn 8,58). J. Staune nous interpelle : « Vous en connaissez beaucoup, des gens qui prétendent avoir existé « avant » la fondation du monde ? » (251) Mais *c'est là confondre « exister » et « être »*. Cette traduction est erronée. Voici le texte grec correctement traduit : « Avant qu'Abraham vînt au monde, JE SUIS » (« prinn Abraamm guènesstai, égô éimi », prin Abraam genesqai egw eimi). *L'évangéliste recourt en effet à deux verbes différents* : pour Abraham gignesqai, qui signifie « devenir, advenir » ; pour Jésus einai, qui signifie « être ». Le premier convient totalement aux créatures qui naissent, se développent, meurent ; le second est exclusivement attribuable au Créateur, immortel et éternel. Jn 8,58 est un écho clair et net à la révélation divine à Moïse devant le Buisson ardent : « Je Suis qui Je Suis » (Ex 3,14). La *Bible de Jérusalem* traduit : « Avant qu'Abraham existât, Je Suis », ce qui convient car venir au monde, c'est accéder à une existence.

Pour n'être pas allé jusqu'à la chair même du texte – le verbe précis et ce qu'il déclenche comme réaction chez les auditeurs – le chercheur passe à côté du sens exact de la déclaration de Jésus, *intolérable* car reçue comme un blasphème méritant la mort. « Alors ils ramassèrent des pierres pour le lapider » (Jn 8,59). Jésus ne prétend pas avoir un jour serré la main d'Abraham : il est le Créateur, non une créature d'une longévité digne de figurer au *Guinness Book*. Pas besoin d'imaginer que, sous l'apparence d'un certain Melchisédek, se cachait en réalité l'incroyable Jésus. Sa déclaration est ici d'un tout autre ordre que celui de l'histoire chronologique et biologique. Il y affirme sa *pleine et entière divinité* : et du Père et du Fils et du Saint Esprit.

Ch. 13 = 2d. médiation, Médiateur

Parce qu'Arius et ses partisans puis successeurs ont estimé *en conscience* ne pouvoir accorder au Fils unique de Dieu qu'un statut d'intermédiaire entre Dieu et les humains, l'arianisme est ce que les historiens ont pu nommer un *subordinationisme* (cf. Jn 14,28 : « le Père est plus grand que moi ») *poussé au bout* de sa rigueur théologique (*mais* n'était-elle pas, chez Arius, plutôt *philosophique* ?), qui a été débattu, combattu et condamné par le magistère comme hérésie. Et pourquoi ? Parce qu'un intermédiaire est un tiers. Celui-ci a beau, selon Arius, être un être divin, *il est créature divine*, ayant connu un commencement

quoique avant celui de la création du monde visible et invisible. Or *Dieu seul sauve*, pas un être divin inférieur à lui par nature.

Et d'un. Mais il faut revenir encore à la question que le chrétien J. Staune ne se pose malheureusement pas : pourquoi alors Dieu (qui est le Créateur et Sauveur des humains) s'est-il fait être humain ? Eh bien pour être ainsi le *Médiateur* entre Lui et les humains, *par la grâce d'une nature humaine parfaite*. Or l'auteur *nie la vérité de cette affirmation de foi* pourtant proclamée dans la *première Lettre à Timothée*. Passons sur son erreur d'attribuer à la plume de Paul une lettre qui, de l'avis de maints exégètes, n'est pas de lui, tout comme la *Lettre aux Hébreux* (admis depuis le Ve s.), dans la mesure où, qui que soit leur auteur, l'Église les considère comme inspirées. « Car il n'y a qu'un seul Dieu. Il n'y a aussi qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes : un homme, le Christ Jésus » (1 Tm 2,5b). « Or, c'est faux. Objectivement faux » s'insurge J. Staune (236). Pourquoi ? Je ne vois guère d'autre explication que sa conviction que c'est la divinité de Jésus qui est médiatrice. Ce qui ne tient pas : au sens le plus fort du terme, est médiateur qui « tient des deux », en sorte que chaque « partie » puisse accéder à l'autre. Nous, humains, ne sommes pas Dieu. Dieu donc vient à nous, assume notre nature, et même notre condition hormis de pécher, qui est négation de l'amour. *Ainsi pouvons-nous accéder à lui* jusqu'à être divinisés par lui *en imitant la seule nature imitable par nous : l'humaine*.

« Clé », « Pont », « Tunnel », « plus important agent de lumière » et même « unique medium » (302, deux image repris à Von Eckartshausen), les images auxquelles l'auteur recourt ont une forte affinité avec la figure et fonction d'un intermédiaire, pas de Celui qui viendra siéger dans sa gloire. Or Jésus dit : « Hors de moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5). Rien *du tout*. Ni sur terre, ni au Ciel. Il n'est pas la Clé de la connaissance, il est la Connaissance. Il n'est pas le Guide parfait pour la route, il est la Route, par qui nous marchons hors des ténèbres. Il n'est pas ce Charon moderne avec qui « nous tomberons nez à nez » (266) « après sa mort » (il n'est donc pas ressuscité ?) pour un règlement de comptes nous permettant ou non de franchir le spirituel Tunnel-sous-la-Manche (nouveau Styx) et d'accéder au monde parfait. Il est à la fois notre Chemin et notre « Chemineur ». A force de mettre comme « tout le paquet » sur la divinité du Christ, Jean Staune *perd en chemin son humanité*.

Ch.14 = 2e. « Le Fils de l'homme est (librement) livré aux mains d'hommes... »

Dieu « va se « couper un bras » pour que les humains existent », et tel serait le sens exprimé par la *Kabbale*, « l'idée que Dieu doit faire un vide à l'intérieur de Lui » (275). Je doute fort que ce « vide » métaphysique ait quelque chose à voir, dans la *Kabbale*, avec les tortures physiques et morales endurées par le Dieu des chrétiens réellement crucifié. *Il y a un scandale de la Croix*, la foi chrétienne consent à ne pas fuir sa conscience, elle qui est allée jusqu'à confesser que « notre Seigneur Jésus Christ crucifié en sa chair est vrai Dieu, Seigneur de la gloire et l'un de la Trinité » (2è concile de Constantinople, 553).

L'homme doté d'une « *vraie liberté* », c'est-à-dire celle d'un être responsable, oui. *Mais* une liberté de mal agir est-elle *la liberté vraie* ? Que quiconque serait doté d'une liberté de bien ou mal agir agisse toujours bien (Dieu) ou parfois bien et parfois mal (les humains) ne change rien. Cette liberté-là ne saurait être la liberté *vraie*. Dieu sans l'idée (même) de mal, tel est le Dieu adoré par les chrétiens car il est l'Amour, l'Amour seul. L'Amour vrai ne s'ampute de rien du tout, ne se vide pas partiellement, ne se retire pas de l'aimé pour que l'aimé existe par lui-même. Sinon, pourquoi assurer aussi fermement à ses disciples tout en les quittant charnellement : « Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 20b), ultime mot de tout l'Évangile selon Matthieu ?

Tel est encore une fois le sens de la parole de Jésus : « Hors de moi vous ne pouvez rien faire » (Jn 15,5). J. Staune a beau s'échiner à expliquer rationnellement, « cartésienement » la Passion et la mort de Jésus *non seulement* comme prolongées spirituellement depuis sa réalité historique singulière « une fois pour toutes » (He 9, 26b) dans les souffrances humaines jusqu'au Dernier Jour (Blaise Pascal : « Jésus en agonie jusqu'à la fin des temps ») *mais même* « depuis le début du monde ! », *c'est infiniment trop peu qu'il embrasse là du mystère* car celui-ci est « *Cur Deus homo ?* » (Anselme du Bec), « *pourquoi Dieu-qui-s'est-fait-homme ?* », et non pas, restrictivement, « *pourquoi Dieu-qui-mourut-crucifié ?* » L'affirmation répétée de Jésus « Le Fils de l'homme est livré aux mains d'hommes » (Mc 9,30a), avec un verbe au temps présent, ne vaut pas du tout que pour sa Passion. Elle embrasse la *totalité de son existence singulière* d'être humain, donc de sa conception jusqu'à son ensevelissement.

Ch.15 = 2f. Le « Fils de l'homme »... et son imitation

Le chercheur parle de « pouvoirs » reçus de Jésus par ses disciples. Il serait juste de parler aussi de « charismes », et *les uns et les autres ordonnés à la charité*, non à des capacités extraordinaires, les seconds exceptionnels et temporaires.

Ses disciples sont décontenancés que Jésus leur réponde, à eux qui l'appellent à table : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. » « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? » Mais Jésus s'explique en recourant à un registre *symbolique*. « Jésus leur dit : 'Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé' » (Jn 4,33-34), de sorte que les rapprochements avec des hommes et femmes jeûnant des semaines sans boire ni manger tombent totalement à plat. Ignorer le symbolique dans les quatre Évangiles revient à borner son regard à une lecture exclusivement littéraliste de ceux-ci.

Oui, l'expression « Fils de l'homme » « crée un lien entre Jésus et nous » (282), mais pas au sens où Jean Staune le comprend en s'appuyant sur la révélation dévoilée en Dn 7,13-14 au sujet du « comme un Fils d'homme ». Pour lui, par ce nom, Jésus « confirme que ce qu'il représente, le *Logos* divin, est éternel et concerne toutes les nations et non pas seulement le peuple d'Israël ». Les exégètes s'accordent en général pour observer que ce réemploi d'un titre vétérotestamentaire *avec sa modification* (« comme un Fils d'homme » devenant « le Fils de l'homme ») apparaît comme une façon pour Jésus d'*ancrer son humanité* auprès de son auditoire, donc sa solidarité d'homme avec tous les autres humains.

L'auteur de *Jésus, l'enquête* passe à côté de l'individualité humaine du Christ, il la court-circuite au profit d'un représentant du Père qu'il n'a jamais dit être. « Qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14,9b) dit bien la distinction interne à l'image. C'est passer à côté de *l'historicité singulière* de Jésus de Nazareth (l'exégète Étienne Charpentier aimait à dire que « Dieu ne s'est pas fait homme, il s'est fait Galiléen », et Galiléen du temps d'Hérode & fils). Une élucubration comme de soi-disantes pré-incarnations du Christ en Osiris puis en Melchisédek ruine toute authentique assomption d'humanité par un être humain en chair et en os. Et nul être humain ne peut dès lors imiter un être non pleinement humain.

Ch.17 = 2g. « Jésus et l'ésotérisme »

Je ne suis en rien surpris que *Jésus, l'enquête* s'achève par ce point d'orgue. « *Mystère* » et « *christianisme* » *sont-ils compatibles ?* J. Staune enfonce des portes ouvertes : oui ! Contrairement à ce que l'« on » prétend, surtout le « chrétien classique » – épouvantail de catho mouton à l'eau tiède, je présume. Mais, quitte à me répéter, *sans mystères il n'y aurait pas de religions*, tout comme sans espérance il n'y aurait pas de foi. Je parle *cependant* encore et toujours, à propos du christianisme, de *mystère qui porte*, pas de mystère barrage ou filtre comme dans les religions dites « à mystères » qui pullulaient dans le monde hellénistique et oriental et n'ont cessé de faire fortune jusqu'à nos jours inclus.

Parmi ces cultes-doctrines, un soigneux examen doit être accordé aux *gnostiques* de l'Antiquité. L'auteur n'y procède pas, soucieux avant tout de garder ses distances avec cette étiquette infâmante, quitte à les accuser d'avoir soutenu que les mystères de l'Incarnation et de l'eucharistie n'avaient été révélés par Jésus qu'aux « initiés de l'Église intérieure » (308), alors que c'est faux pour la bonne et simple raison que les gnostiques – dans leur refus de la matière et du visible – n'y croyaient pas du tout ! Le chercheur catholique, lui, entend ainsi se démarquer d'eux en affirmant que *ses thèses expriment la gnose la plus fidèle qui soit au quatrième Évangile*. Oui, d'accord avec lui : le mot, translittération du grec « gnôssiss » (γνωσις), n'est pas excommunié par l'Église, il apparaît 49 fois dans le Nouveau Testament avec son sens courant de l'époque : « connaissance, savoir ». *Mais* précisons-le bien : connaître (inférant en amont chercher à savoir et en aval appliquer un savoir) fait partie de la conduite chrétienne *parce qu'elle est une faculté propre à tout être humain* et non parce que ce serait un apanage de la foi chrétienne, voire le *nec plus ultra* de celle-ci.

Là sans doute réside une de mes plus nettes divergences avec l'auteur en tant que catholiques tous deux. Non, le christianisme n'a pas été lui « aussi, pendant des siècles, une religion à mystères » (312). Tout simplement parce que *le christianisme tout entier est mystère*. Il est scandale pour les non-juifs et blasphème pour les juifs (de même pour les musulmans). Pas ses mystères, mais *lui-même*. *Même en distinguant* de cette vérité de foi les infidélités historiques à Jésus, à Dieu qu'il a commises, commet et commettra jusqu'au Dernier Jour, autrement dit ses péchés, ses insuffisances et ses suffisances *et même* en tâchant de distinguer – autant qu'il est possible – entre christianisme et Église. Et pour autant, *le christianisme n'a rien de mystérieux*. Le philosophe grec martyr Justin (IIe s.), le chrétien latin Minucius Felix (alentours de 200) ont décrit les rites de l'eucharistie, ils les ont fait connaître précisément pour les non-chrétiens, qui entendaient toutes sortes de bobards calomnieux colportés sur les cérémonies chrétiennes.

Alors où est le « mystère chrétien » ? Pas foncièrement dans des rites et cérémonies, mais dans le *lien intime, voulu par lui, entre Jésus et son Église*. Ainsi, le « mystère essentiel de la liturgie chrétienne » n'est pas – contrairement à ce que soutient J. Staune (313) – la transsubstantiation (terme latin technique inventé au XIIe s.), mais « Dieu s'est fait homme », « la Parole s'est faite chair » (Jn 1,14) et le Fils de l'homme se donne à manger et boire sous les apparences du pain et du vin annonciateurs de sa Pâque. Preuve irrécusable : aussitôt après la consécration des deux espèces comportant le récit de la Cène et la Parole de Jésus (« ceci est mon corps, ceci est mon sang »), l'appel du président de la célébration « Proclamons le mystère de la foi ! » est suivi du *Credo* du reste de l'assemblée qui est *non pas* « Nous t'adorons, ô Christ *désormais* présent sous les *seules* apparences de ce pain et de ce vin ! », *mais* : « Gloire à toi qui étais mort, gloire à toi qui es vivant, notre Sauveur et notre Dieu : viens, Seigneur Jésus ! », autrement dit la confession de foi en Dieu-qui-s'est-fait-homme, qui ainsi nous sauve et nous ré-unit à lui. *L'Incarnation est Le mystère de la foi* qui irrigue tout autre « mystère », comme ceux de la vie terrestre du Christ, des sacrements, de la Parole de Dieu à la fois créée et inspirée, de notre propre résurrection etc. Ce mystère *fait tomber tous les mystères d'avant* qui « devaient » tomber, chute symbolisée par le déchirement, de bas en haut, du rideau sacré qui, dans le Temple, cachait à tous le Saint-des-Saints.

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les premiers évangélisateurs et pasteurs de communautés aient été sur leurs gardes par rapport à des *tentations de réduire la foi chrétienne à un savoir*, tentations que connurent des fidèles eux-mêmes, voire des communautés, avec ou sans infiltration venue d'ailleurs. Paul en témoigne quand il met en garde ses frères et sœurs de Corinthe : « La connaissance fait enfler, la charité construit » (1 Co 8,1). De même son disciple auteur de la *Lettre aux Éphésiens* (composée vers 70-80) : « Que le Christ habite en vous ; ainsi (...) vous connaîtrez ce qui dépasse toute connaissance : l'amour du Christ » (Eph 3,17.19). De même l'auteur de la *deuxième Lettre de Pierre* (composée vers 120) qui en appelle à « la vraie connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (2 P 2,20). *Mais* dans la première moitié du IIe s. se diffusent cette fois des écrits récupérant une partie du contenu du Nouveau Testament en l'amalgamant à des spéculations qui n'ont rien à voir avec l'Évangile, issues des mondes juif et hellénique. Tels sont *les courants gnostiques* et – plus largement – le gnosticisme dénoncés (notamment) par Irénée de Lyon vers 180-200 dans sa magistrale *Dénonciation et réfutation de la pseudo-Gnose*. *Le péril était immense* non pour la masse des chrétiens illettrés, mais *pour leurs élites* que les Gnostiques approchaient pour les convaincre d'*accéder, grâce à eux, à la connaissance « supérieure »* que le Christ avait réservée à une poignée et, par elle, au salut le plus sûr et le plus parfait, mais aussi – méthode constante de la plupart des sectes – pour les plumer !

Jean Staune « exécute » sans pitié et sans traîner ces auteurs et leurs disciples, qualifiant leurs affirmations de « ridicules » et « imbécillités » (315,317), alors que la moindre approche du dossier (volumineux) d'Irénée montre que, par-delà un vocabulaire complexe, abscons, très ésotérique, les Gnostiques développaient tout un système de pensée intrigant et assez séduisant. *L'Église fait donc bien de laisser aux historiens l'usage du mot « Gnose »*, même si cela chagrine et agace notre auteur. De toutes les façons, il s'agit de la *translittération sans plus* du mot grec γνῶσις, pas d'un mot de la langue française. Quand nous rencontrons dans le texte grec d'un Évangile le verbe « agapann » (ἀγαπᾶν) qui signifie en grec courant « aimer », nous ne le translittérons pas en « agaper », comme en Jn 13,23 : « le disciple que Jésus *agapait* ». Certes, quant à son substantif « agapè » (ἀγάπη), il est translittéré dans le monde chrétien *mais* uniquement pour désigner, lors d'une assemblée dominicale, un temps fraternel de repas suivant l'eucharistie : « une agape » ou « des agapes », terme passé d'ailleurs dans le langage profane et qui n'a rien d'ésotérique.

Il serait malhonnête d'accuser J. Staune d'être, fût-ce à son insu, gnostique au sens historique et plénier du terme. En effet, il ne partage pas les convictions suivantes propres à ces divers courants florissant aux IIe-IVe s. : monde matériel mauvais œuvre du Dieu de l'Ancien Testament, monde spirituel bon œuvre du Dieu du Nouveau ; chute des âmes dans des corps, « drame » consécutif à des dysfonctionnements entre elles des entités supérieures, chemin initiatique nécessaire aux âmes pour retourner au Paradis perdu. Mais certaines convictions du chercheur ont des affinités gnostiques : Christ transtemporel, transspatial, moderne éon supérieur ; la foi repose sur le Savoir (du Christ, ici via son disciple préféré), non sur l'amour et la rencontre sensible de Jésus, de Dieu qui est Amour ; la foi chrétienne est expérience intellectuelle entre « élus » mais pas d'une communauté charnelle (l'Église, surtout l'« extérieure », non indispensable) ; il n'y pas de grâce-à-l'œuvre d'un salut, mais exercices d'auto-accomplissement de soi jusqu'à « réintégrer Dieu et faire un avec lui » (thème cher au néo-platonisme et au bouddhisme).

Enfin, *non, Jésus n'a pas réservé à une poignée de disciples sélectionnés* des connaissances supérieures. Jn 20,30-31 est bien de Jean l'évangéliste, à savoir « Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a fait en présence des disciples et qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-là ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et pour qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. » Le sens est limpide : « Ce qui est ici rapporté vous *suffit* ». Quant à soutenir que « nous *voyons* que l'Évangile de Jean nous avertit que Jésus a fait, et *donc certainement* dit bien d'autres choses qui ne sont pas dans *les* Évangiles », c'est faire dire à un auteur ce qu'il ne dit pas : ajout de « et certainement *dit* », « *les* Évangiles » au lieu de « *ce* livre ». Si Jésus s'était créé un cercle de « happy few » parmi ses disciples, les plus intelligents et réceptifs, après avoir dit au cours de la Cène : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant » (Jn 16,12), il eût aussitôt ajouté en s'adressant à son soi-disant « disciple préféré » : « ... sauf toi, évidemment ! »

Récapitulation : de « qui était-il ? » à « qui donc est-il pour aimer ainsi ? »

« Mais qui est cet homme dont j'entends dire de telles choses ?... » (Lc 9,7) « Qui es-tu, Seigneur ? » (Ac 9,5a) Contrairement à ce que Jean Staune écrit, les interrogations sur l'identité de Jésus n'ont pas commencé au XVIII^e s. avec l'essor du rationalisme critique attaquant la Bible. En réalité, la question surgit dès les « débuts » de Jésus, dans l'esprit de non-disciples (les grands-sacerdotes) et de disciples déclarés (ex. : juste après l'obéissance du vent et des flots lors d'une tempête sur le lac de Galilée), de juifs (Caïphe) et de non-juifs (Hérode, Pilate), et à la fois depuis les débuts de son existence terrestre et – mais à frais nouveaux – à partir de la diffusion de l'Évangile (Paul sur sa route de Damas).

L'ouvrage devrait avoir plutôt pour titre « *L'héritage de Jésus. L'enquête* »

En dehors de la démonstration que l'auteur du quatrième évangile ne peut être Jean frère de Jacques et fils de Zébédée (laborieuse, redondante, en rien « haletante » comme on nous le promettait, mais concluante), la *première partie* de l'enquête a hâte d'en venir à la *seconde, la plus importante*, en définitive, pour l'auteur, qui est *la démonstration que ce quatrième évangile* sous-exploité par la tradition bimillénaire de l'Église hiérarchique *contient la Tradition essentielle* du Christ-Dieu *qui s'accorde avec le mystère plus large, interreligieux, mondial* du secret du monde, de l'histoire, de notre identité. L'Évangile de Jean serait ainsi *la* clé de ce christianisme intérieur inconnu de la plupart des chrétiens.

De fait, plus le lecteur progresse – non sans une croissante lassitude – du chapitre 1 au chapitre 9, plus il perçoit que l'objectif-clé du chercheur dépasse la démonstration que le quatrième évangéliste est le « disciple que Jésus aimait ». Le plus important pour lui est de *prouver l'exceptionnalité de ce témoin* et la *perfection supposée objective de son témoignage* (par rapport aux autres évangélistes, très distancés) *parce qu'il est le disciple préféré de Jésus*, bien plus intime avec lui que tous les autres, y compris Simon-Pierre. J. Staune redoute la réaction de ses lecteurs à l'abord de la seconde partie : « Certes, les lecteurs qui nous auront accompagnés dans notre quête de l'auteur du quatrième Évangile, au nom de la raison et de la rationalité, pourraient fort bien nous abandonner en disant que le récit présenté dans la deuxième partie est peu crédible. Pourtant, je me permets d'insister fortement sur son caractère unificateur » (334). Mais s'agit-il encore d'un récit ? Non, mais d'un exposé qui se veut argumenté, une soutenance de thèse. Aussi distinguerai-je, à l'heure du bilan, l'*enquête d'historien* et la *thèse de théologien*.

... tout en soutenant qu'un titre comme *L'héritage de Jésus* n'aurait rien de choquant, tant sont intriquées dans les Évangiles mêmes *l'identité légale* de Jésus, *l'identité qu'il affiche* (et risque !) et *l'identité que confesse*, vit et témoigne la foi pascale de ses disciples. « Jésus » et « l'effet Jésus » sont indissociables même si cela agace les chrétiens rationalistes et scandalise les chrétiens fidéistes.

1. l'enquête historienne de la première partie : de la démonstration justifiée aux approximations, excès et erreurs par défaut de rigueur

L'enquêteur fin limier en Hercule Poirot assumé pour dévoiler le « coupable » (ironie), pourquoi pas ? Tant qu'il entend résoudre une *énigme*, les lecteurs « marchent ». Et l'enquête est menée avec minutie, persévérance. D'abord dégager les indices qui obligent à récuser l'apôtre et pêcheur galiléen Jean comme auteur du quatrième Évangile, puis cerner autant que possible le « portrait » de l'authentique auteur. Autant le premier objectif est atteint, autant la manière de parvenir au second pêche par manque d'une véritable rigueur scientifique. J. Staune fait alors flèche de tout bois, y compris le bois impropre à l'emploi. Des exemples :

- **non maîtrise des données** historiques communiquées. Plusieurs anachronismes commis : des « gnostiques manichéens » vers 140, des « modernistes » de nos jours encore, terme emprunté indûment à la fin du XIXe et à la première moitié du XXe s. ; des rapprochements indus (les monophysites des docètes plus subtils, les Unitariens, avatar des Ariens aux temps modernes); les « mages » de l'Évangile selon Matthieu transformés en rois...

- **non prise en compte du statut déclaré du genre littéraire** des textes examinés et cités

Ce n'est pas parce que les textes de Matthieu, Marc et Luc ne contiennent pas de phrases telles que « je l'ai entendu moi-même » qu'ils ne sont pas des témoignages déclarés de la foi et qu'ils sont moins fiables alors que l'auteur du quatrième Évangile le serait « sûrement » puisqu'il dit deux fois qu'il a vu et entendu lui-même. En effet, les quatre ont *en commun* d'avoir été, dès les débuts de leur diffusion, reçus, ruminés et partagés par une communauté humaine (l'Église) comme *le témoignage à quatre voix* de la révélation *unique* qui est Jésus Christ Fils de Dieu sauveur des hommes et Médiateur entre eux et Dieu. La réception du quatrième Évangile a peut-être été plus ardue à cause de sa singularité de fond et de forme (pas tout l'Évangile) par rapport aux trois autres et du danger perçu de sa « récupération » par des courants gnostiques hellénistiques. Mais elle s'est faite et elle était acquise au milieu du IIIe s. au plus tard.

A force de vouloir à tout prix tout trouver dans un texte comme les Évangiles qui conforte une thèse on en vient à oublier les... *silences* du texte. Or les Évangiles ont en commun d'être très sobres dans les affirmations de Jésus sur lui-même. Ce n'est pas lui qui se déclare « le Logos, le Verbe »; son « JE SUIS » (Jn 8,59 et 18, 5-6) est une fulgurance de deux instants ; « le Fils de l'homme » recèle une part d'énigme ; son « Je suis la résurrection et la vie » et « le chemin, la vérité et la vie » est incroyablement provocateur ou d'un fou à lier. *Mais* ses paroles ne sont pas tout chez lui : sa conduite, ses gestes, ses regards, ses actes et ses non-actes (dans sa Pâque surtout), sans oublier ses émotions *disent tout autant qui il est*. Paroles et actes s'éclairent mutuellement, ce qui semble avoir échappé à J. Staune.

Il me paraît donc hautement hasardeux pour un chercheur – à plus forte raison chrétien à titre privé – de lire Jean *à part* des trois autres (Matthieu, Marc et Luc) *pris comme en bloc*, à part au point de croire que Jean, lui, parle en « autorité (...) d'un autre ordre que Pierre lui-même », alors que Pierre n'a rien écrit, seulement témoigné auprès d'autres frères et sœurs et que Jean ne se place jamais, au fil de son témoignage, en position de maître, de rabbi qui aurait succédé à son propre maître. La méprise est grave et ne peut que s'avérer dommageable pour la réception de l'Évangile même, qui est la Bonne Nouvelle, c'est-à-dire Jésus Sauveur et Seigneur, dont les disciples ne sauraient être que les imitateurs, serviteurs et les frères et sœurs, non des autorités individuelles plus ou moins en compétition entre elles.

- **non contextualisation**

Lien intime avec ce qui précède : l'Écriture tout entière s'expose comme histoire du Salut. Par conséquent elle n'est pas un exposé, une doctrine : *la narration fait partie de la Révélation*. Il y a donc un « une fois pour toutes » (He 9,26b) de Jésus qui respecte profondément les « une fois pour toutes » de chaque existence humaine, même si celui de Jésus – confessent les chrétiens à la lumière pascale – est unique en ce qu'il peut rejoindre les nôtres et les faire librement passer en Vie éternelle.

- **contre-sens sur des mots du grec ancien ou sur leur pertinence**

La non-contextualisation apparaît aussi çà et là dans l'ouvrage à propos de scènes évangéliques. Corriger le grec de Pilate n'est pas un crime de lèse-majesté, mais encore faut-il s'être assuré auparavant qu'il s'est visiblement trompé par manque de maîtrise de cette langue. Or sa réponse en Jn 19,22 « j'ai écrit, j'ai écrit ! » (donc, même temps grammatical) est pleinement assumée par lui et cohérente : c'était *définitif* quand je donnai l'ordre de faire écrire ces mots-là, *ça l'est donc autant* à présent ! »

Jn 8,59 *doit* être traduit « Avant qu'Abraham vînt au monde, JE SUIS » et ni « Avant qu'il fût, je suis », ni « Avant qu'il existât, j'existais déjà ». Car l'évangéliste emploie deux verbes au sens non identique, γένεσθαι et εἶναι. La faute n'est pas brouille, je m'en suis expliqué. Piètre défense que celle que plaide en faveur de l'auteur Mgr Thomas : la faille n'est pas « insurmontable » pour lui de n'être « ni exégète, ni bibliste », de ne savoir « ni l'hébreu ni le grec » – et j'ajouterai : de n'être ni historien ni théologien – « dans la mesure où il ne s'en cache pas » (339)... Rien de répréhensible à n'être pas un puits de science, mais ces lacunes exigeaient de faire appel au savoir d'experts dans ces cinq disciplines pour se garder de bourdes, voire d'énormités. Or elles s'accumulent au fil des pages. La faute n'en incombe pas qu'au chercheur dans la mesure où bien des traductions en français de la Bible – même les plus récentes, hélas – sont souvent défectueuses, voire méritent un 0 pointé. Pourquoi ne devrions-nous pas être aussi

exigeants dans les traductions de la Bible que dans celles de Sophocle, Tacite ou Shakespeare ? Vaste chantier encore pour l'Église ! Et crucial : il en va de l'application même de l'Incarnation et de sa crédibilité.

2. la thèse théologique exposée dans la second partie : déconnectée de la foi chrétienne

L'auteur a-t-il réussi le pari affiché en quatrième de couverture d'ouvrir « des perspectives nouvelles et inattendues sur les origines du christianisme et une compréhension nouvelle de la nature de Jésus, qui surprendra même les chrétiens » ? Si la nouveauté consiste à démontrer que l'auteur du quatrième Évangile, de trois Lettres et de l'*Apocalypse* est un Jean disciple de Jésus à ne pas confondre avec l'apôtre membre des Douze, bon nombre de chrétiens sont convaincus de la chose depuis bien des années et beaucoup sont en mesure de l'accepter si cela ne dénature pas la foi transmise et mise en pratique depuis les premiers pas de l'Église. Or, Jean Staune veut démontrer que la « nature » de Jésus de Nazareth est divine et, comme telle, médiatrice entre Dieu et les humains. « Plus fort » encore ou « presque » (27 = fin de l'introduction) que la profession de foi chrétienne « Dieu né de Dieu », le raisonnement du chercheur aboutit à Jésus « Pont entre les hommes et Dieu » (253), venant « sur chaque planète qui héberge des aliens méritants » (255), « fameuse constante universelle qu'[il] était » (260), « partie de Dieu » (276). Et là, *tous les chrétiens* sont plus que surpris, ils sont *sidérés*. Est-ce là le vrai *Credo* qui aurait échappé à la sagacité des membres de tous les conciles de l'Église et à tous les saints depuis dix-sept siècles ?

Peut-être pas, répondrait, je pense, le chercheur dans la mesure où *il n'écrit pas au nom de la foi, mais de la raison*. Auquel cas, tout *Credo* est disqualifié, envoyé aux oubliettes. Le christianisme n'aurait de survie garantie qu'en troquant ses bases dogmatiques (c'est-à-dire fondées par une révélation divine) au profit de bases rationnelles ayant une affinité avec la démarche scientifique. Je vois ainsi *un étrange paradoxe* dans la pensée en acte de Jean Staune : chrétien affiché, catholique romain (mais dont la perception de l'eucharistie est quasi celle du XIXe s. finissant, pas de l'Église catholique d'aujourd'hui, après Vatican II), il exprime *une christologie monophysite* (dans la personne du Christ, la divinité absorbe l'humanité) *tout en* prônant une foi d'autant plus « vraie », crédible qu'elle s'appuie sur la *raison*.

Or la rigueur *linguistique* élémentaire même fait défaut. « Le Christ a contribué à la création du monde » (253) comme paraphrase de Jn 1,3a : « Tout ce qui a été fait a été fait *par* lui » ? Non, car « par lui » n'est pas identique à « avec son concours ». Quand l'auteur enchaîne par « il est donc d'une certaine façon consubstantiel à ce monde-ci », comment ne pas observer là une affinité avec la théologie des Ariens ? Selon la foi chrétienne, Créateur et créatures ne sont évidemment pas consubstantiels.

Mais, plus gravement, la question que pose *Jésus, l'enquête* aux chrétiennes et chrétiens du monde est la suivante : *la raison raisonnante est-elle digne de foi ?* Plus que de créance : *de foi ?* Quand John Henry Newman (1801-1890) inclina de plus en plus, lui qui était anglican, à entrer dans l'Église catholique, il fit le point : à tête reposée, ayant pesé le pour et le contre des raisons de quitter l'Église de son enfance et de sa jeunesse, jaugé les qualités et validités du catholicisme romain, les motifs scripturaires et théologiques pour lui donner sa faveur, *il jugea qu'il ne pourrait décider qu'en toute conscience* parce que l'adhésion de foi requerrait l'acquiescement de la conscience. Acquiescement qui vint en son temps.

La thèse de J. Staune qu'il existe *deux Églises catholiques* complémentaires (pas un mot sur les autres confessions chrétiennes), l'extérieure et l'intérieure – celle-ci dont les membres « ont *déjà* ce contact avec Dieu, *face à face* » tandis que les membres de l'autre l'ont « seulement d'une manière obscure » (357), chacune procédant d'une tradition historique (Jean l'évangéliste et quelques autres, tous triés par Jésus ; les Douze et leurs successeurs les évêques) mais l'intérieure remontant aux débuts de l'humanité, transtemporelle et multireligieuse tandis que l'autre n'existe que depuis l'envoi pascal par Jésus ressuscité – cette thèse ne peut pas sérieusement réclamer d'être reçue par un acte de foi chrétienne, même en prétendant être l'expression de la Tradition transmise par un disciple que Jésus aurait préféré aux autres, et même en rajoutant que ladite tradition est corroborée par la cosmologie aztèque, deux chamanes sioux, l'histoire d'Osiris (Égypte antique), Ibn Arabi, la *Kabbale*, Padre Pio et la physique quantique.

Il nous faut décidément choisir entre « cette autre dimension du christianisme, celle à laquelle se rattache le disciple que Jésus aimait » et qui – étant « autre » – n'est évidemment présente ni « dans le *Catéchisme de l'Église catholique* ni même dans l'ensemble des conciles œcuméniques et des textes émis par tous les docteurs de l'Église » (295) et « la grande Église catholique et ses 1 milliard 350 millions de membres » (355) qui – n'en déplaît à son détracteur – chérit l'Évangile selon saint Jean à l'égal des trois autres. Ici éclate une flagrante erreur du catholique Jean Staune, conséquence de son appui revendiqué sur la seule raison et d'une logique apologétique qui l'entraîne et dans laquelle il s'enferme : être persuadé que « la « bonne vieille chose », sous-entendu les religions du canal historique, ne peut plus être de nature

à combler les angoisses métaphysiques des hommes de notre époque. Il faut pour cela l'existence d'un grand récit qui puisse être partagé par toute l'humanité » (336). Un « il faut » lui-même métaphysique et non mis à l'épreuve, d'où il résulte que le chercheur trouve évidemment les preuves de son postulat !

Le christianisme n'épuise pas la foi chrétienne

N'en déplaise aussi aux admirateurs de Chateaubriand, foi chrétienne et christianisme – aussi « génial » qu'on le trouvera – ne sont pas identiques. Les historiens ne cesseront d'examiner, analyser et poser leur jugement d'historiens sur le christianisme, les philosophes et penseurs politiques de même. Mais entreprendre le même travail sur la foi chrétienne, l'Évangile au sens large soulève bien des questions de pertinence car autre est alors la position de l'enquêteur et du juge. Parce que son auteur réclame du début à la fin de travailler avec les seuls outils de la rationalité, le lecteur de *Jésus, l'enquête* n'y apprendra pas quelle est au juste la position personnelle du « détective » par rapport au contenu de la foi chrétienne et à sa crédibilité spirituelle. Par exemple si Jésus priant est son modèle pour sa prière, si Jésus pleurant ou tonnant l'est de même pour son engagement de chrétien dans la cité, si Jésus souffrant, pardonnant, compatissant l'est encore pour ses épreuves du mal sous toutes ses formes, y compris celui qu'il lui arrive de commettre. Non, le lecteur n'apprendra rien de tout cela, et ce silence aura de quoi le décevoir, qu'il soit d'ailleurs chrétien, croyant d'une autre religion, agnostique ou athée. Un Jésus « constante universelle », pré-incarné à répétition, souverainement libre de « manipuler » (sic) le cosmos, le bien et le mal ne peut guère susciter chez des adultes ou des enfants le mouvement de courir se jeter dans ses bras et de s'agenouiller devant lui comme Thomas (Jn 20,22 : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »).

Au terme de ma lecture, confrontant cet exposé d'un historien et théologien à celui de la foi chrétienne qu'est le *Credo* de l'Église universelle, force m'a été de constater que, le propos entier étant focalisé sur ce Dieu-homme et son adorateur préféré, voici la Révélation chrétienne, l'Évangile permettant au bon Dieu l'économie de sa Paternité et de l'Esprit Saint. Le Christ – puisque « partie de Dieu » – suffit à la tâche de révélateur divin auprès des humains grâce à ses pré-incarnations, puis à son incarnation. Mais *quid* « ensuite », après Pâques après son « Départ », comme dit l'auteur ? Des post-incarnations ? Jésus disparaît purement et simplement, n'ayant plus qu'à se poster en travers du « tunnel » mort-vie où nous « tomberons sur lui », que ça nous plaise ou pas. *Exit* la Trinité, *exit* la Parousie, *exit* la récapitulation de l'histoire, *exit* la divinisation ultime par la médiation de Dieu lui-même en son humanité.

L'amour seul est digne de foi

Au fond du fond, *de quoi s'agit-il* ? Tout bonnement d'aimer. Jésus dit aux humains d'aujourd'hui comme aux « jours de sa chair » : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (Jn 13,34b). L'avantage *énorme* d'une telle parole – je dirais même son immense *intérêt* – est que cet ordre peut être mis en pratique même par les Q.I. faibles (comme, paraît-il, était celui de Simon le pêcheur toujours « à la ramasse »), même par les illettrés (comme la plupart des disciples Galiléens), même par les déficients mentaux (le baptême ne peut leur être refusé), et même par les criminels repentants et par les imbéciles pourvu qu'ils se soignent à la grâce divine. C'est dire ! Je prie avec le psalmiste :

« Amour et vérité se rencontrent,
justice et paix s'embrassent » (Ps. 84,11)

mais nous ne trouverons pas trace dans toute l'Écriture d'un

« Science et connaissance se rencontrent,
savoir et gnose s'embrassent »...

Le salut apporté, offert et accompli par Jésus ne réside pas dans la connaissance et reconnaissance d'idées et de notions – même inouïes et extraordinaires – comme l'Incarnation, la Transfiguration et la transsubstantiation. Il est accueil croyant, espérant et aimant du Christ « qui nous a aimés le premier » (1 Jn 4,19), et pas chacun pour soi, mais en famille, l'Église et sainte et pécheresse (car Jean *lui-même* dit (1 Jn 1,8): « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous leurrions nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous »), à la fois extérieure (l'« homme extérieur » selon Paul, cf. Rm 7,23 et 2 Co 4,16) et intérieure (l'« homme intérieur » librement agi par la grâce, cf. Rm 7,22 et 2 Co 4,17). Telle est – et telle est ma foi – l'unique Église de Jésus, sans mystères réservés par lui à des favoris, ouverte à toutes et tous. C'est pourquoi je suis intimement convaincu que tous et toutes d'entre nous qui nous nous abandonnons librement à lui, nous sommes *ces milliards d'humains que Jésus aime*.

De là les trois phrases complémentaire par lesquels se clôt l'Écriture entière, et qui sont du même Jean (Ap 22,20-21) :

« 'Oui, je viens sans tarder'. – Amen ! Viens, Seigneur Jésus !
Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec tous ! »

Le Christ Jésus, Dieu crucifié et Seigneur ressuscité et glorifié, vient, fondement du « Tout est neuf » (Ap 21,5) et – comme l'exprime magnifiquement Jürgen Moltmann (*Le Dieu crucifié*, Paris, le Cerf et Mame, 1974, 127) – « place ainsi le vrai commencement à son terme. »

